

# **Le discours vide**

**Mario Levrero**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**MARIO  
LEVRERO**



**NOTAB/LIA**

**LE  
DISCOURS  
VIDE**



Mario Levrero

# Le discours vide

roman

Avant-propos d'IGNACIO ECHEVARRIA

Traduits de l'espagnol (Uruguay) par  
ROBERT AMUTIO

# NOTAB/LIA

*Le discours vide* se lit comme le journal intime de l'auteur. On y découvre son humour dévastateur teinté d'érotisme et sa vision du monde pour le moins ébouriffante. Ce journal, dans lequel le narrateur est envahi par des considérations sur ses proches, sur son environnement immédiat, et surtout sur lui-même, est entrecoupé par une série d'exercices calligraphiques que Levrero suit pour parfaire sa personnalité.

« De toutes ses œuvres, *Le discours vide*, par sa lucidité, son audace, son étrangeté, sa drôlerie irrésistible, sa valeur stratégique aussi au regard de l'ensemble de l'œuvre de Levrero, en particulier *La novela luminosa*, son grand roman posthume (publié quelques mois après le roman de Bolaño, 2666, lui aussi posthume, l'autre pilier qui soutient la grande arche par laquelle la littérature latino-américaine entre dans le XXI<sup>e</sup> siècle), est la meilleure voie d'accès à ce très singulier auteur, qui ne cesse de gagner des fidèles, et dont la réputation a débordé, depuis longtemps, cette niche réservée aux écrivains cultes et aux « bizarres » où l'on a tendu à le confiner. » Ignacio Echevarría

*Mario Levrero (1940-2004) est né et mort à Montevideo, en Uruguay. Il est l'auteur d'une vaste production littéraire publiée en Argentine ainsi qu'en Uruguay. Sa vision oppressante d'un monde fracturé, qui transparaît à travers chacun de ses livres, est tempérée par l'humour et l'érotisme. Plusieurs nouvelles ont été traduites en français, allemand et suédois. Il jouit d'une renommée grandissante depuis la publication de Dejen todo en mis manos (1998) parus aux éditions de L'Arbre vengeur en 2012 sous le titre J'en fais mon affaire, roman qui a eu par ailleurs un vif succès aux États-Unis.*

## Avant-propos

Dans le roman d'un écrivain aujourd'hui passablement oublié, une extraordinaire parenté avec *Le discours vide* m'apparaît. Je fais allusion à Georges Duhamel et à son *Journal de Salavin* (1927), issu du cycle intitulé *Vie et aventures de Salavin* (1920-1932).

Le jour même de son quarantième anniversaire, un 7 janvier, Louis Salavin entreprend un journal où il s'apprête à consigner en détail les progrès obtenus quant au but qui, à partir de ce jour, doit guider sa vie : travailler de manière acharnée à sa propre *élévation*. Ou, pour le dire sans faire de mystère, en utilisant ses propres mots : se convertir en saint.

« Selon moi, ce qui fait le saint n'est pas particulièrement la ferveur religieuse, mais la conduite humaine d'un homme, ou, mieux encore, quoique je me méfie du langage pompeux, l'ordonnancement de sa vie morale », se dit à lui-même Salavin. Et, au commencement même de son journal, il note gravement : « Je suis prêt. Je m'attends moi-même. Je pars à ma recherche. »

Suivent vingt jours au cours desquels il écrit, résigné :

« Rien à signaler », « Rien », « Rien, du moins en rapport avec mon affaire », « Rien », « Rien. La neige tombe, mais cela n'a pas d'importance », « Rien encore », « Rien »...

Cependant Salavin ne faiblit pas dans sa résolution.

« Oui, j'écirai tout. Il est possible que des épisodes infimes et destinés à un rapide oubli m'apparaissent au bout de quelques mois des événements essentiels. »

C'est ainsi que s'initie une épopée intime, pleine de pathétique et de comique, qui offre une certaine ressemblance avec celle qui se déroule dans les pages qui suivent. Pages dans lesquelles leur auteur, Mario Levrero, à cinquante ans passés, entreprend lui aussi une sorte de journal dont l'objectif est d'améliorer sa calligraphie à force de noircir quotidiennement un feuillet de sa meilleure écriture manuscrite possible.

Le but de Levrero semble très éloigné – et de toute évidence beaucoup moins ambitieux – que celui de Louis Salavin. Mais

seulement en apparence. Levrero attend quelque chose de plus qu'une écriture lisible de sa discipline graphologique – qu'il appelle sa « thérapie » : il espère obtenir des améliorations et des bénéfices de nature psychique, une réaffirmation de son propre moi. Et quelque chose de plus que cela.

« Il est approprié et positif d'avoir un rite comme celui d'écrire tous les jours en première activité, peut-on lire au tout début du *Discours vide*. Ça a quelque chose de l'esprit religieux, qui est si nécessaire à la vie et que, pour diverses raisons, j'ai *peu à peu perdu les années passant*, accompagnant dans ce processus l'Humanité » (voir l'intertitre [6 octobre](#)). Un peu plus loin : « Je dois calligraphier. Il s'agit de ça. Je dois permettre que mon moi s'accroisse grâce à la magique influence de la calligraphie. Grande écriture, grand moi. Petite écriture, petit moi. Belle écriture, beau moi » (voir l'intertitre [2 novembre](#)).

Il est inutile de souligner le caractère humoristique des affirmations de ce genre. En revanche, il faut préciser que, en dépit de leur drôlerie, elles sont énoncées, comme celles de Louis Salavin, en toute gravité.

*Le discours vide* compte, dans l'œuvre même de Levrero, un précédent important : *Diario de un canalla* (non traduit, *Journal d'une crapule*), de 1986. Il s'agit d'un bref texte (le journal porte sur un mois et ne dépasse pas la cinquantaine de pages) que Levrero a commencé à écrire au cours d'une crise personnelle, alors qu'il avait quitté Montevideo à la recherche d'un travail rentable qui le soulagerait de ses problèmes économiques (le travail en question consistait à diriger deux magazines de mots croisés) et vivait à Buenos Aires depuis deux ans. L'absence de temps et de conditions adaptées pour écrire un roman qu'il avait commencé peu avant son départ (roman auquel il accordait une grande importance, car il visait à sauver en ce texte certaines expériences « lumineuses », de son adolescence, « avec l'idée secrète d'exorciser la crainte de la mort et la crainte de la douleur » que lui avaient inoculées les complications d'une récente opération de la vésicule), ce défaut de temps et de conditions favorables ont conduit Levrero à conclure qu'il s'était transformé en une crapule, en quelqu'un qui, tout occupé à gagner de l'argent, avait « abandonné complètement toute ambition spirituelle ». Se lancer dans l'écriture d'un journal, à l'occasion d'une courte période de vacances, a libéré en lui, alors, un inattendu flot d'énergie introspective qui, même s'il ne lui a pas servi à changer sa vie, lui a du moins entrouvert une perspective de « salut ». L'écriture d'un journal lui est apparue comme une formule idéale, pour faire l'essai de ce qui, à partir de ce moment-là, a constitué son objectif fondamental, répété sans cesse, en une sorte de mantra : « le retour à moi-même ».

On peut lire dès les premières lignes du *Diario de un canalla* :

« J'écris pour m'écrire moi-même ; c'est un acte d'autoconstruction. Ici, je me récupère moi-même, ici je me bats pour sauver certains morceaux de moi-même qui sont restés collés à des tables d'opération (j'allais écrire : de dissection), à certaines femmes, à certaines villes, aux murs écaillés et étiques de mon appartement montévidéen, que je ne reverrai plus, à certains paysages, à certaines présences. Oui, je vais le faire. Je vais y parvenir. Ne m'ennuyez pas avec le style ou avec la structure : ceci n'est pas un roman, merde. C'est ma vie que je joue. »

Quand il reprendra, presque quatre ans plus tard, la formule du journal pour écrire ce qui finira par être *Le discours vide*, Levrero sera très conscient qu'il s'agit, dans ce cas, d'un roman (ce qui est nettement établi dans la note préliminaire). Mais de l'expérience tentée avec *Diario de un canalla* sera née une nouvelle relation avec sa propre écriture, à partir de là ouvertement désinhibée au moment de la justifier comme voie d'accès à ce que Levrero, sans aucun complexe, n'hésitera pas à nommer dorénavant « Esprit », comme cela, avec une majuscule.

« Tout au long de ces pages, j'ai plusieurs fois parlé de l'Esprit, peut-on lire dans le *Diario*. Je dois souligner qu'en matière religieuse, c'est la seule chose en laquelle je crois dur comme fer – si on me permet l'expression. Mais je ne pourrais pas le définir, ni même essayer de le faire. Je veux à peine effleurer le sujet pour que l'on comprenne que lorsque je parle de l'Esprit je dis quelque chose, et que je ne suis pas en train de lancer l'une de mes habituelles boutades [...]. Je pense que l'Esprit est une force puissante, absolument pas mécanique, mais bien sujette à certaines lois, et que l'une de ces lois l'empêche de se mêler trop des affaires des personnes ; c'est nous qui devons aller vers Lui, et quand nous allons vers Lui nous le trouvons avec une facilité totale. Mais, malheureusement, il est très facile de l'oublier. Je me distrais sans cesse avec mille autres distractions, je pense à cause, peut-être, de l'accumulation d'expériences négatives que j'ai faites jour après jour et qui finissent par l'accabler. »

*Le discours vide* justifie, preuves à l'appui, de manière géniale, comment ces « mille autres distractions » empêchent d'aller à la rencontre de l'Esprit et aboutissent à l'« éternel ajournement » de soi-même. Dans ce sens, le roman a pour sujet central ce que le lecteur de la correspondance et des journaux de Kafka reconnaîtra comme l'un des motifs récurrents de ces derniers : la plainte constante à l'encontre de tout ce qui distrait de l'objectif principal que nous nous sommes fixé, lui attribuant peut-être une valeur transcendante pour notre propre existence. Kafka lui-même l'énonce ainsi : « La vie est une distraction permanente qui ne permet même pas de prendre conscience de ce dont elle distrait. » *Le discours vide* pose, de la manière la plus radicale et drolatique imaginable, ce qu'il



conviendrait de nommer une « épique de la distraction », au cours de laquelle le héros est un homme commun confronté dans son quotidien aux forces du mal, en l'occurrence incarnées par les continuelles et en apparence inoffensives « interruptions » (l'un des termes les plus récurrents du *Discours vide*) qui l'empêchent d'accéder à lui-même.

« Le mal est ce qui distrait », énonce l'un des aphorismes de Kafka. En ce qui concerne Levrero, la référence à cet écrivain acquiert un relief très particulier. Car s'il est hautement improbable que Levrero ait jamais lu Duhamel (les résonances entre *Le discours vide* et le *Journal de Salavin* appartiennent sans doute à l'ordre des coïncidences fortuites, peu importe la signification qu'on veuille leur attribuer), Kafka, cependant, non seulement a déterminé sa volonté d'être écrivain, mais aussi le genre d'écrivain qu'il voulait être.

« Jusqu'à ce que je lise Kafka, je ne savais pas que l'on pouvait dire la vérité », a déclaré Levrero dans une entrevue de 1992. Ses premiers romans et récits montrent une compréhension à ce point profonde et conséquente du mécanisme de l'écriture kafkaïenne qu'on ne peut la justifier que sur la base d'une extraordinaire affinité d'inquiétudes.

De l'œuvre de Levrero, dans son ensemble, on pourrait dire qu'elle évolue dans le sens d'une décantation progressive de ce que l'on entend d'ordinaire par écriture littéraire, en pure et simple écriture. L'autoréférentialité qui caractérise sa dernière « manière » (celle qui se déploie en une stupéfiante séquence qui va du *Diario de un canalla* à *La novela luminosa*, en passant par *Le discours vide*) est la conséquence d'avoir assumé que, par lui-même, le fait d'écrire, même dépourvu d'intentionnalité précise, peut avoir des « effets magiques incontrôlables ».

« Il y a d'autres formes d'écriture, appelons-les littéraires, qui n'ont jamais eu cette charge "magique", lit-on dans *Le discours vide*. C'était l'écriture inspirée, celle que je pratiquais compulsivement, celle qui venait prédéterminée depuis ce qu'il y a de plus profond. En revanche, quand j'essaie de toucher ce que l'on appelle la réalité, quand mon écriture devient actuelle et biographique, il est inévitable de mettre inconsciemment en jeu ces mystérieux et très occultes mécanismes qui, semble-t-il, commencent à interagir secrètement et à produire quelques effets perceptibles » (voir le paragraphe « [Il y a d'autres formes...](#) »).

Les exercices calligraphiques que l'auteur s'impose sont l'illustration la plus parfaite de la manière dont l'écriture, livrée à son propre flux, devient fatalement une machine à générer des significations, qui, même si elles sont fausses, ou à demi fausses, admettent d'être « prises comme des symboles d'autres éléments, plus profonds » (voir l'intertitre [28 novembre](#)).

« Il y a un flux, un rythme, une forme apparemment vide ; le

discours pourrait traiter de n'importe quel sujet, de n'importe quelle image, de n'importe quelle pensée. Cette indistinction est suspecte ; je pressens que derrière l'apparence de vide il y a beaucoup, trop, de choses. Le vide ne m'a jamais beaucoup effrayé, parfois même il lui est arrivé d'être un refuge. Ce qui m'effraie, c'est de ne pas pouvoir échapper à ce rythme, cette forme qui coule sans dévoiler ses contenus. C'est pourquoi je me mets à écrire depuis la forme, depuis le flux même, introduisant le problème du vide comme sujet de cette forme, avec l'espoir de découvrir peu à peu le sujet réel, derrière le masque du vide » (voir l'intertitre [26 novembre](#)).

Avoir porté jusqu'à ces dernières conséquences cette manière d'écrire fait de Mario Levrero l'un des écrivains les plus étrangement radicaux de la littérature latino-américaine contemporaine. Ce qu'il était déjà, dès ses débuts, comme auteur de romans scrupuleusement kafkaïens, produisant quelques-uns des meilleurs récits « fantastiques » écrits en castillan, explorant avec audace la syntaxe et la sémantique des rêves, ébauchant d'irrévérencieuses parodies du genre policier, d'amusants pastiches de bandes dessinées et de romans de série B (« c'est une erreur de chercher des sources exclusivement littéraires à la littérature, comme si un fabricant de fromages devait s'alimenter exclusivement de fromages », a-t-il déclaré dans une entrevue de 2002). Mais c'est de la manière la plus inattendue, en se désintéressant de la fiction narrative, et plus largement de la littérature comme institution, qu'il a porté à ses extrémités son propre « réalisme introspectif », une pratique de l'écriture très superficiellement comparable avec les courants, aujourd'hui dominants, de ce que l'on entend par littérature du moi et par autofiction.

Extraordinaire aussi, la manière dont, en se déployant dans un registre fallacieusement « mineur », ouvertement humoristique, Levrero, le moins romantique des écrivains, met en jeu – sans la moindre trace de solennité, mais après le profond changement de perspective de la psychanalyse – les affirmations les plus élevées du romantisme et de ses héritiers : celles qui prescrivent que « le chemin mystérieux va vers l'intérieur » et qui s'en remettent à l'« alchimie du verbe ».

De toutes ses œuvres, *Le discours vide*, par sa lucidité, son audace, son étrangeté, sa drôlerie irrésistible, sa valeur stratégique aussi au regard de l'ensemble de l'œuvre de Levrero, en particulier *La novela luminosa*, son grand roman posthume (publié quelques mois après le roman de Bolaño 2666, lui aussi posthume, l'autre pilier qui soutient la grande arche par laquelle la littérature latino-américaine entre dans le XXI<sup>e</sup> siècle), est la meilleure voie d'accès à ce très singulier auteur, qui ne cesse de gagner des fidèles, et dont la réputation a débordé,

depuis longtemps, cette niche réservée aux écrivains-cultes et aux « bizarres » où l'on a tendu à le confiner.

IGNACIO ECHEVARRÍA

## Le texte

*Le discours vide* est un roman monté à partir de deux pans de textes, ou d'ensembles : l'un d'eux, intitulé « Exercices », est une série d'exercices calligraphiques courts, écrits sans aucune intention ; le second, intitulé « Le discours vide », est un texte unitaire d'intention plus « littéraire ».

Le roman dans sa forme actuelle a été construit à l'image d'un journal intime. J'ai ajouté aux « Exercices », ordonnés chronologiquement, des morceaux du « Discours vide » correspondant à chaque date, tout en conservant, grâce à des sous-titres, la séparation entre les deux textes. Cette solution m'a été suggérée par Eduardo Abel Giménez ; elle remplace celle que j'avais choisie dans un premier temps, basée sur des variantes typographiques peu fiables.

Au cours d'un travail de correction effectué par la suite, j'ai supprimé certains passages et même certains « Exercices » en leur entier, parfois pour protéger mon intimité ou celle d'autres personnes, et toujours dans la perspective d'une lecture moins ennuyeuse. J'ai ajouté quelques paragraphes et quelques phrases pour expliciter le sens de certaines références. À l'exception de ces petites opérations chirurgicales, ce texte est fidèle aux originaux.

M. L. Colonia,  
mai 1993

*Ce livre, comme son contenu, existe en fonction de ma femme, Alicia, et de son monde. Même si cela est redondant, je dois souligner que ce roman est dédié à Alicia, à Juan Ignacio et au chien Pongo, c'est-à-dire à ma famille.*

M. L.

Montevideo, octobre 1996

## Préface

*22 décembre 1989*

Cela qu'il y a en moi, que moi je ne suis pas, et que je cherche.  
Cela qu'il y a en moi, que je pense parfois que  
moi je suis aussi, et que je ne trouve pas.  
Cela qui apparaît comme ça, brille un instant, puis  
s'en va pendant des années  
et des années.  
Cela que moi aussi j'oublie.  
Cela  
proche de l'amour, qui n'est pas exactement amour ;  
qui pourrait être confondu avec la liberté,  
avec la vérité  
avec l'absolue identité de l'être  
– et qui ne peut pas, cependant, être contenu dans des mots  
pensé en concepts  
ne peut même pas être rappelé comme il est.  
Il est ce qu'il est, et il n'est pas à moi, et parfois il est en moi  
(très peu de fois) ; et lorsqu'il est là,  
il se souvient de lui-même  
je m'en souviens et le pense et le connais.  
Il est inutile de le chercher ; plus on le cherche  
plus lointain il paraît, plus il se cache.  
Il est nécessaire de l'oublier complètement,  
en arriver presque au suicide  
(parce que sans cela la vie ne mérite pas d'être vécue)  
(parce que ceux qui n'ont pas connu cela croient que la vie ne  
mérite pas d'être)  
(c'est pour cela que le monde grince quand il tourne).

Voilà mon mal, et ma raison d'être.

J'ai vu Dieu  
passer dans le regard d'une pute  
me faire signe par les antennes d'une fourmi  
se faire vin dans une grappe de raisin oubliée sur la treille  
me rendre visite dans un rêve avec l'aspect dégoûtant d'une limace  
gigantesque ;

j'ai vu Dieu dans un rayon de soleil qui égayait obliquement l'après-  
midi

dans le survêtement mauve de ma maîtresse après un orage ;  
dans la lumière rouge d'un sémaphore  
dans une abeille qui butinait obstinément une petite fleur  
misérable, fanée et piétinée, sur la place Congreso ;  
j'ai vu Dieu même dans une église.

*11 mars 1990*

J'ai rêvé que j'étais photographe et que j'allais et venais avec enthousiasme, un appareil à la main. Je me trouvais dans un lieu spacieux, espèce de magasin ou d'entrepôt, bien que ç'aurait pu être aussi le vestibule d'un grand hôtel, et je cherchais l'angle propice pour combiner la photographie de deux lesbiennes de telle sorte que, même si elles étaient assez loin l'une de l'autre, dans le spacieux local, et également à une hauteur différente (peut-être sur des marches d'escalier), je fasse coïncider leurs lèvres pour qu'elles suggèrent un baiser. Les lèvres de toutes deux étaient d'un rouge intense. La plus proche de l'objectif était de profil ; l'autre, en hauteur, de face.

Plus tard je me trouve sur un autobus immense, à impériale ; je suis sur le toit, ou dans un endroit découvert de la partie supérieure. Je suis en train de photographier, ou de filmer, des scènes d'une grande ville. Soudain, il y a un choc, quelque chose qui se passe au loin, comme des vagues qui sautent par-dessus les gratte-ciel. On me dit que c'est la fin du monde. Moi, je prends en photo tout ce chaos, confus et encore distant, avec joie, avec excitation. Je me réveille avec de la tachycardie.

Je me rendors, quelqu'un raconte une histoire (et je vois le récit), ou bien je vois un film, même si d'une certaine manière je participe à l'action, au cours de laquelle un lapin au pelage châtain se retrouve enseveli par la neige et creuse des galeries, se déplaçant rapidement d'un côté et de l'autre. L'inquiétude me prend qu'il puisse se cogner à quelque chose, un arbre ou une pierre, parce qu'il avance à l'aveuglette ; mais ensuite j'apprends qu'il a appris à communiquer, grâce à un système expliqué en détails dans le rêve, avec un pigeon qui volait au-dessus de sa tête, et au-dessus de la neige, et le guidait dans son parcours.

## PREMIÈRE PARTIE



## EXERCICES

*10 septembre 1990*

Aujourd'hui je commence mon autothérapie graphologique. Cette méthode (qui m'a été suggérée il y a quelque temps par un ami fou) part du principe – sur lequel se fonde la graphologie – d'une profonde relation entre la lettre et les traits du caractère, et du présupposé behavioriste que les changements du comportement peuvent produire des changements au niveau psychique. En modifiant donc les caractéristiques dans l'écriture, on pense qu'on pourrait parvenir à changer certains traits de caractère chez une personne.

Mes objectifs dans cette phase de l'essai thérapeutique sont plutôt modérés. Dans un premier temps, je vais essayer de pratiquer mon écriture manuelle – sans prétendre atteindre à la calligraphie ; essayer au moins d'obtenir une écriture lisible par n'importe qui, même par moi, car j'écris si mal en ce moment que souvent je ne parviens pas à me déchiffrer.

Un autre des objectifs immédiats est de conserver un type de lettre plutôt grand, commode, au lieu des caractères presque microscopiques que j'emploie ces dernières années. Un autre objectif encore, plus ambitieux, est d'unifier le type de caractère, car j'ai développé un style qui combine arbitrairement caractères manuscrits et caractères d'imprimerie. J'essaierai de me rappeler la forme de chaque lettre tracée à la main, plus ou moins comme on me l'a appris à l'école. J'essaierai d'obtenir un genre d'écriture en lettres attachées, « sans lever le crayon » au milieu des mots, grâce à quoi je crois pouvoir arriver à une amélioration de mon attention et de la continuité de ma pensée, aujourd'hui assez dispersées.

*11 septembre*

Deuxième jour de thérapie graphologique. Hier j'ai eu une bonne surprise lorsque j'ai donné à lire la page que j'avais écrite à Alicia et qu'elle a pu le faire sans difficulté.

Maintenant je m'efforce de parvenir à trois choses : 1) conserver la dimension de lettre appropriée ; 2) récupérer le véritable caractère manuscrit des lettres, sans les mélanger comme d'habitude avec les lettres d'imprimerie ; 3) ne pas lever le crayon, c'est-à-dire mettre les points sur les *i*, les accents, les barres des *t*, etc., une fois terminé tout le mot. Ce dernier point est peut-être ce qui est le plus difficile pour moi, même si le caractère manuscrit « pur » a aussi ses complications.

À première vue, en regardant ce que j'ai écrit aujourd'hui jusqu'ici et en le comparant avec ce que j'ai fait hier, il y a du progrès. Aujourd'hui, malgré tout, les lettres – bien que plus grandes et lisibles – témoignent d'une certaine nervosité ; en fait, j'écris plus rapidement qu'hier. Mais je remarque aussi que les lettres sont plus « décollées », plus espacées à l'intérieur de chaque mot, moins agglomérées qu'auparavant. Comme si chaque lettre avait retrouvé son individualité. En résumé, ce travail du jour et la constatation d'un progrès par rapport à celui d'hier me paraissent très satisfaisants. Je sais que je suis encore loin de parvenir à mes objectifs, même les plus élémentaires ; je sais que je n'ai pas encore retrouvé la manière de tracer certaines majuscules et minuscules. Mais, avec le temps, tout ça viendra.

## *24 septembre*

Je reprends ma thérapie graphologique après une longue interruption, à cause de l'attaque cérébrale de ma mère qui m'a tenu loin de chez moi. Bien sûr, pendant toute cette période, j'ai senti le manque de cette discipline quotidienne qui revêtait déjà, toute récente qu'elle est, le caractère d'une habitude non seulement agréable, mais aussi extrêmement positive, et, en une mesure non négligeable, aidait à centrer mon *moi* et à me préparer à une journée d'ordre, de volonté et d'équilibre plus grands.

Sur ces entrefaites survient une interruption étrangère, sous la forme d'une dame menue et nerveuse, qui m'appelle d'une voix aigre avec des intonations manifestes d'impatience ; je tâche, cependant, de ne pas perdre le rythme lent, posé, réfléchi, de mon écriture, parce que je suis certain que cet exercice quotidien contribuera à améliorer ma santé et mon caractère, changera en grande partie une série de comportements négatifs et me catapultera avec délectation vers une vie pleine de bonheur, de joie, d'argent, de succès avec les dames et d'autres jeux de société. Ne voyant rien d'autre à ajouter, je me prie de recevoir mes salutations distinguées et me dis à demain à la même

heure ou, si c'est possible, avant.

## *25 septembre*

Je poursuis ma thérapie graphologique. Hier, la personne qui examine d'ordinaire ces pages a dit que l'écriture était devenue sensiblement moins lisible après la longue pause. Je pense que c'est dû au moins à deux facteurs : le premier, bien sûr, c'est le manque d'entraînement, le second, intéressant à analyser, c'est que, à la différence de ce qui arrivait avec la première série, il me semblait plus pressant de dire quelque chose et de chercher comment le dire (bref, de la littérature) que de faire platement l'exercice calligraphique.

Bien. Je dérive de nouveau et m'intéresse peu à l'écriture et beaucoup au contenu, ce qui est anti-thérapeutique, du moins dans le contexte thérapeutique que j'ai choisi. Je ne doute pas que, dans un contexte thérapeutique différent, la dérive mentionnée ne soit désirable et positive ; mais je dois ne pas mélanger les types de travail et m'en tenir à ce que je me suis proposé, c'est-à-dire à une espèce d'écriture insipide mais lisible.

Je crois qu'aujourd'hui mon écriture est plus claire qu'hier. Nous verrons ce qu'en pense la personne qui examine habituellement ces besognes.

## *26 septembre*

Aujourd'hui aussi je fais mes exercices. Dès les premiers traits, on voit que je suis abattu, sans enthousiasme ; je n'ai aucune envie d'employer la force de la volonté. Possible que je sois en pleine incubation de je ne sais quel virus, transmis par Juan Ignacio ou par le chien Pongo, qui lui aussi est abattu aujourd'hui. Possible aussi qu'il y ait quelque chose dans l'atmosphère qui nous détraque tous. Possible aussi, et c'est le plus probable, que mon état soit la conséquence d'un rêve fait en fin de nuit – des quantités de rats morts, en sang, en putréfaction ; et ma grand-mère. Le rêve doit lui-même être la conséquence des événements que j'ai vécus ces derniers jours (du 12 au 21 de ce mois) : le personnage de ma grand-mère doit correspondre en réalité à ma mère, puisque, plusieurs fois, le temps que je suis resté auprès d'elle au cours de ces journées, je me suis surpris à y penser comme s'il s'agissait de ma grand-mère, si grande est la ressemblance que ma mère est arrivée à avoir en vieillissant avec sa propre mère ; mieux, pendant cette période, ce n'est que rarement que je crois avoir eu conscience d'être auprès de ma mère : je sentais, avec cette conviction profonde et spontanée issue du tréfonds de l'être, qu'elle

était bien ma grand-mère.

Dans le rêve de la nuit dernière, ma grand-mère vivait dans la même maison que j'occupais momentanément, comme de passage dans un lieu étrange, peut-être une station balnéaire. Dans ma chambre apparaissaient des quantités de rats morts, j'en voyais ensuite aussi dans d'autres coins de la maison, en particulier dans la cuisine. Je disais quelque chose à propos de « parler à la municipalité ou à la police », mais l'heure tardive et plus encore le fait que ma grand-mère considérait comme normale cette situation, pour moi extraordinaire, et l'acceptait, me freinaient.

### *27 septembre*

Il est nécessaire de faire preuve de beaucoup de patience et d'une grande attention ; essayer dans la mesure du possible de dessiner lettre par lettre, en laissant de côté les significations des mots qui se forment – ce qui est une opération presque opposée à celle de la littérature (particulièrement parce qu'on doit freiner la pensée, qui – habituée à la machine à écrire – cherche toujours à aller de l'avant, à fournir de nouvelles idées, à établir de nouvelles relations d'idées et d'images, préoccupée – sans doute, déformation professionnelle – par la continuité et la cohérence du discours).

Je dois, donc, commencer par me limiter à des phrases simples, même si elles me paraissent vides et insignifiantes ; sitôt que je commence à être attentif au contenu, je perds de vue l'essence de ce travail thérapeutique, le dessin de chacune des lettres.

En ce moment, Juan Ignacio est en train d'importuner, essayant d'attirer l'attention de sa mère qui, exceptionnellement, s'est permis un peu de repos et regarde une cassette vidéo que je lui ai conseillée. On ne peut que remarquer comment Ignacio a été élevé de sorte à ne pas tolérer l'oisiveté ou la distraction, ou même la maladie, de sa mère ; en ces occasions, il devient plus exigeant que d'ordinaire et arbore une mauvaise humeur et un air irrité insupportables. Dans la maison, dans le fonctionnement de la maison, il y a un équilibre maléfique, produit d'une série d'habitudes ou de règles de conduite très erronées, qui se sont progressivement installées par « hasard et nécessité » ; et la seule idée de modifier l'une ou l'autre de ces règles provoque un trouble, un malaise ou même une crise chez n'importe lequel des membres primitifs du groupe familial.

### *28 septembre*

Je devrais me trouver une série de phrases pour faire des « pages »,

comme celles que j'utilisais pour apprendre à écrire à la machine : « les injustices amoindrissent les petits caractères et élèvent les grands » ; « sou économisé en vaut deux » ; « rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable ». Mais ce genre de travail m'ennuie ; je préfère avancer plus lentement, c'est-à-dire avancer et reculer, laisser que la lettre diminue très souvent ou se déforme quand ma main court follement en essayant de rattraper la pensée. Parce que je ne supporte pas les travaux routiniers, répétitifs, et que, du moins en ce qui concerne l'écriture – puisque ce n'est pas le cas de la vie –, les expériences qui ont quelque chose de nouveau, d'imprévu, d'aventureux m'enchantent – par exemple le travail de recherche que je mène sur un ordinateur dont le manuel est incomplet.

Il y a à peine quelques jours, après des heures et des heures, des jours et des jours de travail et de recherche, après plusieurs échecs bruyants (littéralement bruyants), j'ai réussi à arracher des sons de la machine, et ensuite je suis parvenu à les reproduire de manière plus assurée, en sachant ce que je faisais, jusqu'au moment où, enfin, hier, j'ai pu obtenir de la musique (une petite musique pauvre et rudimentaire, mais de la musique tout de même). Tout ça sans qu'il y ait un seul mot à propos du son dans le manuel de la machine. J'y suis parvenu grâce à un programme qui se trouvait dans BASIC, que j'ai réussi à « ouvrir » et à « lister », qui contenait quelques secondes de musique. Le travail le plus ardu a été de pénétrer dans le très long programme, y trouver un petit fragment se rapportant à la musique, puis de percer la signification d'une longue suite de formules commençant par de mystérieux termes.

*29 septembre*

Aujourd'hui je n'ai pas eu l'occasion de m'acquitter de ces exercices (dont il convient qu'ils soient, comme tout exercice, quotidiens) à l'heure habituelle, sur le coup de midi – à strictement parler, la première activité de la journée après le petit déjeuner –, et je suis donc en train de les effectuer en réalité le 30, à trois heures du matin. Il serait compréhensible, je crois, que les résultats ne soient pas aussi bons qu'on le voudrait. Je les fais à cette heure parce que, une fois finis les engagements qui m'ont empêché de m'y atteler à l'heure habituelle, j'ai oublié, et je me suis mis à travailler sur l'ordinateur, j'ai poursuivi ma quête du son. Finalement, j'ai réussi une intéressante série de gazouillis, comme d'oiseaux, que j'ai enregistrés, bien que je ne sois pas très sûr de savoir comment j'y suis parvenu. Antérieurement, par une méthode similaire, ou identique, puisque je ne me souviens pas bien de la démarche, j'avais réussi à obtenir un son, un peu de guitare ou de mandoline ; celui-là je ne l'ai pas

enregistré et je l'ai perdu, du moins jusqu'à présent.

Je n'ai pas encore une idée bien nette de la manière dont se forme le son ; je sais comment on produit du son, mais pas un son déterminé, puisque dans la formation de chacun des sons interviennent trois valeurs – ou quatre, si nous tenons compte de la valeur durée. Le plus déconcertant, c'est que la variation de l'une de ces valeurs produit parfois les mêmes effets que la variation d'une autre de ces valeurs. Nous cherchons ; nous poursuivons l'enquête. Pour le moment, j'ai des gazouillis.

### *30 septembre*

Aujourd'hui, je commence plus tôt qu'hier : 22 h 25. Mais je remarque que j'écris trop petit. Voyons ça : un petit effort de croissance. Maintenant, c'est mieux. Attention à la diminution. Bien. Maintenant, prêtons attention au dessin de chacune des lettres. Dessin de chaque lettre. Dessin de chaque lettre. Sans précipitation. Mais merde alors, comment on écrivait le S majuscule ? S. L. § . &. Je n'y arrive pas. A B C D E F G H I J K L M N Ñ O P Q R S T U V W X Y Z. Bref, je ne me souviens pas du K ni du S, et je ne suis pas très sûr du Q. (Arrive ma femme pour me casser les pieds. Elle est terriblement jalouse de ma solitude ; elle ne supporte pas de me voir, ne serait-ce qu'une fois, concentré sur autre chose qu'elle sans essayer d'une manière ou d'une autre de me déconcentrer, de me faire perdre le fil, le climat, de répandre ma substance cérébrale dans toutes les directions. Si j'en crois mon expérience, il s'agit d'une loi très générale. Selon l'expérience de quelques hommes que je connais, aussi. Mais je ne parviens pas bien à comprendre ça et ça me gâche la vie. En réalité, ces exercices que je réalise pour affirmer mon caractère sont un substitut grossier de la littérature. Je pensais que je pourrais écrire une petite page comme celle-ci quotidiennement, sans problèmes – sauf quand ma femme est à la maison.)

### *1<sup>er</sup> octobre*

En avant donc avec la thérapie graphologique. Je dois avouer que j'ai déjà perçu quelques résultats psychiques positifs, ou du moins c'est ce que je crois ; tous liés avec l'auto-affirmation sous différentes facettes. De toute façon, même si ma croyance est fausse, elle m'est utile (en fait, je ne connais aucune croyance authentique, c'est-à-dire cohérente avec la réalité, qui produise des résultats pratiques intéressants. En fait, toute croyance est fausse, c'est-à-dire non cohérente avec la réalité des faits, en tant qu'elle est limitative,

pauvre, incapable de saisir toute la riche variété et dimensionnalité de l'Univers ; mais justement, parce qu'elle est limitative et tant qu'elle ne sera pas d'un délire échevelé – et parfois malgré cela –, la croyance produit un effet extrêmement efficace, concentré, dans toute action. De sorte que, pour triompher dans la vie, il est nécessaire de croire en quelque chose, autrement dit être par définition dans l'erreur).

Restons-en là. Je crois que ça me fait du bien, ça m'affirme. C'est pourquoi je me réjouis et j'extrais de nouvelles forces pour continuer à lutter pour ma guérison, cette guérison qui semble si lointaine et difficile, si ce n'est impossible à atteindre. Bien sûr, j'avancerais beaucoup plus vite si je ne trouvais pas des oppositions catégoriques dans certains noyaux du monde extérieur ; je sais bien que chaque pas que je fais en tendant à m'affirmer est sévèrement châtié depuis l'extérieur. Mais je continue à me battre et je vaincrai.

### *2 octobre*

Je suis toujours occupé avec ce problème de fabrication de son de l'ordinateur. C'est un problème double. D'un côté, je n'arrive pas à bien comprendre la fonction de chacune des trois valeurs qui interviennent dans la production du son ; d'un autre côté, même en maîtrisant la sélection des notes, je ne réussis pas à faire avec elles de la vraie musique, ne serait-ce qu'une mélodie très simple. Je ne domine pas non plus les rythmes, ni du point de vue de la technique de l'ordinateur ni du point de vue musical.

### *3 octobre*

Aujourd'hui, jour de plafond bas. Alicia ne se sent pas bien, et c'est compréhensible puisque sa femme de ménage lui a abruptement annoncé que c'était son dernier jour de travail ici, dans la maison, car elle a obtenu un emploi de bureau où elle va percevoir dès le début deux fois et demi ce qu'elle gagnait ici. C'est pour nous une véritable tragédie, pareille à la mort d'un parent ou d'un ami intime. Enfin, le temps, qui recouvre tout d'un voile d'oubli, abrasera la douleur de cette énorme perte, bien qu'il soit de notoriété publique qu'il n'y a pas d'être né d'une femme qui puisse se comparer à la bonne, efficace, soumise, taciturne, ineffable Antonietta.

### *4 octobre*

Mauvaise journée pour les exercices calligraphiques – et pour beaucoup d'autres choses. Il pleut (ce qui me plaît, mais me

prédispose encore davantage au farniente ou au sommeil), hier (aujourd'hui) je me suis couché à cinq heures du matin passées, à dix heures trente les haut-parleurs d'une fourgonnette m'ont réveillé en vociférant un long moment à côté de la maison la grossière et stupide promotion d'une tombola à un décibelage intolérable, et plus tard, sans que j'aie pu retrouver un sommeil profond – je flottais dans une sorte de demi-sommeil –, j'ai été définitivement réveillé à midi et demi par Juan Ignacio et sa grand-mère qui criaient en chœur en appelant le chien. C'est pour tous ces motifs que j'ai les yeux qui me brûlent et très peu de volonté. Je remarque, cependant, que, malgré certaines transgressions, mon écriture est grande et claire.

*6 octobre*

Il est approprié et positif d'avoir un rite comme celui d'écrire tous les jours en première activité. Ça a quelque chose de l'esprit religieux qui est si nécessaire à la vie et que, pour diverses raisons, j'ai peu à peu perdu les années passant, accompagnant dans ce processus l'humanité. Ça m'ennuie d'être aussi influençable et dépendant d'une société dont je ne partage pas la plus grande partie des opinions, motivations, objectifs et croyances. Mais nous avons beau nous être fortifiés comme individus, nous avons beau professer un individualisme marqué, nous n'avons presque aucune signification en tant qu'êtres isolés. La vérité des faits, c'est que nous ne sommes rien d'autre qu'un point de croisement entre des fils qui nous dépassent, qui viennent on ne sait d'où et vont on ne sait où, et incluent tous les autres individus. Ce langage même que j'emploie ne m'appartient pas ; je ne l'ai pas inventé et, si je l'avais inventé, il ne me servirait pas à communiquer.

Cette banale divagation a été interrompue par Juan Ignacio (qui, maintenant, se penche sur ma page, voit son prénom écrit et veut savoir de quoi il s'agit). (Alors j'écris : « Juan Ignacio est bête. »)

*13 octobre*

Je suis un méchant garçon. Ça fait plusieurs jours que je ne fais pas mes devoirs. Ça fait aussi plusieurs jours que je ne me lave pas. Je sens très mauvais.

Tout a commencé avec la disparition d'Antonietta. Notre maison n'a plus été la même. Ce n'est pas que ça ait été grand-chose, mais maintenant c'est nettement pire. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ça arrive. J'ai eu, à certaines époques de ma vie, des employées de maison, et leurs absences ne m'affectaient pas trop. Elles



venaient une ou deux fois par semaine et liquidaient le travail en deux ou trois heures. Ma maison était raisonnablement propre, peut-être parce que je suis une personne ordonnée. Dans la cuisine, les assiettes à laver s'accumulaient, mais, si j'en avais assez d'elles, je retroussais mes manches et je faisais la vaisselle. Le lit restait toujours défait, mais je ne le défaisais pas trop non plus en dormant et, la nuit, il suffisait de tirer un peu sur les draps et les couvertures. Je ne vois pas le drame d'un lit non fait ou de quelques assiettes sales. Mais dans cette maison ce qui prime ce ne sont pas mes critères (« Le samedi est fait pour l'homme, et non l'homme pour le samedi ») ; au contraire, on vit selon une structure rigide déterminée par le ménage, qui en vient à être une valeur au-dessus des gens et de la vie.

*16 octobre*

Hier, je n'ai réussi à écrire que trois lignes et demie de ces exercices ; ensuite j'ai été interrompu et je n'ai pas pu continuer. Justement, j'avais commencé à écrire au sujet des interruptions, ou, pour mieux dire : de la nécessité impérieuse de parvenir à une continuité dans mes activités, un ordre, une discipline – parce que la dispersion et l'inanité des journées sont écrasantes, délétères, elles impliquent de la perte d'identité et soustraient de la signification à l'existence.

Ce n'est pas que je me définisse par mes activités, je ne suis pas non plus de ces personnes qui ne savent pas vivre sans s'activer à n'importe quoi, ou sont capables de s'ennuyer. Non ; quand je parle de continuité de mes activités, je pourrais aussi bien parler de continuité de mon oisiveté. L'important est la continuité en elle-même : le danger psychique provient de la fragmentation, du moins dans mon cas particulier et en cette étape de ma vie.

L'agent funeste n'est pas l'interruption ni le changement d'activité, sinon l'interruption brutale, le changement d'activité non désiré – quand je n'ai pas eu l'opportunité d'achever un processus psychique, que ce soit dans l'activité ou dans l'oisiveté.

Un autre facteur délétère est l'accumulation de tâches à faire dont, à cause des interruptions, le moment de s'occuper ne vient jamais. C'est ainsi que les jours et les semaines passent et le non-réalisé s'entasse et fait pression, et je ne trouve pas la manière d'en venir à bout, à moins que, comme dans le cas de mes envois mensuels de mots croisés, cela ne devienne urgent. Je vis d'urgence en urgence.

*17 octobre*

J'ai découvert que le système des interruptions qui régit cette maison provient du fait qu'Alicia est un être fractal (voir Mandelbrot), avec un schéma fractal de conduite. Et comme elle détermine le cours des événements dans la famille, toute notre course est fractale, et ne peut évoluer que de manière fractale, comme un flocon de neige.

La fractalité psychique doit correspondre sans doute à quelque fracture psychique. Je crois que ces phénomènes n'ont pas été étudiés comme ils le mériteraient. Pour le moment, je pourrais formuler une espèce de loi à propos du comportement général de cette famille dans laquelle je suis immergé : « Toute impulsion vers un objectif sera déviée immédiatement vers un autre, et ainsi successivement, et l'impulsion vers l'objectif premier pourra être reprise ou ne pas l'être. »

*25 octobre*

Aujourd'hui j'ai transgressé mon intention d'entamer un tournant vers une vie plus saine, avec moins d'activités du genre lecture et ordinateur, justement à cause d'une irrésistible impulsion à utiliser l'ordinateur. J'ai toujours en tête un truc à mettre en pratique ou une curiosité qui doit être impérieusement satisfaite. Je crois que l'ordinateur vient en remplacement de ce qui, un temps, a été mon Inconscient comme terrain de recherche. J'ai poussé les recherches dans mon inconscient aussi loin que j'ai pu, et le sous-produit de cette enquête est la littérature que j'ai écrite (même si, parallèlement, la littérature agissait aussi comme instrument de recherche, du moins en certaines circonstances).

Et la vérité est que l'univers de l'ordinateur ressemble beaucoup au monde de l'inconscient, avec des quantités d'éléments cachés, avec un langage à déchiffrer. Il est probable que je sens épuisées mes possibilités de recherche de l'inconscient et, d'un autre côté, avec l'ordinateur, on court des risques beaucoup plus faibles, ou d'un autre type.

Le plus curieux, c'est la valeur que j'attribue à la recherche de quelque chose qui, en définitive, n'a pas pour moi d'utilité. Cependant je reconnais que je la perçois comme une valeur immense, comme si dans la machine étaient cachées des clés d'une importance vitale (je me suis laissé de nouveau entraîner par le sujet et je n'ai fait attention ni au dessin ni à la taille des lettres).

*26 octobre*

Ces derniers jours, le printemps a éclos ou, plutôt, il s'est

radicalement affirmé partout. Notre jardin s'est rempli de plantes que nous n'avons pas plantées, qui sortent ici et là comme de leur propre initiative, ou par inspiration du terrain, et se développent jour après jour de manière accélérée, prennent possession, croissent. Les insectes prolifèrent et les fourmis s'activent fébrilement. Dans les rues, on voit des jeunes filles en fleur elles aussi, leurs poitrines semblent s'éveiller et repousser avec force les fins tissus qui les voilent à peine, il y a dans les regards hardiesse, plaisir de vivre, présence de vie.

Mon printemps personnel consiste fondamentalement en la prise à haute dose de psychotropes, pour essayer (en vain) de contrôler l'anxiété naturelle qui coule dans mes veines. Dans cette maison, toutes les saisons sont pareilles, pareillement déprimantes à force d'être oppressantes. Il y a une horloge occulte qui fixe le même temps pour tous les jours, tous les mois, tous les ans ; une horloge qui fixe le rythme du sang dans les veines, des palpitations du cœur, des désirs interdits et, parfois – si l'horloge le dispose –, permis au compte-gouttes. La vie, avec sa propre logique, ses propres aspirations et nécessités, s'écoule quelque part, mais pas ici. Ici s'écoulent l'improductive solitude du prisonnier, le froid intérieur que l'été ne dissipera pas. Le temps ne court pas auprès de nous, et nous ne savons non plus jouer avec le temps ; le temps n'est qu'un assassin, un assassin lent mais sûr, qui nous regarde d'un air moqueur derrière la faux, et nous permet de profiter de confortables avances sur le froid qui nous attend dans la tombe à notre nom.

*27 octobre*

Aujourd'hui je vais essayer d'écarter des sujets intéressants pour tenter de progresser dans le tracé des lettres – un aspect que j'ai presque complètement oublié. Qu'est-ce que je peux écrire qui ne soit pas trop intéressant pour ne pas me distraire de mon intention et, en même temps, ne me semble pas si ennuyeux que j'abandonne la tâche à moitié faite, entre deux grands bâillements ?

(Juan Ignacio est venu m'interrompre. Ce ne sont pas les interruptions qui manquent dans cette maison, comme je crois l'avoir signalé en quelque occasion précédente. Il demande sa mère. Je lui dis qu'elle n'est pas là.) (Mais je ne vais pas me lancer sur le sujet des interruptions, bien que quelqu'un sonne à la porte.) (Ignacio entre pour demander de nouveau sa mère, pas en son nom maintenant mais en celui du monsieur qui a sonné, comme si ma réponse pourrait être différente : « Elle n'est pas là. ») (Mais, disais-je, je ne vais pas me lancer sur ce sujet parce que, comme il s'agit d'un phénomène qui m'affecte directement et de la cause principale de mon lamentable état psychique, c'est un sujet intéressant et je m'étais proposé au

commencement de ce travail de contourner les sujets intéressants, quoique les sujets inintéressants aussi conspirent contre le correct tracé de mes lettres, bien sûr pour un motif différent.)

*28 octobre*

Je poursuis, essayant de développer des sujets peu intéressants, inaugurant, sait-on jamais, une nouvelle ère de l'ennui comme courant littéraire. J'ai commencé, il y a deux lignes, avec des lettres de taille très grande, qui, à la deuxième ligne, s'est assez réduite. Pourquoi s'est-elle réduite ? Parce que j'ai commencé à faire attention à la manière de continuer la phrase que j'avais commencée, j'ai voulu éviter les incohérences. Et la conclusion est que, limitée comme l'est mon attention, elle ne peut s'occuper de deux choses différentes. Ici, la priorité est la lettre et non le style, de sorte que les incohérences sont permises. Relâche la tension, mon garçon, et consacre-toi à ta laborieuse tâche de tracer. Ce n'est pas facile d'oublier la nécessité de la cohérence. Même si, après tout, la cohérence n'est rien de plus qu'une complexe convention sociale. Je suspecte la phrase précédente d'être un gros mensonge, mais je n'ai pas le droit maintenant de me mettre à analyser ces choses-là. D'autres choses non plus. Je dois calligraphier. Il s'agit de ça. Je dois permettre que mon moi s'accroisse grâce à la magique influence de la calligraphie. Grande écriture, grand moi. Petite écriture, petit moi. Belle écriture, beau moi.

*2 novembre*

Ça fait plusieurs jours que je ne pratique pas ces exercices graphologiques, mais pour de bons motifs, puisque – soit à cause des circonstances, soit grâce à un résultat effectif de ces exercices – je me suis trouvé assez dynamisé dans différentes activités. La plus importante de toutes, du moins à mes yeux, est le travail quasi souterrain, à demi onirique, à demi vigile, d'essayer de faire renaître ma capacité imaginative et, conséquemment, ma littérature. Pratiquement, ça s'est réduit à la révision finale d'une nouvelle écrite il y a des années, à la glisser dans une enveloppe et à l'envoyer pour voir si on la publiera quelque part. J'ai été aussi très occupé par des sujets internationaux et je me suis mis à jour avec des correspondants à l'étranger, et ça a impliqué le travail, rien moins que facile (à Colonia), d'obtenir de bonnes photocopies. Ce qui, dans un coin civilisé, aurait été résolu en deux heures, ici, a demandé trois jours.

Je crois que mon écriture n'est pas bonne, et j'écris de manière très anxieuse. C'est pourtant une écriture qui me semble lisible et dans

laquelle s'est incorporée naturellement quantité de traits que je me suis efforcé de mettre en pratique ; d'autres traits n'y sont pas encore. C'est pourquoi je dois continuer avec l'écriture lente et des sujets peu intéressants, de manière à continuer l'incorporation, grâce à la patience et à la réitération, de ces traits que je considère comme essentiels pour que mes lettres redeviennent complètement lisibles et pour que, parallèlement, s'incorporent à ma conduite les traits que l'écriture révéleraient sous examen graphologique, une fois que ça serait comme j'ai pensé que je voulais que ça soit, de sorte que je puisse affirmer que « je suis l'artisan de mon destin » ; c'est peut-être excessivement prétentieux, mais je pense que parfois il convient de viser trop haut, surtout dans un milieu où tout pèse pour que l'on vise bas, et où la médiocrité est l'un des mérites les plus loués.

*13 novembre*

Vous devez savoir (j'écris « Vous » parce que j'avais besoin de m'entraîner au V majuscule) que j'ai constaté l'efficacité de ces exercices pour accorder l'esprit et le disposer à la journée ; c'est pourquoi c'est une faute grave de commencer la journée avec un autre genre de travail (comme, par exemple, les dévastateurs mots croisés) et remettre ce salutaire exercice à un autre moment qui parfois n'arrive pas, ou qui arrive trop tard.

À un certain moment, et ça ne fait pas bien longtemps, l'exercice calligraphique a été sur le point de se muer en un exercice littéraire. J'ai eu la grande tentation de transformer ma prose calligraphique en prose narrative, avec l'idée de fabriquer une série de textes comme des marches d'un escalier qui m'élèverait de nouveau aux regrettés sommets que j'avais su fréquenter il y a maintenant longtemps. Mais le tentateur est toujours à l'affût, il est toujours tapi, épiant le cœur de l'homme, et il a choisi ce moment pour me tenter avec la possibilité d'un travail (temporaire) qui me permettrait de me faire une certaine somme, nécessaire pour me remettre à flot, pour ne plus avoir de dettes et retrouver une certaine quantité d'argent, apaisante, en poche. Donc, j'ai fini par accepter ce travail, et c'est là que sont partis au diable ma détermination d'écrire et, pour quelques jours, aussi ces exercices. À présent, en les reprenant, le désir d'écrire me revient. Je veux écrire et publier. J'ai besoin de voir mon nom, mon véritable nom et pas celui que l'on m'a collé, en caractères d'imprimerie. Et plus que ça, beaucoup plus que ça, je veux entrer en contact avec moi-même, avec le merveilleux être qui m'habite et qui est capable, entre nombreux autres prodiges, d'imaginer des histoires ou des bandes dessinées intéressantes. C'est ça l'essentiel. C'est ça l'élément clé. Récupérer le contact avec l'être intime, avec l'être qui participe de

quelque manière secrète à l'étincelle divine qui parcourt infatigablement l'Univers et l'âme, le soutient, lui concède de la réalité sous son aspect de coquille vide.

*15 novembre*

Essayons, grâce à cet exercice, d'accorder l'esprit pour la journée (qui s'annonce comme difficile, même si ces annonces ne veulent pas dire grand-chose : hier, par exemple, tout se présentait merveilleusement, et, sur ces entrefaites, les voisins m'avertirent qu'Ignacio était en route vers la maison parce qu'il s'était senti mal au collège. Ça a biffé d'un coup de stylo ma tranquillité pour le reste de la journée d'hier et aussi aujourd'hui qui était destiné à mon absolue et agréable solitude parce que l'école avait prévu une excursion. De sorte que maintenant Ignacio – qui se sent on ne peut mieux – est à la maison, au lit, par aboulie et par sa propre décision, il m'appelle de temps en temps pour me garder sous son contrôle et me faire sentir qu'il me tient en son pouvoir, et moi je dois obéir – puisque sa mère se trouve à Caracas – avec la coupable sollicitude due à un malade).

*20 novembre*

Voyons si je peux récupérer aujourd'hui l'aplomb nécessaire pour dessiner convenablement les lettres. Je me suis réveillé aujourd'hui avec la sensation appuyée d'une contrariété avec moi-même. Cette contrariété a un rapport, d'après ce que j'ai pu percevoir, avec le fait d'avoir passé déjà trop de temps – trop d'années – à vivre hors de moi, à m'occuper de choses qui arrivent au-dehors de façon exclusive. De toute façon, quand en quelques occasions j'ai réussi à tourner mon regard vers le dedans, je ne me suis pas connecté avec les parties les plus substantielles de moi-même, mais avec les aspects les plus ordinaires, « subconscients ». Qu'a-t-on fait de mon âme ? Où peut-elle se trouver ? Il y a un moment je disais à Alicia que je me sens mal parce que ça fait longtemps que je ne me connecte pas avec l'éternité. Ça veut dire que je perçois les choses superficiellement, que je n'ai pas d'expériences vécues, que je suis à l'écart de l'Être Intérieur ; trop à l'écart, et sans avoir la moindre idée des chemins possibles pour m'en approcher. Peu importe ce que nous sommes en train de vivre quand nous sommes éloignés de nous-mêmes ; tout manque également de poids, tout passe sans laisser de trace mémorable.

La cause de tout n'est pas, comme souvent je tends à le croire, dans les appels du monde extérieur, mais dans mon attachement, ou mon engagement, envers ces appels.

Je dois continuer à penser à ça.

*21 novembre*

Puisque j'ai reçu de justes critiques à propos de l'écriture des derniers jours, aujourd'hui j'essaie de mettre le meilleur de moi-même pour obtenir une écriture élégante, svelte, grande et lisible. Il y a je ne sais quoi dans le climat de cette ville de Colonia qui est véritablement malveillant et désorganise le système nerveux. Je me suis levé tôt aujourd'hui et je suis sorti avant midi faire quelques courses et (je le mentionne à cause de l'écriture « svelte ») j'ai senti mon corps monstrueux et désorganisé, comme si je m'étais transformé en une sorte de crapaud au ventre horriblement gonflé, laborieusement véhiculé par des pattes courtaudes et épaisses et cependant sans force. Marcher sur trois ou quatre pâtés de maisons dans cette atmosphère orageuse et dans cette ville est une affaire de cyclopes. Le désespoir colle à la peau, comme la chaleur poisseuse. On ne peut penser à rien d'autre qu'à trouver un coin sombre et frais pour se laisser tomber et attendre que la vie passe. Comme dit Juan Ignacio, « il faut se battre ».

Mais je ne fais déjà plus mon possible avec les lettres ; je me distrais avec les sujets et j'oublie le tracé. Je ne peux faire cas des deux choses en même temps. Maintenant, oui, je pense exclusivement aux mots que je trace. De sorte que je n'essaierai rien d'autre que tracer. Pas question de laisser entrer des pensées étrangères au tracé des lettres. C'est barbant. Je n'ai pas d'idée sur quoi écrire, comme nous ne savons pas quoi dire quand on nous met un micro sous le nez et qu'on nous demande de dire quelque chose. On dirait que la fonction d'écrire ou de parler est complètement dépendante des significations, de la faculté de penser, et qu'on ne peut pas penser consciemment au fait même de penser ; de la même façon on ne peut pas écrire, pour écrire ou parler pour parler, sans significations.

*22 novembre*

Hier, j'ai pu constater que les jours où l'écriture se dérègle coïncident avec une augmentation sensible de la quantité de cigarettes fumées ; conclusion, la mauvaise écriture est due à l'anxiété. Il reste à vérifier à présent les causes de l'anxiété, ce qui ne serait pas facile si je n'avais fait un rêve l'autre jour. Il y avait dans ce rêve, dans un passage de ce rêve, une histoire floue qui avait un rapport avec la guerre et des soldats ou des policiers dont je devais me cacher. Mais la trame principale se développait autour du sujet de bicyclettes qui étaient à moi et que mes parents étaient prêts à vendre.

(Plusieurs interruptions ; actuelles, pas du rêve. La psychologue, qui partage avec ma femme le cabinet de consultation, est arrivée hors de son créneau horaire pour recevoir l'un de ses patients ; avec elle est entré le chien ; son fils est aussi entré – celui de la psychologue, je veux dire –, qu'elle a amené pour que Ignacio s'en occupe. Ignacio a essayé de fuir, mais c'était trop tard : il est à présent en train de le distraire. L'architecte est venue. Le chien, que j'avais mis dehors non sans efforts, est re-rentré. L'architecte a apporté de nouveaux plans et de nouveaux budgets, en rapport avec la maison que nous avons achetée. Les choses se compliquent tous les jours un peu plus.)

Les bicyclettes étaient à moi et ça m'angoissait que mes parents se disposent à les vendre.

*23 novembre*

Dans cette maison, on ne lésine pas sur les moyens pour me distraire ou m'amuser (même si moi je ne le désire pas). Par exemple, Alicia a eu aujourd'hui l'idée de mettre à tremper une tunique de Juan Ignacio dans un seau d'eau savonneuse, puis a laissé le seau dans la cuisine, sous la fenêtre, entre des chaises et la cuisinière électrique. Quelques heures après, alors que je buvais une tasse de café dans la cuisine et essayais de lire un chapitre d'un roman policier, Ignacio est venu me voir, comme il a la coutume de le faire maintenant souvent, pour bavarder (en général, sur des sujets plus ou moins liés au sexe). Il s'est assis, avec son style décontracté et nonchalant, à moitié sur la chaise, et a pris appui avec l'un de ses pieds sur le seau. Pendant qu'il parle, il a l'habitude de s'agiter d'un côté et de l'autre. Au cours de l'un de ses va-et-vient, le pied a glissé à l'intérieur du récipient et l'a renversé. Je ne m'explique toujours pas comment, si Ignacio a fini debout et la jambe plus ou moins verticale, ou en tout cas diagonale, le seau a pu finir complètement couché sur le sol avec la jambe de Juan Ignacio dedans. Il ne pouvait pas retirer la jambe ni redresser le seau, et ne parvenait à rien faire d'autre qu'à fixer, les yeux pleins de stupeur, comment le seau se vidait entièrement. Le parterre de la cuisine a ainsi peu à peu totalement été inondé, tandis que je me suis replié sur une position stratégique avec mon livre, mes lunettes de lecture et ma tasse de café, c'est-à-dire que je suis allé dans mon bureau. Quand Alicia est revenue, après quelques accès de colère et de démoralisation, a eu lieu une scène aussi amusante que la précédente : Ignacio et moi, confortablement appuyés contre le cadre de la porte, observant attentivement comment Alicia s'efforçait de sécher le sol de la cuisine. Nous étions occupés à ça en toute innocence, quand un regard assassin d'Alicia m'a fait prendre conscience de la drôlerie de la scène et, après m'être prudemment mis hors de son atteinte, je me suis



mis à rire aux éclats.

*25 novembre*

J'ai pleinement conscience que ces exercices calligraphiques ont dérivé vers des exercices narratifs ; il y a un discours – une forme, plus qu'une pensée – qui s'impose impérieusement à ma volonté. La feuille en blanc est comme un grand dessert au chocolat que mon régime m'interdit de manger et qui défait ma volonté. Même si strictement rien ni personne ne m'interdit d'écrire ce que je veux et comme je le veux, et même si j'ai plusieurs ramettes de feuilles blanches que je pourrais utiliser à une chose et à une autre, il y a un facteur étrange qu'il serait précipité d'appeler le « facteur temps » (c'est plutôt un « facteur anxiété » ; et bien que l'anxiété soit et ait été toujours en étroite relation avec le temps, ce sont deux choses très différentes) ; il y a, disais-je, un facteur étrange qui m'impose de fondre les deux actions en une seule, et ainsi elles sont déçues toutes deux, car le résultat n'est ni une chose ni l'autre. Cela dit : ce facteur étrange, que j'ai défini comme anxiété, à quoi est-il dû ? La réponse que je me donne de manière immédiate – et donc assez suspecte de superficialité – est que l'exercice calligraphique « m'est permis » et que le narratif ne l'est pas. Le discours surgit dominant l'interdiction – et le résultat est que ce conflit entre l'écrivain et le surmoi est aussi désespérant que le sont d'habitude toutes les transactions forcées, comme un rêve érotique qui dérive en images voilées, symboliques, en changements brusques de sujet, en ajournements sans fin.

C'est ça : c'est l'acte narratif libre que je suis en train de repousser indéfiniment depuis des années, avec l'une ou l'autre excuse. Et ce n'est pas qu'il me coûte d'abandonner l'idée d'écrire – consciemment, je dirais même que je n'ai pas envie d'écrire –, mais l'envie surgit dès que je prends un stylo à bille et que je suis devant une feuille blanche.

## DEUXIÈME PARTIE

## LE DISCOURS VIDE

*26 novembre*

Il y a un flux, un rythme, une forme apparemment vide ; le discours pourrait traiter de n'importe quel sujet, de n'importe quelle image, de n'importe quelle pensée. Cette indistinction est suspecte ; je pressens que derrière l'apparence de vide il y a beaucoup, trop, de choses. Le vide ne m'a jamais beaucoup effrayé, parfois même il lui est arrivé d'être un refuge. Ce qui m'effraie, c'est de ne pas pouvoir échapper à ce rythme, cette forme qui coule sans dévoiler ses contenus. C'est pourquoi je me mets à écrire depuis la forme, depuis le flux même, introduisant le problème du vide comme sujet de cette forme, avec l'espoir de découvrir peu à peu le sujet réel, derrière le masque du vide.

Je ne veux pas forcer les choses avec des images du passé ou des explications de la situation actuelle, qui ont l'air toujours fausses ; j'aimerais laisser parler cette forme pour qu'elle se dévoile insensiblement d'elle-même, mais elle doit ignorer que c'est ce que j'attends, sinon, immédiatement, elle filerait comme une ombre vers l'apparence de vide. Je dois être vigilant, mais avec le regard ailleurs, l'air distrait, comme si le discours qui se développe ne m'importait pas. C'est comme entrer dans un étang poissonneux, attendre que l'eau s'apaise et que les poissons oublient que quelque chose a agité l'eau, s'approchent et commencent à balader leur curiosité tout près de moi et de la surface de l'étang ; alors je pourrai les voir et, peut-être, en attraper.

Ce que je ne peux pas faire, c'est penser à un lecteur différent de moi ; je craindrais d'ennuyer d'autres lecteurs possibles à force de pages remplies de rien, de les contraindre à adopter la même attitude – quelque peu interprétative – que moi, de les soumettre à ma propre attente cachée d'un dévoilement de la forme. S'il y avait un lecteur qui ne soit pas moi, peut-être aurait-il déjà découvert dans les lignes

écrites quelque chose du contenu réel du discours ; et cette idée me perturbe encore plus que celle d'ennuyer le lecteur. Je trouverais très humiliant de me dévoiler sous les yeux du lecteur tandis que moi je continuerais à attendre le dévoilement, étranger à ce dévoilement qui a déjà eu lieu. Et il est très probable qu'il se soit déjà produit. Pour le moment, cette image de lecteur hypothétique, plus malin que moi, qui vient d'apparaître, est pas mal paranoïaque. Le discours se révèle comme discours paranoïaque. Très bien : c'est déjà ça. Mais je crains, avec cette découverte qui n'ajoute rien à ma connaissance des contenus du discours, d'avoir provoqué la débandade des poissons dans l'étang.

Attendons. Distrayons l'attention. Qu'il est difficile de parler de rien, le mieux est de distraire l'attention du discours en le saturant d'affaires banales ; quelque chose sans relation avec le sujet et qui ne fasse même pas allusion à ma stratégie de distraction. Je dois détourner le regard du discours et le poser sur un contenu possible banal. Je peux le choisir. Je peux, par exemple, parler de la pluie et du beau temps (et ça aurait l'avantage d'éloigner définitivement le lecteur possible, le lecteur plus malin que moi).

Mais je viens d'être interrompu par le téléphone. J'ai répondu parce que je suis seul à la maison et que j'ai pensé que l'appel pouvait être pour moi, mais, comme ça arrive le plus souvent, c'était un coup de fil pour ma femme. Ces interruptions dans mes activités sont très fréquentes. La plus grande partie de ma vie, j'ai vécu seul et sans interruptions. Maintenant je vis avec une femme, un enfant, un chien et un chat (et tous les matins, du lundi au samedi, avec une employée de maison, aujourd'hui nous sommes dimanche et c'est l'après-midi). Le chien et le chat sont dans la cour, à l'arrière de la maison, ils se tiennent plus ou moins tranquilles ; les problèmes entre eux surgissent d'habitude à l'heure du repas. Le chien a une ancienneté beaucoup plus grande dans la maison que le chat ; celui-ci est un inconnu tout récemment arrivé, blanc, très circonspect en matière d'affection, mais très audacieux, consciemment ou pas, face aux dangers d'une autre sorte. Depuis l'apparition de ce chat, le chien est en proie à une crise de jalousie.

## *Exercices*

*27 novembre*

Consignons, pour que, dans les siècles à venir, il en subsiste témoignage, qu'il est huit heures trente du matin. Si nous tenons compte de l'avance de l'heure officielle (une manœuvre des

gouvernements que je ne comprends pas très bien, mais sûrement eux y gagnent qui sait quoi et nous perdons je ne sais quoi), il est sept heures trente. J'ai déjà pris le petit déjeuner et je suis en train de boire du café. Mais je ne m'applique pas assez en écrivant. Maintenant, oui. Pour avoir une bonne écriture, je ne peux écrire que sur l'écriture, ce qui est très ennuyeux. Mais ne me référer qu'au tracé des lettres maintient mon attention sur l'acte d'écrire et me permet de les dessiner ; autrement, mon attention se déplace vers le discours, et la main se met à écrire automatiquement, sans une volonté qui la guide.

La volonté : voilà le nœud de mon problème actuel. J'ai perdu ma force de volonté, laquelle, d'autre part, n'a jamais été bien grande. Voyons : le moi est défini comme la partie consciente et volontaire de l'être – une complexe invention moderne, puisque pendant des millénaires il n'avait existé rien chez les êtres vivants qui eût ressemblé même lointainement à un moi. C'est-à-dire que, pour l'être, maintenir l'existence de cet appareil non naturel et antinaturel implique une importante dépense d'énergie psychique. Sur ce chemin, nous avançons dans la bonne direction pour situer mon actuel problème d'aboulie, mais, en revanche, sur la mauvaise voie en ce qui concerne la vigilance du tracé des lettres, car je me suis mis à me passionner pour le sujet psychologique et la main travaille mécaniquement, automatiquement, sans une volonté qui la domine.

## LE DISCOURS

*27 novembre*

En fait, le chien m'a aussi précédé dans cette maison et dans cette famille ; moi aussi, comme le chat, je suis un nouveau venu. Mon arrivée a signifié pour le chien une somme de changements, certains favorables, d'autres défavorables ; je n'imagine pas quel peut être le bilan final (que je veux croire hautement positif). Le chien vivait de manière permanente dans la partie arrière de la maison, un espace vaste délimité par un haut mur, une haie vive et un grillage ; il ne pouvait jamais sortir de là. Il passait la plus grande partie de la journée les deux pattes avant appuyées contre le grillage, le regard fixé sur le monde extérieur, aboyant quand il le croyait nécessaire. Le grillage donne sur un terrain vague qui se trouve à un coin de rue, limité par des murs très bas, à moitié démolis. Le terrain vague est souvent visité par des enfants, des adultes et des animaux ; quelques-uns de ces spécimens excitaient certains instincts du chien qui se mettait à aboyer furieusement, longuement, et, comme aboyer ne lui suffisait pas à décharger toute l'énergie libérée par les instincts, il

courait d'un côté à l'autre, tantôt en rond, parfois en ligne droite, allant et venant en longeant le grillage de séparation. Certains événements qui se passaient dans la rue ou sur le trottoir d'en face déclenchaient également des réactions similaires – un monde que le chien ne connaissait qu'à travers la vue et, jusqu'à un certain point, mais seulement jusqu'à un certain point, à travers l'odorat. Le sens de la vue n'est pas d'un grand secours pour un chien ; j'imagine qu'ils voient quelque chose comme un film flou en noir et blanc, ou comme des ombres de l'allégorie de la caverne (voir Platon). Le chien a besoin de voir mais surtout de sentir, et sentir de près. En certaines occasions, il a aussi besoin de toucher. L'ouïe, bien qu'extrêmement fine, paraîtrait être fondamentalement destinée à la défense, et je suppose qu'elle ne peut pas apporter grand-chose à une perception esthétique et vitale de la réalité.

Le chien était donc un prisonnier. La nuit, on lui mettait une chaîne, pour d'obscures raisons jamais étayées avec cohérence ; il aboyait souvent aussi pendant la nuit, ou produisait des bruits de chaînes traînées, ou faisait résonner une écuelle d'eau qu'il renversait et ensuite poussait de son museau sur le sol carrelé.

J'ai toujours été préoccupé, même avant d'emménager dans cette maison – que nous allons très bientôt abandonner –, par la vie si limitée et obscure de la pauvre bête. Au début de ma présence, j'ai commencé par la restreindre encore davantage, car ses aboiements nocturnes sous la fenêtre de la chambre à coucher, ajoutés aux fantomatiques bruits des chaînes traînées et de l'écuelle déplacée, troublaient mon sommeil, et nous sommes convenus de déménager sa niche dans une cour intérieure découverte, pour l'isoler de ce qui se passait dans la rue et le terrain vague ; et c'est là que nous l'amenons chaque nuit avant de nous en aller dormir. Ça a donné de bons résultats : le chien dort tranquillement – excepté quelques nuits de pleine lune, quand des chœurs de chiens s'élèvent vers la fin de la nuit, pour des raisons secrètes que j'aimerais bien connaître, et alors notre chien se joint au chœur avec sa voix distincte, familière. Mais, en général, il dort paisiblement pendant la nuit, et moi aussi.

L'étape suivante a consisté à m'occuper de son alimentation. On lui donnait à manger une seule fois par jour, ce qui le faisait beaucoup grossir. J'ai commencé par fractionner son repas en plusieurs prises, un système à l'efficacité démontrée pour maigrir, et ce système a établi un lien particulier entre lui et moi, car je me suis transformé en *celui qui donne à manger*, personnage qui est d'une grande importance pour les chiens, digne du plus grand respect et admiration – c'est du moins ce que l'on dit ; moi, j'ai l'impression que le chien me considère plutôt comme un employé à son service et que, parfois même, il me fixe comme s'il essayait d'évaluer mon utilité réelle.

Préoccupé par l'affaire de son manque de liberté et par le caractère limité de son monde, j'ai eu l'idée un jour d'élargir peu à peu une ouverture dans le grillage, pas dans le grillage à proprement parler, mais entre une tige de fer verticale, qui tient une des extrémités du grillage, et le mur contre lequel elle prend appui, et auquel elle est arrimée en plusieurs points. Ce que j'ai fait, c'est écarter peu à peu la tige métallique du mur. Si vraiment le chien voulait sortir, avais-je pensé, il découvrirait tôt ou tard la possibilité de le faire par cet espace, et il lui suffirait d'un petit effort pour finir de l'agrandir et pouvoir passer le corps. Je ne voulais pas avoir l'initiative ; je voulais qu'il conquière par lui-même sa liberté, car l'unique liberté véritable, je ne le sais que trop bien, est celle que l'on conquiert. En même temps, la liberté du chien impliquait une responsabilité, et je ne voulais pas pour moi de la responsabilité de ce qu'il pourrait arriver au chien, dans son ignorance du monde, quand il pourrait y errer librement. J'ai passé des nuits à souffrir en silence le martyre d'imaginer le chien sous les roues d'une voiture. Je voulais qu'il partage au moins une partie de cette responsabilité, en élargissant par lui-même le trou. Je suggérais ; c'était à lui de réaliser.

## *Exercices*

*28 novembre*

Hier, j'avais commencé à développer un sujet intéressant, mais, en cet instant précis, je ne peux pas me souvenir de quoi il retournait, ce qui ne manque pas d'être un avantage pour l'exercice calligraphique en soi. Hier, si je me souviens bien, j'avais commencé à écrire patiemment et minutieusement, jusqu'au moment où a surgi cet intéressant sujet, et l'écriture s'en est allée à vau-l'eau. J'espère qu'aujourd'hui aucun sujet intéressant ne fera son apparition. D'un autre côté, il est difficile qu'il se pointe, car j'ai beau m'être levé plus tard aujourd'hui qu'hier je me sens malgré ça à moitié endormi, comme si je n'avais pas eu la quantité suffisante d'heures de sommeil, et j'ai le corps courbattu. Je crois que je suis en pleine crise hépatique, ou digestive. Et je me trouve dans cette sorte d'état de qui-vive irritable, où le moindre bruit ou mouvement inattendus me fait sursauter de manière exagérée ; c'est une espèce de veille incomplète, comme si une partie de moi, et une partie fondamentale, continuait à dormir, pendant que la petite partie éveillée était occupée, entre autres choses, à protéger cette partie qui dort. Par conséquent, la capacité d'attention et l'énergie disponible pour réaliser des activités pratiques, comme, par exemple, celle-ci, sont très faibles. Et bien

qu'aucun sujet d'intérêt ne soit apparu, je remarque que la qualité de l'écriture est allée en se dégradant progressivement jusqu'à ce que, quatre lignes plus haut, je m'en sois rendu compte et que j'aie commencé à tracer les lettres un peu mieux, avec un succès relatif. Heureusement, la page est presque finie. J'espère que demain, lorsque j'entreprendrai de nouveau ce travail, je me sentirai mieux qu'aujourd'hui.

## LE DISCOURS

*28 novembre*

Le discours, donc, s'est lentement rempli de l'histoire du chien, c'est un faux contenu, ou du moins faux à moitié, puisque ces contenus peuvent très bien être, comme n'importe quels éléments, pris comme des symboles d'autres éléments, plus profonds ; je pense qu'en réalité un discours – sauf un discours politique –, un discours quelconque, considéré avec honnêteté, peut difficilement présenter des contenus faux.

Ça ne veut pas dire que mon discours abstrait, mon rythme, mon flux soient déterminés par l'histoire du chien ; ça veut dire en revanche que, dans le cas de cette histoire du chien, celle-ci peut être un symbole des contenus réels du discours, impossibles, pour une raison inconnue, à percevoir directement.

Par exemple, dans le fragment raconté de cette histoire, on pourrait penser ce trou que j'élargis petit à petit dans le grillage contigu au terrain vague comme un parallèle à un autre trou, psychique, que j'élargis peu à peu en vue d'une certaine forme de liberté, pas celle du chien, mais la mienne. Pour le dire d'une autre manière, quelque chose en moi – et c'est peut-être pourquoi je suis en train d'écrire maintenant – œuvre secrètement et lentement à saper un rempart qui a été bâti en moi, une muraille elle aussi élevée secrètement et lentement pour me défendre de je ne sais quoi, bien que l'on sache que ces défenses, même si elles ont eu leur relative utilité en leur moment, avec le temps agissent plutôt comme prison de l'esprit.

Et maintenant que j'ai réfléchi et écrit à ce propos, il me vient à l'esprit une exigence d'il y a à peine quelques années : j'ai élevé un mur de défense, pas de manière secrète et lente, mais complètement délibérée. Ou que je suppose délibérée ; je veux dire qu'elle a été consciente, mais peut-être n'avais-je pas d'options ; peut-être ce quelque chose caché en moi avait-il donné l'ordre impérieux de le faire, et que cet ordre était parvenu à la conscience et avait été assumé par la conscience comme étant parti d'elle. Je fais référence au jour



précis – le 5 mars 1985 – où j’ai quitté mon vieil appartement du centre de Montevideo et que je suis monté dans la voiture des amis qui allait m’emmener, définitivement croyais-je à ce moment-là, vivre à Buenos Aires. Même si ce caractère d’événement définitif n’était ni sûr ni radical par rapport à Buenos Aires, il l’était par rapport à mon appartement, sur lequel planait un ordre d’expulsion. Au moment de l’abandonner, je savais déjà avec certitude que je ne devais plus jamais y vivre de nouveau. Et là, j’avais vécu, bien ou mal, quatre-vingts pour cent des quarante-cinq ans que j’avais au moment de prendre place dans la voiture.

## *29 novembre*

De telle manière que, en me servant de l’image du chien pour remplir le discours vide, ou apparemment vide, j’ai pu découvrir que derrière cet apparent vide se cachait un contenu douloureux : une douleur que j’ai préféré ne pas ressentir au moment où j’aurais dû la ressentir, parce que j’étais certain de ne pas pouvoir la supporter, ou du moins de ne pas avoir de temps pour la laisser s’évacuer peu à peu d’une manière tolérable. Parce que le 5 mars 1985, tout au début de l’après-midi, je suis monté dans cette voiture qui allait m’emmener « définitivement » à Buenos Aires, et que le 6 mars 1985, à dix heures du matin, je devais commencer à travailler dans un bureau de Buenos Aires. Et je devais commencer à m’adapter à la vie dans une autre ville, dans un autre pays. Je n’avais pas le temps pour ressentir de la douleur, et j’ai choisi de m’anesthésier.

Cet acte d’anesthésie a été une opération psychique consciente, que j’ai nommée à ce moment-là « baisser le rideau métallique », et qu’un peu plus tard j’ai appelée « psychose contrôlée » : une opération de négation de la réalité qui, fondamentalement, consistait à me répéter : « je me fous de laisser tout ça », « je me réjouis de laisser tout ça, cette ville qui m’a asservi, cette ville que j’ai vu détruire pendant les années de la dictature, cet appartement où j’ai vécu, souffert et aimé, ces amis, pour qui cet appartement était un lieu de réunion et presque de thérapie ». Je ne me le disais pas avec des mots, mais avec une action mentale indescriptible que je pourrais assimiler à l’action de fermer des vannes, de déconnecter des câbles, d’élever des barricades devant la menace de chaque sentiment qui essayait de se formuler. Je savais que ce n’était pas vrai, que je ne m’en foutais pas, que je ne me réjouissais pas. Ce dont je me réjouissais, c’est vrai, c’était de la perspective de commencer une nouvelle vie, d’affronter de nouvelles expériences dans cette partie de ma vie au cours de laquelle, avais-je pensé, il ne devait plus se produire de grandes nouveautés.

Jusqu’à ce moment-là, j’avais senti ma vie comme réalisée – non pas

réalisée de manière satisfaisante, mais comme ne comportant désormais plus de changements à l'horizon. L'année précédente je m'étais préparé soigneusement à la mort ; et si la mort clinique n'était pas survenue, en revanche était arrivée une mort spirituelle qui, cela fait mal de le dire, perdure encore, et peut-être perdurera jusqu'à la mort clinique, et cela aussi fait mal. Cependant, la perspective de changements était une perspective de vie, et j'ai dû rassembler beaucoup de courage, et je devais être très désespéré pour le faire, car je pensais que je n'avais pas assez d'énergie pour quelque type de changements que ce soit. Il a fallu beaucoup de courage pour exécuter ce mouvement en direction des changements qui semblaient impossibles, il a fallu faire appel à toutes les réserves de l'énergie psychique, il a fallu se discipliner d'une manière féroce, il a fallu se blinder contre la peur. Je ne pouvais pas me permettre de ressentir de la peur, comme je ne pouvais pas non plus tourner les yeux vers les choses que je laissais derrière moi.

## *Exercices*

*30 novembre*

Hier soir, je me suis couché tard (quatre heures du matin), aujourd'hui je me suis levé tard, le corps tout endolori. J'ai beaucoup de travail à faire et en plus j'ai mis la main sur la brochure du SMART-LOGO ; je présume donc que je vais mal faire ces exercices. Je remarque que je fais les lettres très petites ; ce doit être parce que je me sens coupable. Les choses ne tournent pas rond. J'ai l'impression que tout en moi et autour de moi se désorganise avec trop de facilité. D'accord, il est certain que je devrais être plus fort et ne pas me laisser entraîner par la folie de l'entourage, mais il est aussi certain que je suis davantage habitué à des environnements plus contrôlés par moi. Je ne sais pas si je dois m'autonomiser par rapport à l'entourage, quoi qu'on dise sur ma « tour d'ivoire ». Je suis trop attentif aux choses qui arrivent. Par exemple, je ne peux pas me coucher tranquillement, fermer les yeux et dormir si je sais que le reste de la maisonnée est réveillé. Ça arrive parce que le reste des habitants de la maison ne sont pas fiables. Par exemple, si Ignacio est réveillé, c'est sûr qu'il s'endormira avec la télé et la lumière de sa chambre allumées. Je ne peux pas être sûr non plus qu'Alicia, surtout si elle est déjà au lit au moment où je m'assoupis, s'occupera d'éteindre la télé et la lumière, parce qu'elle s'endort elle aussi sans s'en apercevoir et sans le moindre souci de ce qui peut être en train de se passer. Il est peu probable qu'elle se souvienne de sortir la poubelle, éteigne la lumière et ferme

les fenêtres de son cabinet de consultation, qu'elle ferme à clé et non avec le verrou la porte de la rue et place le paillason contre la fente de la porte, ni qu'elle range la nourriture dans la glacière, règle le réveil pour son lever et, surtout, s'abstienne de faire des bruits et de s'agiter après que je me suis endormi.

## LE DISCOURS

*30 novembre*

Mais il me paraît prudent de reprendre l'histoire du chien et du chat, parce que je ne suis toujours pas en condition de m'enfoncer profondément dans ces douloureux sujets de mon passé, particulièrement si l'on songe que la « psychose volontaire », avec le passage des mois et des années, s'est fixée et est devenue pas si volontaire que ça. Aujourd'hui il me coûte énormément d'essayer de faire marche arrière et je ne suis pas sûr que je puisse y réussir. Je ne suis pas sûr non plus que ces contenus du discours soient les contenus réels ; il est possible qu'ils dissimulent beaucoup d'autres choses. Plus que possible, je dirais que c'est un fait certain ; cependant, je n'ai pas de passion psychanalytique et je me contenterais de dévoiler modérément cet apparent vide, sans nécessité de remonter aux premières causes, certainement préverbales.

Le chien, donc, est resté indifférent à cette brèche que jour après jour j'élargissais dans le grillage. Ou il n'avait pas l'idée qu'il était possible de sortir par là, ou il en avait l'idée mais ça lui paraissait trop dangereux. Il s'est passé environ un mois avant qu'il se décide un après-midi à glisser le corps entre la tige métallique et le mur, à faire l'effort d'écarter cette tige un peu plus, à peine un peu plus, et à passer dans le terrain vague ; pour réussir tout ça il a dû se trouver en rut. (On m'a contesté à propos du rut chez les chiens mâles, et je ne veux pas polémiquer à ce sujet. Il est possible que ce que j'appelle « rut » chez mon chien ne soit qu'une réponse à une chienne réellement en chaleur des environs, mais de toute façon cela implique un changement radical dans la conduite du chien mâle.)

D'après ce que j'ai découvert après, au moment du rut, le chien change de personnalité, il devient euphorique, maniaque, plus agressif et impulsif. Donc, un après-midi, il est passé aisément de l'autre côté du grillage. Il s'est occupé un moment à sentir le terrain vague avec un mélange de plaisir et de profond intérêt, comme un véritable professionnel, découvrant allez savoir combien d'histoires cachées – ces histoires que seul l'odorat peut révéler à un chien et qui demeureraient cachées pour toujours aux humains si ceux-ci n'avaient

pas l'opportunité d'y assister pendant qu'elles arrivent. Je suis sûr que le chien peut interpréter les odeurs et les traduire en une compréhension pleine des faits qui les ont produites. Nous, les humains, sommes limités à certaines associations très primaires, par exemple en ouvrant un tiroir fermé depuis longtemps et en percevant fugacement l'arôme de la particule d'un ancien parfum, collée jusque-là à la trame d'un vêtement. L'arôme excite la mémoire, mais n'ajoute aucun savoir nouveau aux humains.

J'ai vu le chien, ces jours-là, sortir précipitamment à l'arrière de la maison et reconstituer grâce à l'odorat toute une histoire jouée par le chat et par moi quelques minutes auparavant : comment le chat m'avait suivi, se frottant à mes jambes, pendant que j'avais fait quelques pas sur le carrelage de la cour ; comment j'étais revenu sur mes pas avec le chat à mes côtés et rentré dans la maison ; comment j'étais ressorti avec des morceaux de viande et comment le chat les avait mâchés parcimonieusement à côté de la porte. Le chien a suivi avec une exactitude totale tous nos mouvements dans leur ordre correct, et j'ai pu voir à l'expression de sa gueule qu'il en tirait des conclusions.

Mais j'anticipe l'introduction du chat. J'étais en train de raconter à l'instant l'étape de la première sortie du chien dans le monde extérieur, du moins de manière indépendante ; auparavant, de temps à autre, très peu souvent, on l'avait emmené à la plage, en voiture, et attaché à une chaîne métallique – la même qui le retenait la nuit quand sa niche était encore à l'arrière de la maison.

### *3 décembre*

Je viens de lire d'une traite tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent, et la lecture a déchaîné en moi une quantité d'associations et d'émotions, au point que je me suis senti de nouveau paralysé, comme au carrefour de plusieurs chemins, sans savoir quelle direction prendre – bien que je sache que, quelle que soit la direction, elle sera aussi bonne ou aussi mauvaise que les autres, puisque mon propos initial continue à être le même : capturer les contenus cachés derrière l'apparent vide du discours, et pour cela j'ai tout mon temps, ou je devrais avoir tout mon temps. Mais à chaque jour qui passe je sens combien mon angoisse augmente, et je pourrais même représenter graphiquement cette angoisse en dessinant la courbe de la quantité de cigarettes que je fume chaque jour. L'élément clé de l'angoisse se trouve probablement dans le fait que le temps n'est jamais suffisant ; et si je me demande pourquoi dans cette étape de la vie je n'ai pas assez de temps, je dois répondre qu'il y a deux raisons : l'une, que j'ai assumé trop de responsabilités (auxquelles il faut ajouter que j'ai

également acquis une plus grande quantité de sujets de dispersion) ; et l'autre, qu'avec la vieillesse mon corps est devenu beaucoup plus exigeant (et, dans une bonne mesure, ce sont ces exigences du corps vieillissant qui m'ont contraint à admettre, paradoxalement, davantage de responsabilités).

Parce que je dois m'occuper du corps avec une plus grande attention qu'auparavant, quand il était moins vulnérable et que je pouvais le soumettre à de plus grandes carences, à de plus grands efforts ; et ces attentions envers le corps coûtent de l'argent ; et pour gagner de l'argent, il est nécessaire d'établir certains engagements ; et ces engagements prennent du temps. Mais j'ai aussi pris de nouvelles responsabilités pour d'autres raisons, par exemple l'amour.

D'autre part, ce que je cherche avec ardeur depuis longtemps, c'est à liquider le plus tôt possible le travail accumulé pour pouvoir accumuler un peu de bon temps de loisir, et ces jours-ci j'ai découvert que c'est une stratégie erronée, fruit d'une illusion. Que j'ai mis la charrue avant les bœufs. Qu'on ne peut pas arriver au loisir à travers l'accumulation d'actions, car chaque action entraîne la nécessité de nouvelles actions et on se retrouve empêtré dans une série inextricable et interminable de petites oppressions quotidiennes. Ce que je devrais essayer de faire, c'est tracer un trait simplificateur qui délimite les actions indispensables de celles qui ne le sont pas, et que je m'en tienne à réaliser le minimum absolu de l'indispensable.

Cependant, et je ne saisis pas bien pourquoi, ça produit aussi chez moi de l'angoisse ; peut-être, c'est une idée qui me vient à l'esprit maintenant, parce que ce que je place d'un côté du trait en tant que « non indispensable » m'est aussi indispensable, pas d'une manière rationnelle, mais vitale. Et voilà à présent que mon discours s'est embrouillé, et, cerise sur le gâteau, que ma femme, qui était sortie faire quelques courses, est revenue et m'apporte des nouvelles auxquelles je ne peux pas manquer de m'intéresser. C'est peut-être mieux ainsi, et cette interruption me libère de l'embrouillamini de ce discours.

## *Exercices*

### *4 décembre*

Je m'impose la priorité de cet exercice, malgré la pression psychique d'autres travaux, urgents, à réaliser. J'essaierai justement de m'appliquer plus que d'autres fois dans cet exercice pour continuer à lui subordonner tout ce qui est urgent et rentable. C'est, dans le fond, une lutte pour sauver mon identité et mes principes, dans un

moment de grande pagaïe. Je dois éviter d'être emporté par le tourbillon. Ce tourbillon naît, si je ne me trompe, au moment de la remise des clés de la nouvelle maison ; ou peut-être avant, dès la recherche d'une maison et la décision d'acheter celle que l'on a achetée. Mais à ce moment-là, il s'agissait plutôt de rafales qui n'étaient pas aussi violentes ; c'est avec la possession des clés que commence la tornade. Je crois que ça se produit fondamentalement à cause de l'interaction de deux personnalités différentes, presque opposées, comme celle d'Alicia et la mienne. Ma façon d'être exige de moi, et me permet, de réaliser les choses d'une certaine manière et pas d'une autre. Ma façon de réaliser les actions a quelque chose de zen : les actions doivent se réaliser quand elles sont mûres pour leur réalisation, et ce moment est quelque chose que je dois sentir émerger de mon intérieur. Je crois que tout a son moment approprié, qui répond à des causes mystérieuses externes et/ou à un événement intérieur, au point culminant d'un processus intérieur d'élaboration : arrive un point où nous voyons, sentons, percevons, savons indiscutablement comment nous devons faire les choses – et en ce moment précis surgissent simultanément les forces pour les faire. Ceci dit, Alicia, qui a la modalité opposée, je dirais de « manque de respect envers les choses », croit qu'elles doivent se réaliser par l'œuvre de la seule force de volonté, indépendamment des circonstances (externes ou internes), contre vents et marées.

*(deuxième page)*

Je poursuis le développement de ce sujet en attendant une visite, ce qui m'empêche de me plonger dans un autre travail plus complexe et plus ingrat à interrompre, une fois commencé.

Il ne fait pas de doute que la modalité d'Alicia la rend beaucoup plus efficace que moi. Je l'envie souvent pour son apparente facilité à résoudre des choses impossibles. Ceci dit : des moments de ma vie au cours desquels j'ai développé une modalité et une efficacité similaires, j'ai tiré l'expérience que cette efficacité pratique a un haut prix spirituel.

*... (interruption)...*

La modalité efficace implique de trop développer le côté pratique de l'esprit, en une espèce de militarisation de l'être. Les problèmes se transforment en ennemis à affronter (et éventuellement à détruire), et non en amis à incorporer. Les problèmes, dans cette modalité, sont abordés frontalement et résolus non pas de la manière qui convient naturellement au problème, mais de la manière que « moi » je trouve la plus rapide, économique et satisfaisante en ce moment. Il y a comme un manque de respect envers le problème – comme ce manque

de respect envers la nature que l'on a lorsqu'on taille un arbre de manière géométrique.

Ce n'est pas bon pour l'esprit et, à la longue, cette efficacité n'est pas non plus une authentique efficacité. Nous tranchons le fil au lieu de défaire le nœud patiemment ; ensuite nous ne pourrons plus utiliser ce fil. La modalité pratique irrite la modalité zen, et vice versa. C'est comme ça que nous vivons, Alicia et moi, nous irritant mutuellement, et les choses se font n'importe comment, et aucun de nous deux n'a finalement une idée claire de la manière dont on doit faire les choses. Alicia pense que nous devons déménager le plus tôt possible, et moi je pense que nous devons déménager dans les meilleures conditions possibles, et cette contradiction crée le tourbillon.

## LE DISCOURS

*4 décembre*

Ce qui a fini par me tirer de l'imbroglio du discours a été une nouvelle commotion en Argentine, que cette fois j'ai pu voir à la télévision et hors d'Argentine (quoique très proche d'elle). Je suis resté des heures comme hypnotisé devant l'écran, à voir défiler des tanks et à entendre des tirs de différents calibres, dans ces paysages familiers et aimés.

Le discours n'a pas été troublé, il s'est plutôt effacé pendant plusieurs heures. Aujourd'hui je suis à zéro, me souvenant à peine confusément qu'à un moment ou à un autre je devrai oser explorer cette « psychose contrôlée » qui a retiré de ma vie ces quatre-vingts pour cent montevidéens, et sentant aussi confusément qu'il y a une autre psychose à explorer, plus récente, pas du tout contrôlée, relative à ces quatre années vécues à Buenos Aires, que j'ai aussi effacées de ma mémoire affective. Quel pourcentage est-il en train de rester de moi-même ?

\*

Une interruption, comme d'habitude. Mais cette fois c'est une interruption significative, une espèce d'invasion de mon propre discours dans l'absence de discours, dans le zéro d'aujourd'hui : ma femme arrive de la rue en traînant le chien derrière elle, grognant, et le met « en pénitence » dans la cour intérieure ; très fâchée, elle m'explique que le chien vient de tuer un oiseau.

Plus grands sont mes efforts pour ne pas perdre la tête et me conserver le plus entier possible dans le tourbillon, plus grand est l'entêtement d'Alicia à augmenter l'intensité du tourbillon. Elle attaque sur tous les fronts.

Elle a décidé d'acheter une maison. Elle s'est décidée pour une demeure bien au-dessus des possibilités actuelles qu'elle a de la payer. Je suis resté collé à mon travail de verbicruciste, payé en dollars, comme une manière de collaborer au paiement de la dette. À ce moment-là, et d'une manière assez prévisible, mon travail est devenu plus difficile avec un matériel à rendre de façon anticipée à cause des congés de janvier que prennent mes collègues. Ma tâche a été rendue plus difficile aussi en général à cause de l'accumulation d'articles et de comptes rendus pour un journal, avec quoi je peux gagner plus d'argent. Et en plus m'arrive d'un coup la possibilité assez grande de publier deux livres. Et en plus j'ai envie d'écrire quelque chose de littéraire, de pas rentable. Mais voilà que tout ça ne semble pas suffisant. Non seulement Alicia choisit (avec mon approbation, je dois le dire) cette maison très chère, mais elle veut en plus déménager là-bas le plus tôt possible – avant un an. Mais ça non plus n'est pas suffisant, parce que, en plus, elle a une série d'exigences qui contraignent d'effectuer dans la maison des travaux avant de déménager. Et elle me délègue la responsabilité de tout, et veut me faire croire que c'est une preuve de confiance. Cependant, quand j'essaie de faire les choses à ma façon, elle estime que je perds du temps et se met à réaliser les choses à ma place. Ensuite, elle « demande de l'aide » pour se tirer des pétrins où elle s'est fourrée, et moi je me sens chaque fois plus mal, plus coincé et inutile, et le travail à faire continue à s'accumuler et le temps continue à passer dans une dispersion où rien ne parvient à trouver de solution. Je deviens de plus en plus rigide et autoritaire, j'essaie de conserver ne serait-ce que l'apparence d'une structure psychique. Mais le tourbillon s'intensifie et m'entraîne.

## LE DISCOURS

5 décembre

Ces dernières années, je constate de manière systématique que chaque fois que je me mets à écrire un certain genre de textes, comme celui que j'ai commencé à écrire il y a peu de jours, il se passe quelque chose avec les oiseaux. C'est arrivé à Buenos Aires, deux fois, et c'est



arrivé ici, à Colonia, l'an dernier, quand j'ai entamé une histoire (celle que j'ai terminée, puis que j'ai brûlée dans le poêle). Maintenant, alors que je m'étais écarté de l'histoire du chien, surgit dramatiquement un oiseau mort dans la gueule du chien. Ces choses sont déconcertantes et m'embrouillent l'esprit, surtout par leur charge symbolique. C'est comme si soudain les circonstances me plaçaient en plein dans un sujet que j'essayais d'éluder, un sujet pour lequel je ne me sens pas encore mûr.

J'ai commencé à écrire simplement, en tâchant de maintenir à flot la forme d'un discours existant et d'attendre que, pendant ce temps, ses contenus se dévoilent au fur et à mesure ; mais à présent il semblerait que, de nouveau, par le seul fait de me mettre à écrire, j'ai eu accès involontairement à un mécanisme secret, à un fonctionnement secret des choses, avec lequel j'ai interféré de mes doigts maladroits tapotant les touches de la machine. Je me sens déjà enfermé dans ce mécanisme que j'ignore ; déjà m'envahit la crainte magique que cette action, en apparence de caractère privé, personnel et innocent, ne m'ait mis en contact avec un monde puissant et dangereux que je ne peux maîtriser et ne parviens à grand-peine, et avec de nombreuses incertitudes, qu'à confusément deviner.

Ce passé auquel je n'ai pas réussi à rendre sa charge affective continue à faire pression depuis le tréfonds de l'inconscient. La réalité extérieure continue à faire pression de plus en plus pour que je travaille, pour que j'agisse, pour que je fasse une série de choses que je n'ai pas envie de faire. Je suis pris entre deux mondes qui sont comme deux grandes bouches insatiables qui exigent encore et encore, et il y a trop longtemps que je ne peux m'occuper comme il le faudrait de l'une de ces bouches. Et quand on ne s'en occupe pas, cette bouche délaissée veut tout dévorer. Je dois, donc, prendre position fermement et établir des priorités : je crois que la première concerne l'être intérieur, l'exigence intime, la mobilisation des affects gelés et peut-être bien à moitié pourris. Mais j'ai peur de faire face à ça, je ne sais pas comment m'y prendre, je n'ai pas suffisamment de temps pour m'arrêter et regarder vers le dedans avec attention ; je crains de me perdre pour longtemps dans ce monde empli d'ombres, de choses cachées, de vieilles douleurs.

## *Exercices*

### *6 décembre*

Celui qui écrit ces lignes est le germe du nouveau MOI. Hier soir, lorsque je me suis déshabillé pour me doucher, j'ai vu dans la glace de

la salle de bains une image de moi que je n'ai pas aimée. J'ai pensé : « Je hais ce corps. » Ensuite j'ai pris conscience que je ne haïssais pas ce corps gros et difforme parce qu'il l'était, mais que mon corps s'était transformé justement en ça parce que moi, d'emblée, je le haïssais. J'ai pris conscience que jamais je ne parviendrai à modeler ce corps plus à mon goût en suivant le chemin de la haine, et j'ai pensé aussi que cette monstruosité physique devait être l'expression exacte d'une monstruosité psychique. « Je dois modifier corps et âme », me suis-je dit alors.

Ce matin, je me suis réveillé sans que se soient produits un oubli ou une interruption dans cette ligne de pensée. Je me suis réveillé avec une résolution arrêtée, pas très claire, mais tout de même claire dans l'attitude concomitante avec la résolution.

La ligne générale de la pensée est la suivante : 1) je suis trop projeté vers les éléments extérieurs ; j'ai perdu tout contact avec moi-même ; 2) il y a longtemps déjà, bien trop longtemps, que j'exerce de manière répétée une violence envers mon corps et mon esprit (la première cigarette de la journée, sans envie, « pour me réveiller » ; le premier repas de la journée, sans faim, par routine ; et ainsi de suite ; je dois manger quand j'ai faim, et dormir quand j'ai sommeil) ; 3) tout ce que j'ai à faire est indéfiniment ajournable ; ce que je ne peux pas repousser un instant de plus, c'est de bien me traiter moi-même.

Voilà la ligne générale, que j'espère pouvoir développer. Une ligne un peu zen, anti-angoisse. Ce sera difficile parce que le diable s'allie parfois à quelqu'un que j'aime. J'espère pouvoir résister.

## *7 décembre*

Le thème de la perception de mon corps est très ancien ; il démarre avec l'immobilité forcée que j'ai vécue entre trois ans et huit ou neuf ans, et c'est pendant cette période que j'ai appris à me séparer du corps et à vivre dans mon esprit. Ça s'est compliqué plus tard avec d'autres accidents, et chaque fois j'ai passé de longs laps de temps à « vivre en esprit ». Par exemple, quand je reste à lire comme hier soir, ce n'est que lorsque j'ai fini que je ressens les douleurs et les contractures dues à une mauvaise position prolongée. Alors je me sens coupable – à cause de l'heure qu'il est, parce que je sais que le lendemain je vais être abruti et patraque, que je vois de moins en moins bien, que déjà mes yeux suppurent de fatigue, et surtout parce que j'ai conscience d'être tombé dans cette espèce d'ornière, de manquer de la force de volonté nécessaire pour produire un changement dans mes mauvaises habitudes. Est-il vraiment trop tard pour améliorer les choses ? Je pense qu'actuellement j'ai peu de ressources ; les célèbres « motivations » seraient bienvenues, mais

malheureusement je ne les trouve pas en moi – et du dehors il est désormais inutile d'en attendre aucune.

## *8 décembre*

Aujourd'hui, j'ai lu dans un journal un entrefilet sur le « mal de la décennie 90 », le syndrome de fatigue chronique (SFC). Bien que je n'aie pas tous les symptômes décrits, j'en ai un certain nombre. On suppose que le syndrome a un lien avec un certain type de virus. Ce dont je ne doute pas, c'est de ma fatigue chronique, et avec le SFC que décrit l'article je découvre des similitudes en particulier à propos du terrain psychique, dans les modalités qui le distinguent d'une dépression commune (par exemple, l'envie de réaliser des choses pourtant impossibles à cause de cette fatigue qui s'en prend à vous dès que vous commencez à envisager la journée, dès que vous ouvrez les yeux au réveil). Comme c'est une découverte très récente, je n'ai pas de moyens pour affiner le diagnostic ; je devrai continuer à me soigner comme si ce que j'ai était une dépression. Hier, j'ai commencé à prendre un antidépresseur. Je n'ai pas encore observé de résultats ni n'espérais en remarquer, parce que je sais que cela demande quelques jours avant d'avoir un effet perceptible. La vérité, c'est que je voudrais sortir de cet état d'écrasement une fois pour toutes. Il est possible que le psychotrope soit une aide, mais à l'heure qu'il est je ne vois pas un futur clair, je ne trouve même pas de fragments d'un présent acceptable.

Je crois que, quel que soit mon mal, s'il n'est pas causé par l'hyperactivité d'Alicia et ses absences, ces derniers temps de plus en plus prolongées (je parle de ses absences dans sa relation avec moi, de sa manière de remplir le temps sans laisser d'interstices, pas nécessairement des absences qui impliquent de se trouver hors de la maison), du moins en est-il aggravé. Les délais s'étirent chaque fois plus, et le jour où l'on commencera à « vivre ensemble » n'arrive jamais.

## *9 décembre*

Je continue à attendre les effets du psychotrope ; s'il y en a en ce moment, ils sont complètement négatifs. Je ne me sens absolument pas bien et, même, symptômes et douleurs se sont aggravés. Nous verrons comment vont évoluer les choses les jours suivants, mais je persiste à penser que les circonstances ont un tel poids qu'il est difficile d'attendre quoi que ce soit d'un travail unilatéral sur moi-même. C'est comme être plongé dans un marécage d'eau

empoisonnée. Si l'entourage ne change pas, il me sera très difficile de trouver des formules pour surmonter mon état. Je ne sais pas pourquoi ça se présente comme ça pour moi. Il est possible qu'il existe une incompatibilité élémentaire, que nous ne pouvons ou ne voulons pas voir. Mais le fait est que le temps passe et que les choses, loin de trouver leur solution, de s'harmoniser, se compliquent et s'extrémisent davantage. L'achat de la maison, les aménagements que nous devons y faire, le déménagement proche exaspèrent encore plus la situation. Cependant tout est subjectif : il n'y a pas d'échéances imposées de l'extérieur. Alicia imprime son propre rythme aux étapes préalables au déménagement, un rythme que je ne peux pas suivre. Je n'ai pas encore pu mettre en pratique mon système de me « situer » idéalement dans la nouvelle maison et d'imaginer son fonctionnement. C'est pour moi une condition indispensable, mais en ce moment je ne sais pas si je pourrai y parvenir parce que tout est en marche, parce que Alicia a pris les rênes, parce que la maison prend des formes qui n'ont pas été « vécues » par moi (ni par personne), parce que tout ça m'est imposé – comme ici aussi on m'impose des rites et des formes de vie que je n'ai pas eu l'occasion d'examiner. Ce qui se fait ne naît pas d'une nécessité réelle, n'est pas nécessaire, il y a un schéma, une forme abstraite qui s'applique comme s'il s'agissait d'une forme surnaturelle opérant en nous tous.

*10 décembre*

Je ne sais pas comment je peux espérer bien tracer les lettres si je me sens si abattu. Peu importe ; par discipline, je continue avec mes exercices – à condition qu'on n'exige pas de moi trop de discipline. Mais essayons une fois de plus, en rassemblant nos forces. Bon, par moments les lettres s'améliorent. Essayons de poursuivre comme ça. Bien. (Comment faisait-on le B ?) B B B B B B – ça ne me convainc absolument pas. B B B. Bon, c'est le mieux que je puisse faire aujourd'hui. Je sens tout mon corps courbatu, comme s'il avait été roué de coups par une douzaine de Hottentots bien alimentés. Mon esprit est lui aussi en vrac. Le temps passe et rien ne trouve jamais de solution. Je suis épuisé de concevoir des stratégies pour survivre, de survivre de délais repoussés en délais haïs (Adélaïde = dont la forme populaire est Alicia, un bon jeu de mots savant et inconscient). Tout fonctionne de manière asymptotique, de la même manière que la science avec la réalité ; de plus en plus proches, mais sans jamais arriver à se rejoindre. La courbe s'approche de la droite, mais « ne la touche pas ».

Je crois que les effets de l'antidépresseur commencent à se manifester ; du moins les effets secondaires, très nettement. Quant aux primaires, il se peut qu'ils aient à voir avec certains rêves que j'ai faits vers midi.

Ça se passait dans un immeuble avec le docteur NN, et celui-ci attirait mon attention sur un individu chétif, apparemment un étranger, de teint mat, qui, en cet instant, sortait d'une des pièces et descendait des escaliers, le docteur me disait qu'il avait été interné (malade, ou prisonnier) pendant deux (ou vingt) ans. Plus tard, je me rappelais cette scène comme celle où j'avais eu l'idée de jouer à la loterie le numéro 200, et à la radio on annonçait avec enthousiasme que ce numéro était sorti, et j'en étais émerveillé bien que, en réalité, je n'eusse pas joué. J'ai voulu raconter cette anecdote plusieurs fois, à plusieurs personnes, mais je la racontais trop longuement, avec trop de détails, et jamais personne ne me laissait aller jusqu'au bout ; on m'interrompait en parlant d'autres sujets, et ça m'énervait et me mettait en colère. Je me mettais en colère aussi contre moi-même parce que j'étais incapable de synthétiser l'histoire, d'aller à l'essence de ce que je voulais raconter. J'avais beau recommencer une fois de plus, une fois de plus je m'égarais en tours et détours et détails secondaires.

*(deuxième page)*

Une autre partie du rêve se déroulait dans un marché, alors que je cherchais une boucherie. Je choisisais ensuite un morceau de viande, mais, pour on ne sait quelle raison, je n'allais pas l'acheter sur-le-champ, et j'essayais de l'accrocher de nouveau à un croc qui pendait au plafond. Un commis d'un autre commerce de viande proche me disait qu'il pouvait m'aider à l'accrocher, mais je répondais que je n'avais pas besoin d'aide. Cependant, lorsque j'avais voulu suspendre le morceau de viande, la pointe du croc s'était rétractée et dissimulée dans une sorte de chiffon qui l'enveloppait en partie, et je ne parvenais pas à le faire.

Quelqu'un arrivait de la part d'une jeune femme qui travaillait dans une cafétéria du marché et à qui, semblait-il, j'avais demandé rendez-vous ; elle me faisait dire qu'elle m'attendrait quand le marché fermerait et qu'elle cesserait de travailler ; je répondais au messager avec une suffisance idiote et l'envoyais dire à la jeune femme qu'elle avait déjà laissé passer sa chance.

À un autre moment, je me trouve dans un endroit où il y a une voiture bizarre, surélevée, peut-être un tracteur, avec une sorte de

plateforme dans sa partie inférieure, couverte de terre et de plantes, où voyage une petite fille, tout à côté des grandes roues. Ses parents sont dans la partie supérieure et ne peuvent pas bien voir la petite fille, et moi je perçois qu'elle est en danger, ça m'angoisse et je pense : « Les parents ne se rendent pas compte qu'elle a grandi, et que maintenant elle se déplace, qu'elle va d'un côté et de l'autre ; ce système de transport devait servir quand elle était beaucoup plus petite et ne pouvait pas se bouger, mais à présent elle est en danger. »

*(troisième page)*

Il y avait quelque chose, comme le tronc d'un arbre, sur le sol du marché, et là, dans ce tronc, vivait une famille (qui était une famille humaine, ou alors une famille de faons ; à un certain moment elle devient la famille X, des amis à moi). Ceci posé : cette famille tenait sur ce tronc grâce à des attaches en caoutchouc noir, circulaires, qui formaient des dessins capricieux sur le tronc ; je m'approchais et découvrais, mêlée à ces attaches, une vipère aux mêmes caractéristiques et très dangereuse. Je tentais alors de démêler les attaches (utiles) de la vipère (dangereuse), et pour cela je devais ôter des morceaux d'écorce de l'arbre, mais je n'y arrivais pas bien à cause du danger de la vipère. J'étais en train de manipuler cette écorce (qui par moments était un drap de lit et à d'autres quelque chose d'immatériel ou d'abstrait) quand la vipère s'est réveillée, et il y a eu un dialogue entre nous. Ce dialogue incluait un défi et la vipère se transformait en loup. Je me retrouvais engagé à soutenir un duel à mort avec lui, au couteau, dans une pièce contiguë.

Le loup est habillé : je vois sa poitrine que je dois frapper, et il porte un t-shirt pareil au mien. Il me donne l'occasion de le blesser le premier ; il expose le torse à mon couteau. J'ai une série de valises superposées, en bois, avec des compartiments, où sont rangés une quantité de couteaux de différents types. J'en choisis un et en mets un coup au cœur du loup.

*(quatrième page)*

(Maintenant que je le revis en imagination, je vois que je vise du côté droit du loup ; ce serait mon côté gauche dans la glace, donnée qui paraît très significative.)

Mais je n'ai pas choisi un couteau approprié ; sa lame se plie comme du papier et le loup rit. Je cherche un autre couteau et la même chose arrive. J'ai en tête une lame puissante et je sais qu'elle est là, dans l'un des rangements de la valise, mais je ne sais ce qui m'empêche de

l'utiliser ; en réalité, je ne veux pas tuer, je ne veux pas sentir le couteau se frayer un chemin dans la chair ni voir de sang. La poitrine du loup irradie force et virilité. Je me sens très petit et faible, et j'envie cette force et cette virilité auxquelles je ne pourrais pas parvenir. Finalement, je me tiens pour vaincu. Je lui demande de me permettre d'écrire une lettre et ensuite je me laisserai tuer. (Je n'ai aucune idée de la lettre que je voulais écrire.) Le loup affiche sa satisfaction et est d'accord, mais tout de suite après il est supplanté par une femme en robe bleu ciel, avec des lunettes rondes, une femme avec une certaine autorité dans l'endroit, qui me dit que tout ça est absurde, que je n'ai pas à me laisser tuer. Le loup n'est plus visible et j'imagine que le danger a disparu, je suis soulagé, mais en même temps je suis honteux de ma lâcheté, d'avoir préféré que l'on me tue plutôt que de tuer.

### *13 décembre*

Hier, je n'ai pas eu le temps de faire ces exercices, et avant-hier ce que j'ai fait n'était pas précisément des exercices calligraphiques, mais plutôt plusieurs pages avec des récits de rêves. Je me réjouis d'apprendre que les lettres étaient intelligibles, bien que je n'aie pas fait le moindre effort pour les tracer, comme je le fais en revanche maintenant. Ça veut dire que cet entraînement porte ses fruits. Hier, de toute façon, j'ai fait un autre rêve ; je le consigne maintenant et je ne pense plus donc à l'écriture.

Je me trouvais dans une baignoire énorme – on aurait dit une grande piscine, quoique étroite et très longue –, remplie d'eau savonneuse et, par conséquent, opaque, et ainsi personne ne pouvait voir que j'étais nu. Il y avait avec moi mon amie M. (Je savais qu'elle aussi était complètement nue, même si on ne pouvait pas la voir ; seule sa tête sortait de l'eau). Nous nagions tous deux joyeusement et toute cette scène baignait dans un érotisme très doux. Mais ensuite je me rends compte que l'eau baisse de niveau dans la baignoire ; à présent, il y en a beaucoup moins qu'auparavant. Je me dirige vers la bonde et M. est là, en train d'essayer de faire quelque chose avec elle. « Cette bonde perd », dit-elle, et elle tente de mieux l'ajuster. Mais ses manipulations la desserrent encore davantage, et l'eau s'écoule rapidement, tandis que nous tâchons de couvrir nos « parties honteuses » avec les bras et les mains de manière à offrir le moins possible au regard. Là disparaît ce doux érotisme et apparaît une certaine inquiétude à propos de ce qui se passe, mais en même temps ça nous amuse, et nous rions. Il y a d'autres femmes hors de la baignoire et nous leur demandons d'apporter de quoi nous couvrir. La baignoire se trouve en pleine nature.

14 décembre

Hier soir, j'ai fait un autre rêve avec de l'eau. Cette fois-ci, il s'agissait d'une petite anse au bord du fleuve ou de la mer. Sur le côté droit, il y avait un pont ou un brise-lames, en bois, qui s'avancait au-dessus de l'eau jusqu'à un certain point. Il y avait aussi au milieu de l'eau des morceaux de bois, quelques-uns flottant, d'autres émergeant comme des pieux. Je nageais souvent à cet endroit, chaque fois longuement, et je me sentais bien, malgré une certaine tension d'origine politique : Staline venait de prendre le pouvoir. Il n'apparaissait pas encore publiquement comme une figure maligne, mais je savais qu'on ne pouvait rien espérer de bon de lui, sans pour autant éprouver une crainte personnelle, comme si je jouissais d'immunité. Je conseillais même à d'autres personnes, des touristes apparemment (et peut-être l'étais-je moi aussi), de quitter ce pays, mais moi je continuais à nager tranquillement.

Dans un autre ordre d'idées (il est temps de commencer à faire attention à la graphie – ne l'appelons pas calligraphie), aujourd'hui a été le premier vendredi de la nouvelle étape de ma relation avec Alicia, au cours de laquelle le vendredi est un jour prétendument consacré à nous, à notre communication et à notre intimité. En réalité, le « jour » s'est réduit à plus ou moins une heure, comme j'en avais fait le calcul. Alicia dit que c'est quelque chose de nouveau et que par conséquent il lui faut ajuster quelques détails (ou, selon ses propres paroles, « mettre de l'huile dans les rouages » ; je crois bien qu'il manque pas mal d'huile). Le panorama donc reste inchangé, le circonstanciel remplace toujours l'essentiel, nous vivons toujours en fonction de petites sottises sans signification, et nous laissons passer la vie au large ; que d'autres s'occupent de vivre. Maintenant, je m'en vais aller prendre mon antidépresseur.

15 décembre

C'est comme ça. Je ne sais pas que dire de plus. C'est comme ça. (Je me suis souvenu du titre d'un roman de Saul Bellow, *Un homme en suspens*. Moi aussi, je suis dans une sorte de suspens, pas suspendu avec les pieds ne touchant pas le sol, mais dans le sens de « points de suspension ». Pause, retard, rester sur la dernière syllabe du dernier mot, comme si on la traînait. Je pourrais aussi dire : « Un homme entre parenthèses », même si, pour être plus exact, je serais un homme après la première parenthèse, qui se demanderait où est la seconde. Une étape provisoire, d'urgence, qui cependant se prolonge et se poursuit, qui n'en finit pas de se définir. C'est comme descendre à l'hôtel pour deux ou trois jours et y rester des mois et des années,



toujours avec ses affaires dans la valise ou un sac de voyage, à ne jamais tenir compte des désagréments, « jusqu'à ce qu'arrive le moment de me poser quelque part ».)

Il semble que cette situation ait pour origine le choc de deux volontés, celle d'Alicia et la mienne. Si j'étais seul, la parenthèse aurait été beaucoup plus brève. Mais je dois attendre Alicia, même si à ce stade ça a l'air complètement stupide de l'attendre, puisque je suis déjà sûr qu'elle ne va jamais arriver. Je sens peut-être de la curiosité à la voir inventer de nouveaux trucs ; mais ce qui est certain, c'est que rien n'excuse cet éternel report de moi-même ; à part la paresse, à part la stupidité, à part la négligence (un mot qui dérive d'un verbe latin qui signifie « regarder avec indifférence » – et l'indifférence est l'incapacité à différencier ; elle renvoie, négativement, à une échelle de valeurs). (Par conséquent, je me regarde de manière indifférente, je ne fonde pas en moi des valeurs, je suis dévalorisé à mes propres yeux.) Comment sortir de ça ?

J'espère que la graphologie m'aidera, puisque les dieux m'ont oublié.

## LE DISCOURS

*15 décembre*

Aujourd'hui, le thème du chien s'impose de nouveau à moi, avec force : c'est que le chien a disparu. Du moins il avait disparu hier soir ; et si ce matin il est revenu puis reparti, je n'en sais rien parce que j'ai dormi jusqu'à midi passé. De toute façon, je ne peux éviter d'être inquiet et je ressens son absence comme un vide criant. Même si ça fait déjà presque un an que le chien a élargi ce trou et s'est transformé en un expert en déambulation dans les rues, ce genre d'absence n'est pas habituel. Il a eu quelques fois du retard et est arrivé au cours de la nuit, mais je ne crois pas qu'il ait été absent de manière aussi flagrante qu'aujourd'hui. D'autre part, comme le déménagement dans une autre maison est à l'ordre du jour, où le chien n'a pas de place nettement définie, nous étions en train de chercher comment nous débarrasser de lui, par exemple en le donnant à quelqu'un qui vivrait loin et pourrait lui offrir une place, de préférence à la campagne. Ce sujet avait déjà fait naître une série de problèmes parce que le chien est très intégré à la famille et que tous nous allons souffrir – lui et nous. Mais cette disparition ne résout pas le problème et attise les sentiments de culpabilité.

Le jour où il a élargi ce trou par ses propres moyens et est sorti dans le terrain vague, il est revenu peu de temps après, comme pour

vérifier que le trou fonctionnait correctement dans les deux sens, puis, immédiatement, il est ressorti, a de nouveau exploré avec délectation olfactive chaque centimètre carré du terrain vague, s'est roulé dans les hautes herbes et a répandu de l'urine pour marquer son territoire en quantité de lieux stratégiques. Ce jour-là, son corps est passé d'innombrables fois par le trou, dans les deux sens. Le lendemain, il a quitté le terrain vague et est sorti sur le trottoir. Peu de jours après, il traversait déjà la rue, au début inconsciemment, en courant de graves dangers, mais après il a appris à faire attention aux voitures. C'est un spécialiste désormais, mais n'importe qui peut avoir un accident, surtout un être qui, comme le chien, est aussi dominé par les instincts. Dans la maison, il y a aussi un enfant, Ignacio, et des quantités de fois il a risqué sa vie en se jetant dans la rue sans regarder, préoccupé par la trajectoire d'un ballon qui lui avait échappé des mains, ou qui avait mal rebondi sur le mur et s'était retrouvé dans la rue ; l'instinct de courir après le ballon est plus fort que toutes les notions de danger que nous lui avons inculquées.

Dans le cas du chien, ces risques sont beaucoup plus grands parce que son instinct est beaucoup plus impérieux et sa – pour le dire ainsi – conscience beaucoup plus faible, surtout ces jours-ci, où, à cause du rut, le chien est d'une agressivité à fleur de peau. Hier soir, il a eu une altercation avec un petit chien qui passait, tenu en laisse par une dame. D'ordinaire, il ne se prête pas à ce genre de scène. J'ai entendu le vacarme et je suis sorti le chercher, et, après que je l'ai fait entrer dans la maison, il a continué quelque temps à gronder, comme s'il ne pouvait pas finir d'épuiser sa colère.

Ces temps-ci, nous aussi nous devons faire attention avec lui, même si jamais il en est arrivé à mordre franchement ; si nous faisons quelque chose qu'il considère comme une attaque ou si nous envahissons une certaine zone qu'il considère comme sienne, il réagit immédiatement en grondant ou en lançant un aboiement violent et en mordant l'air. Il lui est arrivé une fois de me mordre les chaussures, comme si, au milieu de l'action instinctive, il conservait une sorte de conscience protectrice envers ses maîtres et dirigeait l'agression sur ce qu'il savait ne pas faire de mal.

Je suis en train de crever d'ennui à force de parler du chien. Je sens que mon discours s'est complètement dénaturé, qu'il ne conserve plus sa forme, son rythme initial, et j'écris comme par routine, en pilotage automatique. Je n'oublie cependant pas mes objectifs ; peut-être, je pense, que cet ennui est nécessaire pour capturer tout d'un coup, dans un assaut surprise, les véritables contenus que je persiste à espérer trouver. Je ne sais pas. Ou peut-être que, pour continuer à écrire, je devrais faire une pause et attendre que vienne l'inspiration.

Le rut du chien, au contraire de ce qui semble arriver chez les êtres humains, aiguise son intelligence. Pendant des mois, il a résisté de la manière la plus bête et incroyable à apprendre, ne serait-ce que par essais et erreurs, que, s'il entrait dans la maison, il serait puni dans cette petite cour intérieure où il a actuellement sa niche. C'est arrivé plusieurs fois par jour pendant des mois et, cependant, il l'a compris il y a peu.

Qu'il pouvait entrer, il l'a découvert le lendemain après avoir appris à utiliser ce trou ; ç'a été pour lui une grande découverte. Il a réussi à établir la relation entre les deux extrémités de la maison qui, apparemment, étaient déconnectées dans son esprit, et dès lors l'ambition de sa vie a été d'entrer dans la maison et d'y vivre avec nous. Nous ne pouvons pas le permettre pour beaucoup de raisons, entre autres à cause de son habitude de pisser sur les angles de murs et les pieds des meubles, parce qu'il n'a pas été dressé pendant qu'il était jeune, et il semble maintenant impossible de lui apprendre à ne pas le faire. D'autre part, il est trop affectueux avec les visiteurs et incapable de retenir les véhémentes manifestations de joie qu'ils provoquent en lui. Sauf quelques rares exceptions, il sympathise de manière excessive avec tout le monde.

Donc : lorsqu'il a découvert qu'il pouvait sortir par le trou du fond et rentrer tout de suite par la porte de devant, après avoir traversé tout le terrain vague et couru quelques mètres sur le trottoir, un nouveau monde de possibilités a semblé se déployer devant ses yeux. J'ai dû fabriquer une sorte de petite porte, en me servant d'un vieux gril métallique et de fil de fer, et fermer avec lui le trou du grillage chaque fois que nous trouvions inopportun que le chien se retrouve à rôder devant la porte de devant, guettant le moment pour entrer. Nous avons pu ainsi pendant quelques mois réguler à notre guise les allées et venues du chien, et tout a assez bien fonctionné, bien que non sans mal, jusqu'au moment, pendant une période de chaleur, où il a appris, je ne sais pas comment, à retirer le gril ; et lorsque la grille métallique a été renforcée grâce à certains bricolages, il a découvert qu'il pouvait sortir d'un autre côté : par des brèches mal colmatées dans la haie. Dans un premier temps, j'ai réussi à boucher un de ces passages avec une plaque métallique qu'un voisin nous a prêtée, mais il a réussi à percer une autre ouverture, déjà plus difficile à obstruer vu les dimensions des plaques métalliques qu'il faudrait utiliser et la quantité de plantes et d'arbustes qui rend difficile toute manœuvre humaine. C'est ainsi que nous avons perdu le contrôle du chien, jusqu'à ce que, fini le temps du rut (le sien, ou celui de la chienne qui l'avait excité), il ait semblé avoir oublié cette possibilité. Il s'en est souvenu

maintenant de nouveau, et de nouveau nous avons perdu le contrôle.

C'est au milieu de ces histoires de chien entrant et sortant qu'est apparu le chat. Un chat blanc, très joli, aux yeux jaune-vert d'une rare élégance hautaine. La première fois que je l'ai vu, il était dans le terrain vague et je venais d'enlever le gril pour que le chien puisse sortir. J'ai pensé qu'il allait y avoir du grabuge. Le chien, en effet, s'est précipité en direction du chat, mais le chat n'a pas bronché. Il l'a fixé et a semblé l'arrêter du regard. Ensuite, il s'est mis à marcher avec calme et élégance, lui tournant le dos, et, pour une raison qui échappe à ma compréhension, le chien est resté immobile, tranquille, le regardant sortir en direction du trottoir par l'une des portes délabrées du terrain vague. Le chat n'a pas fui, ce qui aurait déclenché la poursuite ; il lui a simplement tourné le dos et s'en est allé avec un flegme total, d'un pas lent et insouciant, la tête levée. Le chien, cette fois-là, s'est contenté de flairer soigneusement les coins où le chat avait été et par où il était passé en partant, comme un policier qui relèverait les empreintes digitales pour capturer un criminel en une prochaine occasion.

## *Exercices*

*16 décembre*

Il est difficile de ne pas avoir peur quand on sent qu'on ne peut pas compter beaucoup sur soi-même. J'ai abattu toutes mes cartes et j'ai perdu, et il n'y aura pas d'autres occasions. Répéter l'aventure de Buenos Aires ? Les choses ne seraient plus aussi simples (même si elles n'avaient pas été faciles) parce que les circonstances ne sont pas les mêmes et que sur moi pèse l'expérience précédente, qui a été bonne en tant qu'expérience mais serait terrible comme répétition. Montevideo ? À part le climat, il n'y a rien d'attrayant là-bas. Je ne sais pas non plus comment je me débrouillerais pour survivre.

Il y a deux ou trois jours, je me suis lancé dans un coup dangereux, mais je suis très content de l'avoir fait : j'ai envoyé un fax au bureau qui m'achète les mots croisés, demandant un nouveau prix. Si ça marche, je pourrai compter sur un peu d'argent oxygénant. Si ça ne marche pas... eh bien, je devrai penser à d'autres choses.

En réalité, le plus difficile est de prendre la décision draconienne de me séparer d'Alicia. Si je pouvais la prendre, d'une manière claire et irréversible, je sais que je trouverais immédiatement les moyens de m'ouvrir un chemin. Je spéculé avec ça, mais quelque chose de très fort – plus fort que la peur – me tient encore attaché. Je dois approfondir ceci beaucoup plus. Mais je crains de me tromper, ou de

me laisser tromper par elle. Les choses ont beau être on ne peut plus claires, elle me joue de nouveau quelques mauvais tours, elle me fait certains trucs qui tout à coup embrouillent tout et produisent des lueurs de (faux) espoirs. Je décide de continuer à attendre et cette nouvelle attente m'enlève un peu plus de vie, défait chaque fois davantage les reliquats de l'estime que j'ai de moi, et il ne me reste plus qu'une inutile lucidité pour contempler, passivement, comment je coule de manière définitive.

17 décembre

Je crois avoir découvert la raison pour laquelle ces exercices, qui ont commencé en étant calligraphiques, dégénèrent souvent en d'autres choses. Cela est dû, d'après ma théorie, au manque de communication directe avec Alicia. Comme j'ai commencé par lui laisser ces pages sur sa table de nuit pour qu'elle contrôle les avancées ou les reculs du tracé de mes lettres, ça s'est transformé le plus naturellement en un moyen de communication. De là vient, par exemple, l'angoisse qui me fait écrire de manière précipitée quand j'ai quelque chose d'important à transmettre. Disons que c'est une étrange forme de vie ; vous vivez, vous pensez toujours en fonction d'une autre personne qui, en général, n'est pas présente, et dont, en général, vous ne savez pas avec certitude quand elle le sera. Donc, vous vous mettez à écrire ces choses au début en essayant honnêtement de faire un exercice calligraphique, mais vous vous transformez souvent en une espèce de naufragé qui écrit des messages et les jette à la mer dans une bouteille. Dans le cas présent, vous pouvez compter avec la certitude que tout message parviendra à destination, mais l'image du naufragé me paraît toujours adéquate – comme me paraît aussi adéquate l'image de l'exilé que j'ai en moi depuis un certain temps, plus à Colonia qu'à Buenos Aires. Bref, la question est de remplir de lignes ces feuilles, en essayant de garder patience, en soignant le tracé des lettres.

24 décembre

À présent, après de nombreuses journées compliquées, je suis de nouveau en train d'essayer de me trouver moi-même, grâce à ces exercices. Je sais que la tentative est plutôt inutile, parce que « *esta noche es Nochebuena y mañana Navidad* », comme le dit un tango (il me semble entendre la voix de Gardel). Cette nuit du réveillon et ce Noël qui suit signifient toute une série d'obligations, d'invasions, de bruits gênants, de repas malsains ou peu appropriés à l'époque de l'année.

J'avais toujours réussi à fuir ces choses-là avec assez de succès ; la plupart du temps, je me débrouillais pour être seul, à lire un roman policier ou à écrire quelque chose, ou occasionnellement j'avais recours à un ami (d'ordinaire juif) pour traverser ensemble cette mauvaise passe, en mangeant raisonnablement et en entretenant un dialogue raisonnable. Mais actuellement je ne suis pas « l'artisan de mon propre destin », comme le conseillent d'habitude les vieux ouvrages de développement personnel, au contraire je suis attaché à la volonté omnipotente d'une femme qui elle-même est totalement attachée aux conventions sociales, une espèce de militante du grand jour, une femme solaire (je suis un homme lunaire). Je me demande combien de temps de plus je continuerai à tolérer cette forme de « vie » dans laquelle sont déplacées, repoussées indéfiniment, oubliées – quand ce n'est pas maltraitées – les questions essentielles, profondes, véritables, authentiques – les raisons pour lesquelles nous avons été créés. Je me demande combien de temps de plus je continuerai à attendre et à désespérer. Je n'ai pas un âge où je peux me permettre le luxe d'attendre trop – et ça fait trop longtemps que je ne me retrouve pas avec moi-même. Joyeuses fêtes.

27 décembre

Je dois poursuivre l'approfondissement de l'idée d'indépendance, ce qui peut, selon la façon dont on voit les choses, favoriser une séparation ou consolider le couple. N'importe comment, ce sera la rupture du *statu quo* actuel, source de toute pathologie. À propos d'indépendance, ce matin (ou ce midi), l'inconscient m'a fait cadeau d'un lapsus. Je me trouvais dans l'état de confusion que j'ai ordinairement en me levant, et je ne pourrai jamais remonter l'enchaînement de pensées qui m'est venu, mais un maillon de cette chaîne faisait référence à une personne que je connais. À ce moment-là j'ai pensé, saisi par une grande surprise, un truc du genre : « Mais Alicia ne connaît pas cette personne », alors qu'elle la connaît parfaitement. J'ai remarqué alors que l'image d'Alicia, ou, mieux dit, la perception intérieure que j'ai d'Alicia, avait été remplacée par celle de ma mère. Cette identification, si pernicieuse, a lieu depuis quelque temps (par exemple dans un rêve), et je n'y avais jamais prêté une attention suffisante – parce que c'est quelque chose qui doit me gêner beaucoup. Mais ce matin ça m'a crevé les yeux, et j'ai pu l'accepter facilement, et accepter en même temps que ce soir une idée qui essaye de s'imposer à moi depuis un bon moment, que j'esquivais, que je repoussais, là-bas dans un coin de ma conscience. C'est ce qui doit être le principal facteur de trouble dans ma relation avec Alicia. Je dois essayer de rester conscient et de continuer à approfondir le sujet.

*30 décembre*

Beaucoup de choses se sont passées au cours de ces quinze jours. Trop de choses, pour quelqu'un qui voudrait plutôt se plonger en lui-même pendant un certain temps, détaché des activités urgentes, permettre que le discours intérieur devienne plus net, et se permettre la nécessaire attention à ce discours. Mais aujourd'hui, au lieu du discours, c'est une petite musique qui m'occupe l'esprit et c'est pour moi le signe clair que je ne me suis pas assez reposé. Pas seulement cette nuit, mais beaucoup de nuits. Pour toute une série de raisons.

L'histoire du chien, à certains moments, est devenue tragique. Il avait pris l'habitude de disparaître longtemps de la maison, même pendant la nuit, au cours de ce que j'appelle la « saison des chaleurs », quand, comme je l'ai dit, il devient impulsif et agressif. Pendant quelques jours, il ne faisait que passer en coup de vent par la maison, à un moment ou l'autre de l'après-midi, pour avaler quelques morceaux de viande. Un matin, celui du mercredi 17, si je me souviens bien, lorsque je me suis réveillé vers midi, l'employée m'a appris la mauvaise nouvelle : le chien était revenu mal en point, il avait, semblait-il, « un truc à l'œil », et il se trouvait actuellement enfermé dans la cour intérieure. Il faisait pitié. Assis à l'ombre dans un coin de la cour, la tête penchée, il exprimait de tout son être une profonde dépression et, sûrement, de la douleur. J'ai dû tapoter de manière insistante la vitre de la fenêtre ; finalement, il a levé la tête avec difficulté et m'a regardé. Ce regard, je n'ai pas voulu essayer de le voir de nouveau. L'œil droit semblait vide.

Ça m'a convaincu qu'il avait perdu cet œil, diagnostic confirmé plus tard par le vétérinaire, et mon malaise est devenu très grand. Je me suis immédiatement souvenu de toute cette déclaration écrite à propos du chien et de sa liberté, je me suis souvenu comment je m'étais rendu dans une bonne mesure responsable de sa liberté, de l'avoir tenté avec cette liberté qu'il avait finalement choisie lorsqu'il avait décidé d'agrandir le trou entre la tige métallique et le mur. Cette liberté lui avait coûté très cher. Et même si je raisonnais que de toute façon c'était mieux comme ça, qu'une vie sans liberté ne vaut rien, etc., je ne pouvais m'empêcher de me sentir rongé par la faute. C'est peut-être pour ça, quoiqu'il y ait eu aussi des raisons pratiques, que j'ai cessé d'écrire ces notes. J'avais déjà remarqué, il y a quelques années, que ce genre d'écriture a des effets magiques incontrôlables, et je ne peux pas éviter un fort sentiment superstitieux de soumission et de crainte, comme si j'étais en train de dérober le feu aux dieux.

Il y a d'autres formes d'écriture, appelons-les littéraires, qui n'ont

jamais eu cette charge « magique ». C'était l'écriture inspirée, celle que je pratiquais compulsivement, celle qui venait prédéterminée depuis ce qu'il y a de plus profond. En revanche, quand j'essaie de toucher ce que l'on appelle la réalité, quand mon écriture devient actuelle et biographique, il est inévitable de mettre inconsciemment en jeu ces mystérieux et très occultes mécanismes qui, semble-t-il, commencent à interagir secrètement et à produire quelques effets perceptibles.

\*

À présent, même si on ne l'aurait pas cru possible, le chien est guéri. De temps en temps, en regardant d'une certaine manière, on remarque une légère déviation dans l'œil droit, mais nous avons vérifié que cet œil voit, malgré une petite tache blanche, comme une éraflure. Pendant quelques jours, son œil s'est de plus en plus fermé, puis il a commencé à le rouvrir, mais on n'en voyait que quelque chose de sanguinolent et très de travers. Ensuite, pendant quelques jours de plus, le chien a été le portrait craché de Sartre : l'œil apparaissait tout entier, sans aucune trace de sang, mais pointait dans n'importe quelle direction. Maintenant, le chien est de nouveau assez pareil à lui-même, plein de force et de confiance en lui-même.

Pendant ce temps, de mon côté, je suis en train de passer des nuits troublées par des rêves hautement érotiques qui me laissent exténué. Ça se complique avec un eczéma presque permanent et des problèmes hépatiques. J'en suis arrivé à penser, et ça me met en colère de ne pas pouvoir me tirer de cette ligne superstitieuse de pensée, que ces rêves révèlent un maléfice. Les rêves érotiques ne me gênent pas en eux-mêmes (en réalité ils m'enchantent), mais en revanche certaines femmes choisies pour partager l'affiche m'ennuient beaucoup. Je ne veux pas entrer dans les détails, mais je trouve remarquable que dans le premier rêve, avec une femme méprisante et odieuse, j'aie atteint un orgasme complet – même si la réalité physique ne correspondait pas avec une véritable émission de sperme – et que, la nuit suivante, une autre femme aux caractéristiques similaires soit intervenue non pas exactement dans un rêve érotique, mais dans une fantaisie érotique récurrente, lors d'un état entre sommeil et éveil, comme de transe hypnotique. La scène se répétait encore et encore, et je me réveillais et me rendormais sans pouvoir me débarrasser de la fantaisie. Le lendemain, je me suis réveillé mort de fatigue et de sommeil. Hier soir, la troisième de ces nuits, je n'ai pas souvenir d'avoir rêvé rien de spécial ; mais je n'ai pas non plus réussi à me reposer, et aujourd'hui j'ai dans l'esprit cette petite musique qui a délogé toutes les formes du discours.

Au cours de la journée, nous avançons de plus en plus rapidement du déménagement. Les gens qui travaillent dans la nouvelle maison



sont en train de mettre le point final aux derniers travaux urgents, indispensables (ensuite il en viendra d'autres, nombreux, pendant beaucoup de temps) ; et l'idée d'emballer les objets, de vider les meubles, d'agencer ensuite meubles et choses d'une autre manière dans la nouvelle maison est une perspective qui m'effondre. Et au beau milieu de tout ça, les « fêtes ».

\*

Le bureau ne m'a pas refusé l'augmentation que j'ai demandée pour mes mots croisés ; il a carrément supprimé le travail. D'après le fax, ils ont fait les comptes et ont vu qu'ils ne rentraient pas dans leurs sous, même avec le prix habituel. Je me trouve donc sans travail. Je ne sais ce qui me perturbe le plus, le fait de ne pas avoir de travail, ou le regard des gens qui m'entourent, ceux qui d'une manière ou d'une autre, par des gestes, par des commentaires, me font sentir que je suis en faute, que je suis passé au statut de *suspect*.

### *31 décembre*

Je ne suis pas très sûr que ce ne soit pas le chat le responsable du fait que le chien ait presque perdu son œil. Après cette première apparition dans le terrain vague, je l'ai revu quelques jours plus tard, un matin que, par je ne sais quel hasard, je m'étais réveillé tôt ; je l'ai vu au début, par la fenêtre de la chambre, comme une tache blanche entre les plantes les plus éloignées de l'arrière-cour, à côté de la haie. Lorsque j'ai pu voir plus distinctement, je me suis aperçu que c'était lui, et ça m'a surpris qu'il se soit décidé à pénétrer dans les domaines du chien. Lorsque j'ai ouvert au chien pour qu'il sorte dans l'arrière-cour, le chat s'est éloigné, lentement, sans fuir, par un petit interstice entre des plaques de fer-blanc et la terre. Les jours passant, le chat est devenu plus visible et audacieux ; ma femme l'a vu et, passionnée par les chats comme elle l'est, a immédiatement décidé de lui donner un peu de lait dans une petite tasse sans anse. Le chat s'est approché et a bu le lait.

Ensuite, il a pris de plus en plus d'assurance et a commencé à se montrer exigeant ; la petite tasse de lait ne lui suffisait plus et il restait à miauler sous la fenêtre de la cuisine ou à côté de la porte en bois avec la moustiquaire. Le chien paraissait tolérer sa présence, face à laquelle il montrait un certain respect craintif, mais les histoires ont vite commencé lorsqu'il a découvert qu'on alimentait aussi le chat avec de la viande. À ces moments-là, le chien s'enhardissait, courait le chat et lui volait la nourriture. J'ai rapidement appris à les séparer pour leur donner à manger, le chat dans l'arrière-cour, le chien de

retour dans la cour intérieure où il a sa niche pour passer la nuit. Mais ensuite, quand le chien sortait de nouveau là, il inspectait, flairant, de manière maniaque, obsessionnelle, les coins où le chat avait mangé, et se déplaçait avec une rapidité d'enquêteur jaloux, laquelle ressemblait beaucoup à de la fureur.

Le chien a pris ensuite l'habitude de prendre son morceau de viande entre les mâchoires et de l'emporter dans le terrain vague, pour manger tranquillement. Ce comportement m'a leurré un certain temps, mais j'ai découvert par la suite que le chien laissait parfois son repas dans le terrain vague et se cachait entre de hautes herbes pour espionner, à travers le grillage, si je n'étais pas en train de nourrir le chat ; et si c'était le cas, il surgissait soudain par le trou comme une présence abominable et chargeait le chat en un galop furieux.

Au cours de la même époque aussi, le chien a pris l'habitude de s'approcher de moi, de me faire de grandes fêtes quand je sortais dans l'arrière-cour ; il s'approchait en remuant la queue, faisait les yeux doux, mettait ses pattes sur mes jambes pour que je lui caresse la tête. Pendant que je le caressais et lui tapotais l'échine, le chien tournait la tête, les yeux en coin, et regardait le chat avec une déplaisante arrogance. Ce n'était pas un sincère désir de câlins, mais un spectacle monté spécialement pour montrer à ce chat que lui, le chien, était mon favori.

À ce moment-là, le chat, pour nous, était encore « la chatte ». Mieux : une chatte enceinte. Un jour, ma femme, qui est docteur en médecine et semble-t-il experte en chats, est sortie dans l'arrière-cour, a examiné l'animal avec attention et est revenue à la maison avec une opinion catégorique : c'était une chatte, et elle était enceinte. La quantité de chats que nous devrions avoir accumulé en un ou deux ans m'a inquiété ; je calculais combien d'argent nous dépenserions en viande ; déjà, à cette époque, l'alimentation du chien et de la chatte revenait assez cher. Je n'aimais non plus l'idée d'une multitude de chats miaulant sous la fenêtre de la cuisine, réclamant avec cette particulière insistance des chats. Ce qui est sûr c'est que, quand la chatte se réveillait de l'une de ses innombrables siestes au soleil et qu'elle s'étirait et s'éloignait gracieusement, la queue dressée, ondulante, j'avais la vision assez nette de petites masses parfaitement arrondies qui pointaient entre les pattes arrière, sous l'orifice anal, mais en tant que profane en médecine et en matière de chats j'ai longtemps respecté l'opinion de ma femme et continué à témoigner pour la chatte tout le respect que sa condition féminine et de mère méritait. Je la laissais aussi s'approcher et se frotter luxurieusement contre mes jambes, et j'ai même commencé à lui mettre de la pommade curative sur la tête et les yeux contre une éruption que j'avais remarquée. Ensuite, ma femme aussi a découvert cette affaire

des boules et alors le sexe du chat a été définitivement établi.

Les choses ont continué à suivre ce cours, avec pour seule variante une mauvaise humeur croissante et une sorte de folie du chien, qu'on pouvait raisonnablement attribuer à la jalousie. Il s'obstinait plus que jamais à sortir systématiquement par l'arrière-cour pour se faufiler dans la maison par la porte de devant. Il a aussi appris à ouvrir la porte avec la moustiquaire, quand, gonflée par l'humidité, elle ne pouvait pas être fermée avec le verrou, et par là rentrer dans la maison. La seule chose que voulait le chien, c'était être dans la maison et montrer sa prédominance au chat et, comme on ne le lui permettait pas, il s'installait devant la porte d'entrée pour recevoir les gens qui arrivaient et leur manifester de manière pratique l'énorme joie que leur visite suscitait en lui. Ça a été des mois d'intense travail pour moi : entre alimenter les deux bêtes, les maintenir séparées pendant qu'elles mangeaient, pommader le chat, faire des caresses au chien qui l'auto-affirmeraient, transférer le chien de la cour découverte à l'arrière-cour, traîner le chien dans la cour découverte pour le punir quand il se glissait par la porte d'entrée – bref, une bonne partie de la journée et de mon énergie passait à tout ça.

Ce n'est pas que je n'avais pas de choses importantes à faire, entre autres mon travail, accru par les articles pour le quotidien, mais j'étais prisonnier d'un système écologique.

Ensuite, certains événements se sont produits qui, répétés, m'ont amené à changer d'opinion sur le chat et ma manière de le traiter. J'ai commencé à remarquer que le chien craignait de pousser la porte qui donne sur l'arrière-cour, ce qu'il faisait d'habitude vigoureusement quand il le voulait ou quand on l'obligeait à sortir. Maintenant, il faisait parfois un timide essai, il poussait à peine la porte, comme s'il n'avait pas de force, puis il renonçait et me regardait avec une expression contrite. Je me suis rendu compte que souvent le chat se trouvait à côté de la porte, à l'extérieur, comme s'il attendait le chien pour l'agresser.

Un après-midi, j'étais en train de caresser le chat et, pour la première fois, il s'est mis sur le dos et a commencé à jouer comme le font les chats, attrapant ma main avec ses pattes avant. Mais, ensuite, il s'est remis debout, s'est frotté plusieurs fois contre mes jambes et finalement est passé derrière moi et m'a infligé une petite morsure aux mollets et égratigné avec les griffes. Ça ne m'a pas plu, particulièrement parce que tout de suite le chat s'est éloigné, la queue ondulante, arrogant comme un vainqueur. La même scène s'est exactement répétée quelques jours après et, cette fois-là, ses griffes ont pénétré plus profondément dans ma peau et ont laissé des estafilades avec des gouttelettes de sang ; j'ai dû me soigner avec de l'alcool iodé. J'ai décidé de ne plus jouer avec le chat, et j'ai commencé à le

regarder d'un mauvais œil.

Une autre fois, je l'ai vu qui attendait patiemment, comme devant le trou d'un rat, à côté du trou du grillage par lequel le chien rentrait d'habitude du terrain vague. Plus tard, il s'est trouvé que par hasard je l'ai revu installé au même endroit, juste au moment où le chien arrivait, et j'ai vu de mes propres yeux comment le chat lui a lancé un coup de griffes sur le flanc, et j'ai entendu le chien pousser un hurlement de douleur. À partir de ce moment, ç'a été fini entre le chat et moi. J'ai cessé de lui donner à manger, et quand il devenait très agaçant, miaulant et remiaulant sans cesse sous la fenêtre de la cuisine, je le chassais en lui balançant des brocs d'eau ou en l'arrosant avec le jet d'eau. Je me suis inquiété de rétablir progressivement la confiance du chien en lui-même et en l'affection que je lui portais. J'ai essayé de lui faire sentir les différences : je lui donnais à manger dans l'arrière-cour tandis que le chat miaulait inutilement à côté de la fenêtre ou de la porte.

Avant ça, le chat avait entamé une prudente, systématique et interminable fouille de l'intérieur de notre maison. Je l'ai trouvé, une fois, immobile devant la porte de la cuisine, sans demander à manger, et j'ai tenu la porte ouverte, comme pour l'inviter à passer. Alors il s'est décidé et a fait quelques pas à l'intérieur, mais a rebroussé chemin immédiatement, comme poursuivi par un fantôme. Peu de jours après, il a recommencé l'expérience, mais on voyait qu'il avait un plan en tête, parce qu'il est entré et tout de suite a pénétré dans la chambre à coucher. Il l'a explorée méthodiquement, centimètre par centimètre, y compris certains recoins étroits derrière l'armoire ; il s'est glissé derrière les tables de nuit et a inspecté le dessous du lit. Il regardait tout avec une intelligence d'ordinateur, classant et accumulant des données. Ensuite il est lentement sorti dans l'arrière-cour. Les jours suivants, il a continué son exploration, reprenant le parcours de la chambre à coucher, mais à plus grande vitesse, comme une vérification de données déjà certaines, puis pénétrant chaque jour plus profondément dans la maison : cuisine, salle à manger, couloir qui mène au vestibule...

Telle était la confiance que le perfide animal avait réussi à me faire avoir en lui, après que j'avais découvert cette perfidie et que je lui avais coupé les vivres et supprimé les câlineries.

## *Exercices*

*2 janvier 1991*

Je continue à souffrir de différents maux, ou d'un seul mal avec

différentes manifestations, en particulier d'un eczéma persistant qui déjà dure bien plus longtemps que lors d'occasions antérieures. Je souffre aussi de troubles digestifs, d'origine probablement hépatique. Derrière tout cela, il y a une origine probablement psychique. J'ai fait un rêve aujourd'hui qu'il m'a semblé important de garder en mémoire, mais peu après le réveil il m'était déjà impossible de m'en souvenir. Un rideau tombe dans mon esprit, un blocage qui se présente sous la forme d'une musique obsédante, et plus mon effort pour me souvenir est grand, plus fort et plus rapidement s'élève cette musique. Ç'a l'air d'une manœuvre de ce que Freud appelle le surmoi, puisque la conscience désire s'en souvenir et que le ça est sûrement ce qui le produit. Pourquoi quelque chose qui a essayé d'émerger à la conscience, et y a réussi dans une certaine mesure, est ensuite grossièrement enfoui de nouveau ? (Maintenant que j'y pense, c'est peut-être dû à une certaine habileté ; que j'ai développée pour interpréter mes propres rêves ; le surmoi a connaissance à présent de cette habileté, et même s'il permet à contrecœur que les contenus se manifestent pendant le rêve à travers des symboles, il ne me permet pas ensuite de me souvenir des symboles, sachant que je parviendrais probablement à les déchiffrer.) (Mais, d'un autre côté, quel intérêt peut avoir le surmoi à maintenir le moi dans l'ignorance de certaines choses ?) Je dois avouer que l'explication précédente ne me convainc qu'à moitié. Tout doit être passablement plus complexe et peut-être que le moi conscient n'est pas si étranger que ça aux manœuvres répressives. Il est possible que le moi conscient se sente surchargé de responsabilités provenant du monde extérieur et que moi, réellement, je n'aie pas envie de prendre en charge des éléments qui proviennent du monde intérieur, comme ça arrive très clairement, par exemple, avec la littérature – chaque fois que je sens l'impulsion d'écrire une nouvelle ou un roman, je la réprime en pensant : « Si je me lance là-dedans, qui sait si on me laissera finir. On m'interrompra, et ce beau mouvement restera inabouti, sera frustré, gâché. »

## LE DISCOURS

*2 janvier*

Si je me suis mis à raconter ces choses à moi plus ou moins insignifiantes, avec force détails et la plus grande parcimonie, c'est peut-être par inertie, puisque ces jours-ci le discours abstrait est resté abstrait, et qu'à sa place se poursuit cette musiquette, parfois plus forte et obsédante, parfois presque insaisissable tant elle est ténue et douce. Il semble que cette petite musique a son origine dans un

mécanisme d'effacement des rêves. Je crains beaucoup qu'il s'agisse d'une conscience divisée : moi, d'un côté, qui veux récupérer le rêve ; et moi, d'autre part, qui ne veux pas m'en charger. Le premier moi inquisiteur est mon vieux moi, celui de toujours, celui qui s'est habitué à l'exercice de scruter avec attention les rêves, de les savourer, de les écrire et même d'essayer de les interpréter. J'ai des quantités de pages avec des rêves notés pendant de longues périodes de ma vie. Mais maintenant il y a un nouveau moi (évidemment sous grande influence du surmoi, mais moi tout de même), plus tourné vers les choses pratiques et extérieures (que j'ai appelées « insignifiantes », sans doute bien avec partialité, mais certainement avec colère). Ce nouveau moi a pris possession de mon être, s'est installé avec force dans ma vie, sans que moi (et quand je dis « moi », maintenant, je suis en train de parler de mon vieux moi) je l'accepte totalement. Il est devenu fort et il n'y a pas moyen de le déloger, je n'ai pas trouvé pour l'instant non plus comment concilier ces deux moi, et fabriquer avec eux un seul et unique moi. Il me semble qu'il s'agit fondamentalement d'un problème de temps, de manque de temps, ou d'incapacité à les placer harmonieusement dans le temps.

Il me revient maintenant d'un coup le souvenir d'un rêve que j'ai pu en revanche conserver, du moins partiellement ; et peut-être que ce rêve exprime ce problème. J'ai oublié de grands pans de l'histoire : je n'ai pu en conserver qu'une partie finale.

Dans ce passage, je marchais dans la rue à côté d'un homme que je trouvais aimable, sympathique, avec je ne sais quoi de protecteur. Je me sentais à l'aise avec lui. Il s'agissait pourtant d'un policier qui, semblait-il, m'avait mis la main au collet et me conduisait à un commissariat où je devais me soumettre à certaines formalités. Les suites de ces formalités étaient incertaines, et je craignais qu'une fois sur place on me retienne, ou que l'on m'emprisonne, pendant un certain temps. Le sympathique policier me conseillait de me présenter calmement, de cacher devant les autres que j'avais des motifs d'être nerveux ou sur la défensive. Il m'a indiqué une porte, m'a dit qu'il m'attendrait à l'extérieur ; pour une raison quelconque, il ne pouvait pas entrer. Sa mission se terminait là. Je suis alors entré, seul, et j'ai dû me glisser par un espace étroit entre le mur à ma gauche et une table de billard à ma droite ; il y avait quelques personnes qui jouaient. Vers le fond de la pièce, assez vaste, j'ai vu un comptoir d'accueil et, sur un côté, un guichet de réception avec des barreaux verticaux. Je m'en suis approché avec crainte, mais, une fois arrivé, j'ai constaté qu'il n'y avait personne derrière, et que je devais attendre patiemment que l'on s'occupe de moi. Je me suis réveillé là.

Je me sens tourner en rond toujours au même endroit. Si je ne me trompe pas, ces notes commençaient en disant plus ou moins la même

chose, c'est-à-dire l'incapacité de ma conscience à prendre en charge certains contenus inconscients qui luttent pour venir à la surface. J'ai sans doute besoin d'un appui, quelqu'un qui, comme dans le rêve, me conduise aimablement jusqu'au moment difficile de la prison ou de la démarche compliquée, au cours duquel, d'une manière ou d'une autre, je serai jugé, ou scruté d'un œil critique. Dans cette ville, malheureusement, il n'y a pas de thérapeutes qui pourraient m'aider, le seul apte à le faire (à part ma femme, qui doit être exclue pour des raisons évidentes) est quelqu'un avec qui existe un degré d'amitié suffisant pour invalider le lien thérapeutique. J'ai pensé à des guérisseuses, et on m'a parlé d'un homéopathe ; c'est d'accord, je suis prêt à me lancer dans n'importe quoi. Mais ce dont j'ai réellement besoin, c'est d'un psychothérapeute, et il n'y en a pas ici, et c'est ici que je suis cloué, pour de multiples raisons, sans pouvoir voyager avec facilité.

D'autre part, le déménagement dans la nouvelle maison est imminent. Cette maison que nous devons laisser est, métaphoriquement, en train de tomber en morceaux (et matériellement, je dirais presque que c'est aussi le cas). Quand nous savons que nous devons abandonner un lieu, pour ne plus y revenir, il est impossible de continuer à y vivre à l'aise ; pour ainsi dire, nous ne sommes plus là où nous sommes, nous vivons en fait en nous projetant, avec de plus en plus d'énergie, vers le nouveau foyer où nous allons vivre. Si je regarde mes livres, c'est pour penser que je dois faire avec eux d'innombrables paquets ; et ainsi de suite avec tout. Si quelque chose se perd ou se casse, on ne le remplace plus. Si un meuble est dans un endroit qui ne convient pas, on ne le change plus de place. Nous vivons ici provisoirement, comme dans un hôtel de passage, spéculant sans cesse sur les heures et les jours qu'il manque pour déménager. Et cet effort du déménagement cependant, nous ne l'avons pas pleinement accepté. Je suis incapable d'imaginer le jour du déménagement de me voir me lever de ce lit, dans ma maison, pour me coucher le soir venu dans le même lit, mais dans une autre maison ; entre les deux, il y a un effort, une complication, un travail qu'il me semble ne pas pouvoir affronter.

C'est que dernièrement j'ai accumulé trop de déménagements. Après avoir habité pendant trente-cinq ans dans le même édifice, ces derniers six ans j'ai changé de maison déjà trois fois, et je me prépare à un quatrième changement ; et je ne compte pas les nombreux passages dans des hôtels et maisons d'amis et parents, ou le séjour d'un mois dans une petite maison, ici à Colonia. C'est beaucoup de changements pour un homme qui a l'habitude de s'attacher extrêmement aux lieux.

### *3 janvier*

On m'a fait remarquer, à juste titre, que ces exercices ont entièrement perdu l'intention calligraphique, quoique mon écriture soit lisible maintenant, c'est-à-dire que, dans un certain sens, les exercices sont en train d'accomplir leur fonction. Mais aujourd'hui j'essaie de faire le plus attention possible au tracé des lettres. Consacrons l'exercice d'aujourd'hui à la culture de la patience dans l'écriture, à l'attention avec laquelle je dessine et non à ce que je veux dire. Cependant, maintenant, je vais prendre le risque de faire quelque chose de très difficile : je vais essayer d'écrire le récit d'un rêve récent, sans pour ça perdre de vue le soin mis à ma tâche calligraphique.

Juste avant de me réveiller aujourd'hui, j'ai fait le troisième rêve érotique d'une série aux caractéristiques similaires ; dès le premier, j'ai eu l'impression d'être soumis à des pratiques de sorcellerie. À la différence du premier, le deuxième rêve n'a pas fait référence à l'acte sexuel complet, mais à une scène érotique qui s'est répétée encore et encore, toute la nuit, dans un état de demi-sommeil, ou de demi-éveil, ou de transe hypnotique. Le rêve d'aujourd'hui est comme la suite chaque fois plus atténuée de la série, et on pourrait dire que c'est un rêve normal qui ne comporte pas en soi d'éléments qui font penser à des maléfices ; mais il appartient à la série par l'intervention, comme dans les autres rêves, de femmes dévalorisées. Il y avait chez la femme du deuxième rêve des aspects attirants, mais, aussi, repoussants. Il en est de même avec celle d'aujourd'hui, bien qu'il s'agisse d'une femme autrefois attirante, avec qui il est possible d'avoir un bon échange intellectuel. Je crois que dans la série – sorcellerie mise à part – est exposé un processus en relation avec l'anima (voir Jung), et à mesure que ce processus avance je me sens un peu mieux physiquement et intellectuellement.

### *6 janvier*

Les Rois mages ne m'ont même pas apporté la moindre crotte de bique. Je devrai me débrouiller tout seul dans la vie. (Cette phrase cache, sous son apparence cocasse, une vérité profonde.)

Hier soir, j'ai fait un rêve de ce qui est désormais sans le moindre doute une authentique série – la série des rêves avec des groupes de personnes inconnues. Le premier a été fait à Buenos Aires, les autres, deux ou trois de plus, ici, à Colonia. Je crois que tous se rapportent, entre autres choses, évidemment, au fait réel de vivre parmi des



étrangers, comme en exil.

Il était question d'une excursion. Nous partions d'un certain endroit et on me présentait une jeune inconnue, Cristina. Ensuite, en même temps qu'une poignée d'autres personnes, nous nous déplaçons dans un chariot tiré par un cheval. La seule personne que je connaissais parmi tous les voyageurs (sept ou huit, ou plus) était Jorge, un ami collègue d'Alicia, qui semblait être un invité spécial dans ce voyage. À partir de là, j'avais un rôle secondaire dans le rêve, comme en arrière-plan. Toutes ces personnes paraissaient avoir une intention définie, que j'ignorais.

*(deuxième page)*

Je restais de moi-même dans ce deuxième plan, sans rien demander, me laissant mener et jouant de plus un rôle protecteur envers cette Cristina qui, à certains moments, avait l'air très jeune, on aurait dit presque une fillette.

Le groupe avait la structure typique des groupes d'hommes seuls ; réunis par une intention commune, je ne sais laquelle, ils parlaient entre eux et ignoraient les femmes qui, par la suite, une fois à destination, se révéleraient être de simples servantes. Je faisais le lien entre le groupe d'hommes et, à travers Cristina, celui des femmes.

Nous arrivions enfin à la grande porte d'une maison de campagne ou d'une ferme ; le maître de maison, un vieillard qui avait pas mal de points communs avec un cacique, un chef militaire ou un parrain mafieux, nous accueillait sur le seuil. Au cours du voyage, il était fait concrètement mention de la ville de Colonia.

Dans la rue, des femmes dressaient de longues tables, comme pour un banquet. La lumière était nocturne. Nous entrions dans la maison, grande, ancienne et à la circulation complexe. J'avais rapidement perdu de vue le groupe des hommes. Perdu Cristina aussi. Je faisais quelques tours et, finalement, je les retrouvais dans une pièce qui ressemblait à un studio de radio ou d'enregistrement, et les voyais tous derrière une vitre en train d'enregistrer un reportage sur Jorge qui apparemment était la « vedette » de la réunion. Sur ces entrefaites, Cristina arrivait de l'extérieur et tapait sur la vitre de la porte, très bruyamment. Je lui faisais signe de ne pas faire de bruit, à cause des magnétophones, puis je quittais les lieux et me mettais à marcher à côté d'elle.

LE DISCOURS

Il y a des quantités de choses inutiles qui sont indispensables pour l'âme. Je dirais plus : seules les choses inutiles sont indispensables pour l'âme (quoique pas *toutes* les choses inutiles). Mais je ne le dis pas pour ne pas tomber dans un extrémisme que tout de suite après je regretterais. Ces extrémismes sont le produit des circonstances, de ma rébellion face aux circonstances. Comme je suis déterminé par l'utilitaire, ma défense des choses inutiles devient trop véhémence. Je perds équilibre et juste discernement.

Ces réflexions sont nées sans doute parce que je suis de nouveau seul à la maison (et c'est dimanche). J'aime ces fins de semaine où je peux être seul, même si je déplore la brièveté de ce temps en solitude. Je ne veux pas dire que je désirerais vivre seul ; en réalité je désirerais vivre au milieu de personnes qui respecteraient ma solitude, ma nécessité de silence, de divagation. Ma femme est en train d'apprendre à le faire, mais dans une mesure qui ne me paraît pas encore suffisante ; je désirerais qu'elle-même se plie à ce monde, *idéologiquement*, pour le dire ainsi, et que d'une certaine manière elle parvienne à jouir de la paix et du silence comme moi j'en jouis.

Ce matin, en me réveillant seul dans la maison, au milieu d'un grand silence, d'une grande paix, il s'est présenté à moi un ensemble d'inutilités, de celles qui sont agréables à l'âme. Pendant que je prenais le petit déjeuner, j'ai lu quelques lettres de Dylan Thomas ; dans l'une d'entre elles, une lettre de jeunesse, il disait ne pas pouvoir considérer comme beau rien d'éphémère ; que la beauté est question d'éternité. Je n'ai pas été d'accord, car je ne peux penser à rien qui ne soit pas éphémère. Même les formes pures ont besoin d'un esprit éphémère pour exister. La beauté se trouve dans l'esprit, pas dans les choses ; et les formes pures n'existent que dans l'esprit.

Ensuite j'ai mis une cassette audio au hasard et le premier morceau à passer a été une version – par un orchestre que je ne connaissais pas – d'un air popularisé il y a bien des années par l'orchestre d'Enrique Rodríguez (quelque chose comme *Noches de Hungría* ou *Amor en Estambul*). Ça fait naître en moi une sensation délicieuse et, tout de suite, s'est levée l'image d'un grand hangar ou d'un entrepôt que nous avons vu, ma femme et moi, quelques jours auparavant, sur une petite plage proche de l'hippodrome ; un vieux bâtiment abondamment vitré. À cet instant-là, j'aurais aimé avoir un appareil photographique pour saisir ce paysage de vitres (certaines intactes, beaucoup brisées) dans la lumière particulière de la tombée du jour. Il y avait, en plus de ces vitres, des machines et des cylindres abandonnés au milieu des pâturages et des mauvaises herbes. Délicieux : la contemplation de certaines ruines, de maisons

abandonnées, de maisons détruites, surtout lorsqu'elles sont envahies par la végétation, tout cela produit en moi un plaisir presque érotique.

À l'instant me revient le souvenir d'une maison de Pan de Azúcar, à l'abandon, presque un squelette de maison ; peut-être abandonnée avant d'être finie de bâtir. Par la brèche d'une fenêtre sortait la branche d'un arbre poussé à l'intérieur. Quoi qu'en dise Dylan Thomas, la beauté, pour moi, c'est cela. Tout comme est beauté, et cela a constitué, d'après moi, ma première expérience mystico-religieuse authentique, la contemplation – sur cette même route qui mène de Piriápolis à Pan de Azúcar – d'une église abandonnée, tombant matériellement en morceaux, avec un horrible christ en bois sur la porte (on m'a raconté plus tard que ce christ était arrivé sur la côte en flottant sur les vagues de la mer).

L'orchestre d'Enrique Rodríguez est quelque chose qui ressemble à tout ça. Pendant que ma femme et moi revenions d'un long voyage en voiture, une émission de radio, consacrée justement à Rodríguez, nous avait accompagnés un bon moment. Ç'avait été quelque chose de merveilleux, terni seulement par l'impossibilité de partager ces instants avec ma femme, concentrée sur la conduite et très ennuyée d'être obligée d'écouter pareille musique de pacotille.

Je peux jouir de Bach et de Vivaldi aussi bien qu'elle, et je sais faire la différence entre Bach ou Vivaldi et Enrique Rodríguez. Mais, sur le moment, je ne pouvais pas lui expliquer que cet orchestre est pour moi l'équivalent de la contemplation de ruines envahies par la végétation. Non pas similaire par le temps écoulé, même si, d'une certaine façon, le temps écoulé accentue l'effet, mais parce que déjà, dans ce cas particulier, l'intention originale d'Enrique Rodríguez était à son époque même une ruine envahie par la végétation. C'est ce que me dit sa musique et ce qui s'est greffé à ma conversation secrète avec Dylan Thomas et au souvenir de la tombée de la nuit sur la petite plage proche de l'hippodrome. C'est ainsi que j'ai sauvé une partie essentielle de moi-même, égarée au beau milieu du tohu-bohu de ces dernières années.

\*

Les gens croient, de façon quasi unanime, que ce qui m'intéresse c'est d'écrire. Ce qui m'intéresse, c'est de me tirer du sommeil, comme dans l'ancien sens du mot espagnol *recordar*. Je ne sais pas si ce terme a un rapport avec le cœur, comme dans le mot « cordial », mais j'aimerais qu'il en soit ainsi.

Il arrive souvent même que les gens me disent : « Tenez, voilà un sujet pour l'un de vos romans », comme si j'allais à la pêche aux sujets de roman et non à la pêche à moi-même. Si j'écris, c'est pour réveiller l'âme endormie, secouer la cervelle et découvrir ses chemins secrets ;

la plupart de mes narrations sont des fragments de la mémoire de l'âme, et non des inventions.

L'âme a sa propre perception et en elle vivent des éléments de notre veille, mais aussi des choses singulières qui ne sont qu'à elle, parce qu'elle participe d'une connaissance universelle d'ordre supérieur, à laquelle notre conscience n'a pas accès de manière directe. De sorte que la vision de l'âme, des choses qui arrivent en nous et hors de nous, est beaucoup plus complète que ce que peut percevoir le moi, si étroit et limité.

J'ai récupéré aujourd'hui ces différents types de ruines, et je sais qu'avec ça l'âme est en train de me dire que *je suis moi-même ces ruines*. Ma contemplation quasi érotique des ruines est une contemplation narcissique. Et bien qu'elle ait son prix, cette autocontemplation est agréable, toute triste que soit la vision. Je me regarde dans la glace et je vois quelqu'un qui ne me plaît absolument pas, mais en qui je peux avoir confiance. Il se produit la même chose avec ces contemplations-ci, ces contemplations intérieures : quelle importance si je perçois un portrait ingrat s'il est authentique ?

Bien sûr, je ne sais pas jusqu'où mon âme est mienne ; j'appartiens bien plutôt à mon âme, et cette âme n'est pas, comme le font remarquer un certain nombre de philosophes, nécessairement en moi. C'est simplement quelque chose que je ne connais pas ; le *moi* n'est rien d'autre qu'une partie modifiée, en fonction d'une certaine conscience pratique, d'un vaste océan qui me transcende et sans doute ne m'appartient pas ; un spécimen surgi, ou émergeant, d'une vaste mer d'acides nucléiques. Mais qu'y a-t-il derrière, quelle est l'impulsion qui s'exprime grâce à l'acide ? Ce désir, cette curiosité, cette voracité sous-jacente dans les particules matérielles.

Je n'ai pas, en vérité je n'ai plus, de curiosité pour les réponses ; les questions me suffisent aujourd'hui – ou même je n'ai plus besoin d'elles. Le discours a pris aujourd'hui cette forme justement à cause de mes carences, parce que j'ai entrevu pendant quelques instants ces fragments de mémoire, mémoire de l'âme, et je me suis éveillé pendant quelques instants, et le reste de ma vie, hors de ces instants, en devient, par contraste, encore plus creux.

9 janvier

Un rêve fait irruption dans le discours vide :

Je suis dans un lit, dans une grande chambre, avec deux femmes. L'une d'elles est ma femme, couchée à ma gauche, les pieds du côté de ma tête. À ma droite, et dans la même position, se trouve X (que j'ai connue il y a des années, et qui aujourd'hui est une vieille dame ; dans le rêve elle apparaît jeune). Entre tous les trois circule un désir sexuel

vif et joyeux, même si ma femme se tient un peu à l'écart ; elle ne désapprouve pas, elle attend, avec un sourire, que son moment arrive. La chambre est cependant très exposée aux regards extérieurs, avec une grande baie vitrée à gauche ; et à ce moment arrive Ignacio, qui s'arrête devant la porte et essaie d'entrer. Je le fiche dehors, verrouille la porte, et commence de plus à fermer les persiennes et à tirer les rideaux pour nous isoler de tous types de regards, aussi bien du côté gauche que du côté droit. Je retourne à ma place dans le lit et X découvre sa poitrine pour que je la caresse. À cet instant, il y a un brusque changement de scène ; nous sommes sur une plage et ma femme prononce à haute voix un nom célèbre (quelqu'un qui a été célèbre dans la culture populaire, il y a bien des années, qui est certainement aujourd'hui oublié, un musicien ou un chanteur). Je lève mon regard et vois se diriger vers nous un homme aux lunettes noires, apparemment pour nous saluer. X et moi nous sentons très ennuyés de cette interruption, alors que ma femme semble considérer comme très importante cette présence, assez pour interrompre notre jeu. Finalement, X me tourne le dos, dans une attitude d'abandon, je me désintéresse de tout ce qui peut arriver autour de nous et me consacre à lui caresser la poitrine, mon corps collé au sien. C'est alors que la scène s'évanouit non pas comme si j'allais me réveiller, mais plutôt comme si je m'enfonçais dans un sommeil plus profond.

Dans une autre partie du rêve, je suis littéralement en train d'« essayer de couper le cordon ». Je ne sais pas à quel moment ni à quelle fin j'avais noué entre elles des cordes très longues, pour n'en former qu'une seule qui traverse la rue et s'introduit dans un bâtiment ; il semble que cette corde a déjà accompli sa fonction et je dois la couper, ce pour quoi je cherche un couteau (dentelé, comme les couteaux de cuisine). En les nouant, sous une nécessité urgente (j'ignore laquelle), j'avais commis quelque chose comme un délit, en faisant main basse sur une corde qui pendait d'un mât de drapeau d'un édifice public, peut-être d'une école. Il commence à faire jour et je crains que l'on me découvre, de sorte que je m'empresse nerveusement de chercher le point où s'unissent les deux cordes pour les séparer. Je ne sais pas si j'y parviens, mais, quoi qu'il en soit, je m'occupe de l'autre partie de la corde, celle qui s'introduit dans le bâtiment ; je franchis une porte métallique et me retrouve dans un lieu genre club sportif. Là, de nouveau il y a Ignacio, avec d'autres enfants et adolescents, et un professeur âgé qui est en train de leur dire je ne sais quoi sur un ton de reproche. Avant d'ouvrir la porte et de voir cette scène, j'avais entendu la voix d'Ignacio qui prononçait mon nom ; il racontait une histoire à propos de moi. Lorsqu'il me voit, il change son histoire pour une autre, plus inoffensive ; il opère ce changement d'une manière telle que celui-ci m'est évident. Quand le

professeur formule des reproches, je souligne ce qu'il dit, l'appuyant.

L'extrémité de cette sorte de cordon finit dans la main d'un enfant. Il semble bien que j'aie dû tirer très fort sur ce cordon, et la main de l'enfant, qui est en réalité une prothèse, est déboîtée. Sont restés visibles un moignon, un morceau de cuir qui l'enveloppe et un truc pointu, on dirait une vis, où la main était fixée. L'enfant me reproche d'avoir démonté sa main, et je lui dis que j'ai besoin de récupérer de toute urgence cette extrémité du cordon. Je me désintéresse de la main et essaie de défaire le nœud solidement attaché autour du poignet de l'enfant. Je pense vaguement qu'après je l'aiderai à remettre en place sa main.

## *Exercices*

### *12 janvier*

Je persiste à essayer de me discipliner sur ces éléments qui, comme ces exercices, peuvent m'assurer une certaine structure au milieu du chaos pré-déménagement. Mais pour que réellement cette discipline aboutisse à des résultats utiles, l'exercice doit porter fondamentalement sur le tracé des lettres, sans que je me laisse emporter par les contenus du discours. Je dois parvenir à des lettres plus grandes et, bien sûr, parfaitement lisibles. Je respire profondément pour essayer de calmer l'anxiété, sans penser à tout ce que je dois faire ensuite – mais comme en réalité je ne peux pas éviter d'y penser, il vaut mieux que je l'écrive. Je dois empaqueter les livres, c'est-à-dire former des piles harmonieuses et les attacher avec de la corde. Je dois aussi regarder une quantité appréciable de vidéos, une partie d'entre elles en relation avec un travail projeté, et une autre partie pour rentabiliser l'argent dépensé dans la location du magnétoscope. Je dois m'occuper de beaucoup d'autres détails liés au déménagement, dont, en cet instant précis, je n'ai pas une idée très claire, mais pourtant elle devrait l'être ; je dois donc y réfléchir et dresser une liste. Je dois aussi m'occuper de faire mon entrée officielle en 1991, en mettant à jour mes agendas – et je dois m'acheter un agenda de cette année. Ensuite, je dois, ou je devrais, m'occuper de préparer la publication, ou la tentative de publication, de certains de mes livres. Comme on le voit, le temps me manque ; alors je choisis de tout laisser tomber et de jouer sur l'ordinateur.

### *13 janvier*

L'exercice calligraphique d'hier m'a sans doute aidé à me concentrer

un peu sur mes affaires, et j'ai même pu commencer le travail de ranger et attacher les livres sans perdre patience. Je suis en train d'écrire dans des conditions assez pénibles en ce moment, parce que des livres se sont détachés quelques grumeaux de peinture et de crépi, eux-mêmes décollés du mur, qui se sont accumulés sur eux pendant un longue période, et beaucoup de ces petits grumeaux sont restés sous le papier sur lequel j'écris, me compliquant la tâche et m'irritant. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas eu l'idée de nettoyer le couvercle du bureau (je crois me souvenir qu'on ne dit pas couvercle mais plateau). Je ne sais pas non plus pourquoi je ne le fais pas maintenant. Je continue à écrire.

B B B B B B B B B B B B B Bien, j'avais oublié encore une fois comment écrire le B. Le problème est que j'oublie par où je dois commencer à le tracer ; et si ça ne me vient pas spontanément, en y réfléchissant je ne peux pas y arriver. Il y a un truc quelque part, et je ne parviens pas à le découvrir.

Je suis conscient que je ne forme pas de bonnes lettres. J'écris très rapidement et nerveusement. La charge de stress et d'anxiété, à cause de cette histoire de déménagement, est très grande. Je dois continuer à faire des paquets de livres et à les attacher, et à réaliser des quantités de choses en plus. Je n'ai pas envie de faire tout ça. Je ne veux pas déménager. J'en ai assez des déménagements et des changements. Mais il faut le faire, parce que les forces suprêmes l'ont ainsi décidé.

*15 janvier*

Malgré les circonstances, qui font de ces exercices une tâche inappropriée, je me plonge en eux à la recherche de mon centre, que je ne vais très certainement pas trouver, mais au moins j'essaie de m'en approcher en zigzaguant. Je remarque que j'ai démarré dès le début avec de grandes lettres, pas bien jolies, mais pas tout à fait moches. Peut-être est-ce dû à un peu de vin que j'ai bu au déjeuner. Je remarque aussi que le z est une lettre que je ne réussis pas à bien tracer ; je ne la maîtrise pas, peut-être à cause de la difficulté de tracer la diagonale sans lever le crayon. Voyons : zézayer, zézayer, zézayer... voilà la forme correcte et je crois que l'on ne peut y arriver qu'en traçant le jambage après avoir écrit tout le mot, comme le point sur le i ou la barre du t, en revenant en arrière et en révisant le mot écrit pour voir ce qu'il lui manque. C'est un grave défaut des lettres manuscrites de notre langue qu'on ne puisse pas les écrire sans lever le crayon, quoiqu'il soit possible que dans d'autres langues ce soit pire. Mais revenons au z : si j'essaie d'écrire le mot d'un seul jet, j'obtiens un gribouillis. Je dois me souvenir alors de laisser ce petit bâton pour

le tracer à la fin. Et j'arrive maintenant à la fin de ma feuille sans être parvenu à un centre ni à rien qui lui ressemble, bien que je sois content d'avoir réussi à faire des lettres grandes et lisibles.

*14 février*

J'essaie de rétablir une habitude positive. C'est presque aussi difficile que d'abandonner une habitude négative. Je suis encore paralysé sous beaucoup d'aspects par le déménagement et ses séquelles. Au milieu du chaos de ces journées, au milieu d'une lutte frénétique et sans repos pour chercher et essayer d'obtenir un peu d'ordre, il n'y avait ni place, ni temps, ni disponibilité mentale pour un autre genre de travail. Aujourd'hui encore, les choses n'ont pas trouvé leurs places définitives et il reste beaucoup, beaucoup à faire par rapport à la nouvelle maison ; mais nous sommes parvenus à un certain genre d'ordre, du moins spatial. Le temps continue à être désordonné, déstructuré, et je sens que ce manque de structure de mon temps exerce un effet similaire dans le moi. J'ai du mal à me rencontrer moi-même, non plus dans un sens profond, mais dans les petites choses et dans les petits gestes quotidiens. On est soi-même, mais on est aussi son environnement ; le soi-même se prolonge et se projette dans l'environnement, et un déséquilibre de ce dernier déséquilibre tout le psychisme.

J'essaie donc de recommencer ce vieux travail sur mes lettres pour essayer de me sauver peu à peu, chaque fois plus profondément. J'imagine que la culture de cette habitude, plus celle d'autres habitudes positives que j'incorporerai au fil des jours, me donnera un rythme, une règle, une base sur laquelle bâtir ma manière de vivre dans cette nouvelle maison et dans ce nouveau temps qu'avec elle nous inaugurons.



## TROISIÈME PARTIE

## EXERCICES

*18 février*

Je reprends aujourd'hui ces exercices en une vaine tentative de rassembler mes morceaux flottants. Mais je m'aperçois que ce stylo-plume n'est pas approprié au type de papier, car l'encre tend à baver. Je prends donc le stylo à bille, et d'emblée ces changements dans ma routine sont des indices évidents de fragmentation. Il y a tant, vraiment tant de choses qui ont besoin d'être ordonnées (ou, plus exactement, organisées) – dans cette nouvelle maison, en moi-même, chez ceux qui sont proches de moi – que je me sens submergé. Et il y a un voyage imminent à Montevideo, et, sans doute, de là, à Maldonado, qui contribue lourdement à accroître toute cette désorganisation. Je crois simplement que je ne peux ni ne dois faire ce voyage, que le prix à payer pour celui-ci (le prix psychique) est trop élevé ; et cependant il est inévitable, et le prix pour ne pas le faire serait encore plus grand. C'est une de ces situations schizophrénisantes que Laing nomment d'« échec et mat ». (Il n'y a personne de plus expert qu'une mère pour créer ce genre de situations. Elle a été renversée par une rafale de vent et s'est cassé la hanche, dit-elle, et c'est ce qu'elle croit ; mais moi je suis sûr que c'est une bourrasque qui venait de son inconscient, une dernière et désespérée tentative pour m'amener à ses côtés.) Ces jours-ci, je perçois comme jamais le poids de la fatalité. Mon manque de liberté est absolu, et je sens filer le temps à toute vitesse, d'une manière improductive, lamentable. Il se produit en moi une anxiété impossible à contrôler. Mon corps est chaque jour plus difforme, se chargeant encore et encore de kilos. Et je fume sans cesse, et sans plaisir.

Vraiment, je ne vois pas comment affronter tout ça, alors que mon bureau croule sous les choses à faire, et qu'il y a tant de choses à faire par moi-même, des choses que j'ai besoin de faire par plaisir, par nécessité de me donner une identité, pour subsister et pour exister – et

je ne peux pas les faire, je ne peux même pas créer l'environnement nécessaire pour les faire.

*15 mars*

Cet exercice est une minuscule branche à laquelle j'essaie de m'agripper après avoir glissé dans un précipice. Jamais auparavant je m'étais vu dans une situation aussi désespérée, bien que je me sois souvent trouvé dans des situations très difficiles. Mais j'avais au moins une confiance fondamentale, « magique », qui me soutenait ; il y avait en moi une présence secrète, mystérieuse, une sorte d'ange protecteur. Il y avait au fond une espèce de confiance occulte et biscornue en moi-même, et une confiance plus occulte et plus biscornue en Dieu. Cette confiance m'a toujours tiré d'affaire. Maintenant, je sens que j'ai complètement perdu pied, que mon esprit est fragmenté, que je suis envahi par une paralysie psychique – et, peu à peu, cette paralysie devient aussi physique. Il n'y a rien dans le présent qui signifie joie, ne serait-ce qu'un seul instant ; il n'y a pas de paix ni de calme, il n'y a pas de rêves desquels se souvenir – comme si l'esprit était une terre aride, un désert. Et il n'y a pas la moindre lueur de futur, d'aucun futur désirable. Tout se réduit à une course précipitée des jours, des semaines, des mois et des années, vertigineusement, sans traces, entièrement vides de contenus, un dévalement vers la mort comme seule certitude. Jour après jour, depuis bien trop longtemps, je ne peux qu'observer, passif, les avancées de mon délabrement.

Tout ça est très abstrait, je le sais, et ça l'est non pas parce que je ne pourrais pas le rendre concret, mais parce que je suis fatigué de le faire et que je ne veux pas me répéter. Ceci est un exercice calligraphique, et rien de plus. Ça n'a pas de sens de se préoccuper de lui donner un sens plus précis. Il ne s'agit que de couvrir une feuille de papier de mon écriture.

*17 mars*

Il est nécessaire, même si c'est difficile, d'instaurer des formes de discipline ; cet exercice est toujours le premier pas dans cette tentative qui, en général, ne va pas plus loin. Je persévère cependant à commencer par cet exercice, entre autres choses parce que c'est le plus simple, car il ne requiert pas d'autres éléments qu'un stylo à bille et une feuille de papier ; tout le reste – n'importe quelle autre chose que je voudrais réaliser – exige d'entreprendre une recherche des éléments appropriés, ce qui, d'emblée, me décourage. D'autre part, l'exercice calligraphique peut être réalisé n'importe où, mais il n'est pas facile

pour moi de trouver un lieu approprié dans cette maison, puisque chacun des lieux possibles peut receler des inconvénients très sérieux. Par exemple, je suis assis maintenant à mon bureau, à côté de la chambre à coucher de l'étage ; cet endroit ne peut être utilisé qu'un jour comme aujourd'hui, où il souffle une brise fraîche. La plus grande partie de tous les autres jours, il y fait d'ordinaire une chaleur insupportable, à cause de la toiture en zinc qui n'assure pas une bonne isolation. D'autre part encore, cet endroit est de dimensions très réduites, et je ne peux pas y disposer mes affaires ; même en ce moment, je suis en train d'écrire, gêné par un tas de papiers et d'autres trucs qui encombrant mon bureau, et je ne peux pas les ranger ailleurs faute d'espace et de meubles adaptés. Mon écriture n'est pas bonne pour quantité de raisons, entre autres parce que je manque d'entraînement ; mais je me sens aussi tout brouillé et embrouillé par le désordre du bureau. D'autres tâches simples se transforment en cauchemar pour moi, car je dois rassembler des éléments dispersés dans la pièce du fond, où ils se trouvent aussi empilés de manière anarchique, et où, de plus, la sale atmosphère qui règne me met mal.

*18 mars*

Enfin deux jours suivis d'exercices. De plus, aujourd'hui, j'ai pu réaliser deux ou trois choses à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, même si le grand problème du manque d'endroit où je puisse travailler reste entier, et si, ce matin, le bourdonnement de la sous-station électrique voisine a atteint des niveaux incroyables – ça m'a réveillé et torturé pendant un bon moment, jusqu'à ce que j'aie réussi à me lever ; en bas, le bourdonnement occupait toute la maison, à l'exception de la chambre d'Ignacio. Oui, décidément, je devrai me décider à m'installer dans cette pièce pendant un certain temps, tandis que l'on aménagera un coin pour moi. Ignacio n'aime pas cette idée, mais il devra l'accepter.

Ignacio devient chaque jour plus intenable. Je crois que cela est dû à plusieurs raisons, parmi lesquelles l'absence presque permanente de sa mère, le manque d'autorité de l'employée de maison, le fait d'avoir une clé de la maison et une chambre qui donne sur la rue, rue où sans cesse le tentent ses amis. Aujourd'hui, je l'ai menacé de déménager sa chambre dans la petite pièce du fond, ce qui le maintiendrait loin de la tentation de la rue et nous permettrait (ou, plutôt, me permettrait) de mieux le contrôler. Mais c'est une mesure assez cruelle, puisque cette minuscule pièce est désagréablement inhospitalière. C'est pourtant une idée à garder présente à l'esprit, si son comportement ne s'améliore pas et s'il n'est pas capable d'un minimum d'autocontrôle. Il

continue à être pareil à un petit animal qui ne connaîtrait aucune règle morale et agirait continuellement selon ses impulsions et ce qu'il croit lui convenir le mieux. Pendant un certain temps, il a eu une conduite plus adaptée, mais à partir du déménagement et de l'arrivée de cette employée de maison il a régressé beaucoup et très vite. J'espère trouver des stratégies pour le canaliser, mais je suis très fatigué.

*19 mars*

Troisième journée consécutive d'exercices calligraphiques. C'est comme une petite lueur qui brillerait dans l'obscurité (de mon esprit). Je vois de plus, avec plaisir, que mon écriture est spontanément plus égale. Un peu petite ; je vais essayer de faire les lettres un peu plus grandes, même si en réalité je préfère ne pas trop forcer les choses et permettre que mon être s'exprime comme il peut, y compris aux dépens de la calligraphie proprement dite et des effets thérapeutiques attendus. L'essentiel, maintenant, c'est de sortir de l'état catatonique, peu importe si la sortie n'est pas élégante. La seule chose que j'aie commencé à me demander et même à exiger de moi, c'est l'action : aussi bien l'action de ce genre-ci – écrire modestement un recto verso – que la sortie dans le monde extérieur, ne serait-ce que marcher pendant deux ou trois pâtés de maisons pour acheter des cigarettes. Je dois lutter contre les phobies et l'immobilité, contre la passivité, surtout parce que derrière cette passivité se cache une puissante force destructrice. Il serait préférable que je casse des objets, que je fasse n'importe quoi plutôt que stagner dans cet état d'attente insensé, au cours duquel *rien* ne va trouver de solution, au cours duquel moi je vais continuer à accumuler frustration et colère. La colère n'est plus dirigée contre quelqu'un en particulier, excepté, je crois, contre moi-même. Même si les circonstances sont une accumulation de désastres et de situations désagréables, ma mauvaise réponse à celles-là – réponse lente, maladroite, mal assurée – ne réussit qu'à aggraver ces circonstances et qu'à compliquer encore plus la possibilité de solutions.

*20 mars*

Quatrième journée consécutive d'exercices. Bien que je sois installé au milieu de ce bourdonnement des machines voisines à rendre dingue, j'essaie de suivre la recommandation qu'Alicia m'a faite aujourd'hui au lever. Curieusement, cette recommandation provient de mes propres mots, écrits hier pendant les exercices, qu'elle a lus

avant de s'endormir, ou peut-être déjà à moitié endormie. Je disais que ma réponse aux problèmes n'est pas la bonne, que je dois essayer d'en changer. Alicia m'a dit la même chose ce matin et elle a ajouté quelques trucs pratiques de son cru. Elle a sûrement tout oublié de mon exercice lu hier soir.

J'ai de la bonne volonté, mais le problème du bourdonnement – qui vient aggraver ou multiplier les souffrances relatives à beaucoup d'autres problèmes surgis du déménagement, par exemple la chaleur, le manque de moyens de défense face à elle et le manque d'espace – devient chaque jour plus intolérable. En cet instant, le bourdonnement a gagné en intensité d'une manière stupéfiante ; il défie même les bruits de la rue. Et il se situe au centre même de mon lieu de travail, il l'envahit et croît, et rien ne sert de fermer portes et fenêtres ; je le sens sous la forme de vibrations, la plante des pieds plaquée – à travers les tennis – contre le plancher. C'est comme un vibromassage exaspérant. Ma bonne volonté n'est pas suffisante : j'ai hâte de quitter cet endroit, j'accélère mon écriture pour finir une bonne fois pour toutes la page et partir en courant. AU SECOURS.

*21 mars*

Cinquième journée consécutive d'exercices ; fort heureusement, ç'a l'air d'être déjà une habitude. Bien sûr, c'est encore loin d'être un exercice calligraphique réalisé de manière appliquée et soigneuse ; mais nous ne devons pas nous précipiter. (J'ai lu aujourd'hui une phrase de Rilke, qui est phénoménale ; elle dit quelque chose comme ça : « La réalité est une chose lointaine qui s'approche avec une lenteur infinie de celui qui est patient. ») (Faisons preuve de patience, donc, et attendons que cette chose lointaine s'approche.)

(Mais peu de choses conspirent plus contre la patience, et par conséquent contre la réalité, que ce bourdonnement constant qui empêche de dormir, de penser, de percevoir ; à cela s'ajoute un temps interminablement orageux, lourd, humide, avec de basses pressions – depuis plusieurs jours, un orage menace et ne se décide pas à éclater, et cela tend les nerfs et gâche la vie. Par moments, certains jours, il est tombé une sorte de crachin, sans force, monotone ; ce qu'il faudrait, c'est une violente explosion, des éclairs, du tonnerre, des rafales de vent, des éléments en furie qui déchargent, épuisent cette accumulation d'électricité statique que la terre, les êtres et les choses reçoivent.)

Mais je me laisse de plus en plus emporter par mon ardeur narrative et j'oublie le tracé des lettres. Je fais plus attention à présent, même si la main, nerveuse, s'empresse de faire ses dessins sans accorder beaucoup de temps de réflexion à la pensée. À présent, on n'entend

pas le bourdonnement ; et la pièce où je travaille est raisonnablement fraîche. Mais Alicia m'appelle.

*23 mars*

Hier, j'ai fait l'impasse sur les exercices. Je me résous à les reprendre aujourd'hui malgré les conditions climatiques, pires encore que celles d'hier – mais en ce moment il n'y a pas de bourdonnement perceptible, sauf celui de mes oreilles, un bourdonnement aigu que je perçois souvent dans ma tête quand je manque de repos. Quant à me reposer, depuis que le bourdonnement qui provient de la sous-station voisine a commencé, c'est ce que je ne parviens plus à faire qu'avec difficulté et de manière irrégulière. Je n'ai goût à rien, cela me met de mauvaise humeur et me rend extrêmement irritable et inapte à quelque travail que ce soit. J'ai dû aussi accepter de dormir au coup par coup, quand, dans un coin, il n'y a, à la fois, ni bourdonnement ni occupants. Tout cela est très nuisible à la santé. Mon principal refuge est la lecture, le plus souvent de livres que j'ai déjà lus plusieurs fois. La lecture me permet de m'isoler un peu du bourdonnement et d'échapper à mon propre mal-être ; je dois aussi m'isoler du brouhaha et du désordre de cette maison qui, entre autres raisons à cause de mon pauvre état d'esprit, n'a pas pu être aménagée un tant soi peu, et qui ne l'a pas été non plus par les autres personnes qui y habitent ou y travaillent. Hier soir, j'ai rêvé que je vivais et dormais dans un de ces autocars qui relient les départements du pays, ce qui n'est pas une mauvaise image de l'instabilité, du sentiment d'insécurité que provoque en moi cette situation. Et maintenant arrive la semaine sainte, ou la semaine du tourisme, et évidemment toute l'activité de ce pays est paralysée, de sorte que la poursuite des solutions, elle aussi, est mise en pause.

*25 mars*

C'est une journée inhabituelle, aujourd'hui, sous beaucoup d'aspects. D'une part, le climat, très agité et instable, c'est comme si coexistaient l'été et l'automne ; il a fait froid et chaud, il y a des pressions différentes, toutes choses qui dérèglent le corps et produisent un malaise indéfini. D'autre part, j'ai commencé la journée avec la nouvelle d'un assassinat commis à Colonia, dans un de ces aimables coins que nous avons l'habitude de fréquenter. Dans un roman policier, un assassinat est une chose et, dans la vie dite réelle, c'en est une très différente. L'idée que nous sommes en train de vivre dans une petite ville ingénue et sans défense aucune avec un assassin

en liberté n'est pas plaisante. Ou alors avec plusieurs assassins, puisque la victime est une femme et que l'on soupçonne qu'il y a eu viol. Un autre motif qui rend cette journée remarquable est la nouvelle qu'on publiera l'un de mes livres en Belgique, et, plus remarquable encore, que l'on paierait peut-être une intéressante avance pour les droits.

Le climat, de son côté, si tant est qu'il se stabilise en un automne raisonnablement normal, augure de la possibilité que je puisse reprendre mon travail, bien que je doive auparavant réaliser dans la maison les changements projetés pour que j'aie un lieu unique où rassembler mes affaires. Lorsque la chaleur écrasante aura disparu, les forces physiques et la volonté récupéreront de l'énergie et me permettront de vaincre les difficultés et les ennuis liés au manque d'un lieu rien qu'à moi.

## *26 mars*

Le climat (atmosphérique) est aujourd'hui très propice au travail. Il y a un air frais – par moments, trop frais – et il n'y a pas ce mélange de saisons et de températures qu'il y avait hier. D'un autre côté, la UTE semble avoir résolu (même si ce n'est pas de manière absolue et définitive) le problème du bourdonnement, de sorte qu'un autre des facteurs paralysants a été éliminé. Reste maintenant le problème de mon espace personnel, mais les dispositions sont en train d'être prises pour le créer. Quant au bourdonnement, je sais que je suis sensibilisé et par moments j'ai l'impression de l'entendre avec la même intensité qu'auparavant ; il suffit que n'importe quel bruit – le moteur d'une voiture, d'une moto, ou même le bruit du réfrigérateur de la maison – produise à un moment ou à un autre une impression semblable à l'oreille pour qu'elle se prolonge, s'amplifie et se confonde, en me faisant sursauter, avec ce bourdonnement permanent. Bien sûr, le bourdonnement réel n'a pas complètement disparu et les murs de la maison continuent à le transmettre sans cesse ; je ne sais pas si ce niveau de bourdonnement a toujours été là, et si je le perçois seulement maintenant, quand je prête attention dans les lieux stratégiques, ou alors si le problème n'a pas été entièrement résolu. Je devrais le savoir au bout de quelques jours parce que, le stimulus disparu, la sensibilisation à ce dernier va progressivement diminuer, jusqu'à atteindre les seuils normaux de la perception.

Pendant l'exercice d'aujourd'hui, j'ai fait attention à écrire lisiblement, mais je suis encore loin de la patience et de la capacité de concentration nécessaires pour atteindre le résultat que je me suis proposé.



Le bourdonnement est revenu, avec son intensité maximale. C'est quelque chose de très curieux. C'est déjà la deuxième fois que ça arrive : les ouvriers viennent et réparent, et cette réparation tient exactement vingt-quatre heures. La seule idée qui me vienne, c'est de comparer ça avec le problème du bruit du réfrigérateur de la maison. Il arrive de temps à autre qu'une lamelle de métal détachée se mette à vibrer avec la pulsation du moteur et s'amplifie, jusqu'à rendre ce bruit insupportable, lequel d'ordinaire est un doux ronronnement. Alors, j'y vais et glisse un morceau de carton, de manière appropriée, entre la lamelle et le corps du réfrigérateur, de sorte à empêcher le tambourinement. Mais quelques jours ou quelques heures après, la vibration elle-même a déplacé le morceau de carton qui, finalement, se retrouve là où il n'a plus aucune utilité pour empêcher le bruit. J'ai l'impression que quelque chose de similaire se passe avec les machines de la sous-station ; les ouvriers doivent faire une réparation bâclée, pas très différente de celle que je fais avec le réfrigérateur, ensuite les vibrations elles-mêmes annulent la réparation. La solution doit être définitive ; avec le réfrigérateur, il suffirait de mettre deux ou trois vis. Avec ces machines, je ne sais pas quelle pourrait être la solution, mais nous devons continuer à protester. Ce n'est pas possible de vivre dans de telles conditions.

*1<sup>er</sup> avril*

Maintenant, Juan Ignacio se trouve à l'entraînement de football, Alicia au travail, l'employée chez elle (ou n'importe où ailleurs, en tout cas elle n'est pas ici) ; maintenant, les invités de la semaine sainte se sont retirés ; maintenant, il est dix-neuf heures trente, et il n'y a pas de bourdonnement qui émane des murs, et j'ai réussi à sommeiller quelques minutes ; maintenant, j'ai déjà marché sur la plage avec Alicia et ressenti la dégradation de mon corps ; et j'ai petit-déjeuné, puis déjeuné et goûté, et je me suis brossé les dents trois fois ; maintenant, il fait frais, agréablement frais ; maintenant, le chien n'aboie pas et personne ne frappe à la porte ; maintenant, la journée s'achève, ou est sur le point de s'achever, pour beaucoup de gens ; maintenant, je peux m'asseoir à mon bureau et, après tant de jours d'inactivité totale, je peux me remettre à ces exercices.

Je commence déjà à m'occuper de mon écriture avec une plus grande attention ; depuis le début j'ai été conscient de mal écrire, mais j'avais envie d'écrire vite ce que je ressentais ; et maintenant, je peux commencer à être exigeant avec moi, à penser un peu au tracé des lettres. Je crois que je ne réussirai jamais à écrire bien lisiblement et

en même temps rapidement ; // maintenant je viens d'être interrompu, d'abord par la sonnette de la rue, ensuite par le téléphone //. J'espère que dans peu de jours je pourrai avoir mon lieu de travail prêt et m'attaquer sérieusement à ces exercices et à tout le reste.

*3 avril*

Je suis en train de chercher et de découvrir des recettes pour survivre dans cette étrange forme de marginalisation à l'intérieur de ma propre maison. Hier, j'ai pu faire une bonne sieste, en profitant de l'absence momentanée du bourdonnement ; pendant la nuit, j'ai découvert dans la chambre à coucher une mystérieuse zone où les ondes vibratoires s'annulent les unes les autres, créant ainsi un espace de silence, ou de silence relatif, mais dans lequel on peut dormir. Je pressens que le combat ne sera pas aussi bref qu'il semblait l'être ; même si du côté de la UTE on nous annonce que le problème sera résolu définitivement « aujourd'hui ou demain », en retirant la machine détraquée ; cette promesse nous a déjà été faite d'autres fois et n'a pas été tenue. Il est possible qu'on soit obligé d'en arriver au procès. Nous verrons. Un autre facteur de marginalisation, la domestique, s'est assez atténué avec le changement d'employée, dont la présence ne diffuse pas d'agressivité ; au contraire, elle se montre désireuse de collaborer. De toute façon, une maison avec des domestiques est une « maison occupée », ou du moins avec des zones fluctuantes d'occupation. Si nous pouvions, en plus de la présence non agressive de l'employée actuelle, ajouter quelques modifications élémentaires (plus grande quantité d'eau, portes sans problèmes de fermeture, etc.), le problème de la marginalisation serait plus tolérable. Il resterait à régler la présence d'Ignacio, à la curiosité envahissante. Dans ce cas, le travail éducatif doit être intense et urgent. Il y a aussi le problème d'Alicia, et de ses horaires imprévisibles ; mais je ne crois pas que ça ait une solution, et ma marginalisation demeurera, en dernière instance, entretenue par elle, même si tout le reste était heureusement résolu. De toute façon, il y a espoir de pouvoir commencer à travailler de nouveau, dans un futur qui ne semble plus aussi lointain et inaccessible.

*7 avril*

**AVERTISSEMENT :** Cet exercice calligraphique contient des scènes qui peuvent heurter la sensibilité du lecteur.

Il s'agit du chien Pongo dont, je l'ai dit en plusieurs occasions, nous devons nous débarrasser non pour des raisons affectives, mais des

raisons parfaitement logiques et de bon sens. Il est arrivé aujourd'hui quelque chose qui apporte de l'eau argumentative à mon moulin. J'ai passé du temps avec lui, dehors, à l'arrière de la maison, à jouer à la baballe de ping-pong (dont le chien Pongo a achevé la destruction), et nous avons même eu une des habituelles séances de caresses et de mots gentils. C'est alors que le chien Pongo est allé dans un coin très proche de sa tanière, entre les hortensias, et lorsque je me suis approché pour voir j'ai constaté avec horreur qu'il avait trouvé un petit lambeau de viande pourrie, qu'il avait dû probablement enterrer lui-même il y a quelques jours. Un petit peu auparavant, j'étais tombé dans le jardin sur un gros morceau de viande recouvert de terre, mais qui n'était pas en putréfaction, sans doute parce qu'il était presque entièrement constitué de graisse, et après l'avoir déterré le chien Pongo n'avait montré aucun signe d'intérêt pour lui. Mais lorsque je me suis trouvé près de lui, il a placé le nouveau morceau de viande dans un endroit approprié, spacieux, et a fait mine de se coucher sur le dos, comme il le fait souvent, cette fois-ci de façon que la viande pourrie se retrouve plus ou moins sous son cou. J'ai sifflé, ce qu'il reconnaît comme une interdiction, et il a stoppé sa manœuvre ; en m'approchant, j'ai vu que par terre se traînaient deux ou trois petits vers blancs, coniques (en forme de cône tronqué, pareils à ceux que j'avais trouvés une fois dans le bouchon de récipient vide de cire pour sol, mais ceux que je voyais étaient beaucoup plus grands et gros). Je me suis aperçu après que la viande déterrée était pleine de ces vers dégoutants.

*(deuxième page)*

Le chien Pongo a continué à surveiller très attentivement le bout de viande et m'a grogné dessus lorsque je suis venu le ramasser avec la pelle et le tisonnier du barbecue, et il a même osé le prendre entre les crocs pour l'emporter dans un endroit sûr. Je l'ai grondé sévèrement, et alors il l'a lâché et s'est éloigné de quelques mètres, me laissant agir, mais sans me quitter des yeux. J'ai emporté ce morceau de viande et l'autre qui était couvert de graisse jusqu'au barbecue ; je les ai arrosés de solvant et j'ai mis le feu ; peu après j'ai alimenté ce feu avec des pages de journal et des branchettes et, un peu plus tard, avec deux bûches. Attirées par l'odeur de la viande pourrie, des vers et de la graisse à moitié grillés, des mouches de différentes tailles se sont mises à arriver à toute vitesse, elles se sont même introduites dans le gril et volaient de tous côtés à la recherche de l'origine du fumet (même si elles ne s'approchaient pas autant du feu que je l'aurais souhaité).

Il m'a été difficile de maintenir un feu propre à carboniser la viande,

et j'ai dû remettre du solvant deux autres fois, jusqu'à ce que, au bout d'un certain temps, j'aie eu l'impression que l'objectif de la carbonisation était atteint, et les mouches ont disparu, bien que l'odeur nauséabonde – la même odeur nauséabonde caractéristique du chien Pongo quand il pue – me soit restée un long moment dans les narines, y compris lors d'une sortie dans le monde extérieur, pour essayer de trouver du café.

Pendant tout ce temps, je n'ai cessé de m'interroger sur les motifs du chien Pongo pour faire pareille dégueulasserie, si elle pouvait avoir une fonction médicinale (pour améliorer la qualité du poil, pour lutter contre les parasites, etc.) ou simplement cosmétique, c'est-à-dire, en quelque sorte, se parfumer pour attirer les êtres du sexe opposé au douteux goût olfactif. J'ai aussi découvert que, dans le coin des hortensias, il y a une odeur similaire permanente, et je suppose que le chien Pongo est en train de créer une espèce de cimetière privé au fond du jardin, où il a déjà enterré des quantités de morceaux de viande un peu partout. IL FAUT SE DÉBARRASSER DE LUI TOUT DE SUITE.

9 avril

Il semblerait que nous soyons en train de nous approcher de la dernière ligne droite de ce cauchemar et que, dans quelques jours, je pourrai reprendre, peu à peu, ma vie « normale » (je mets des guillemets parce que je sais bien que, grâce à Dieu, ma vie n'a jamais été normale). Je ne veux pas être trop optimiste, mais les dernières nouvelles au sujet du bourdonnement sont encourageantes. Il est possible que le problème soit liquidé demain. (En cet instant, comme si quelqu'un avait suivi ce que j'écrivais, pour se moquer de moi et me blesser là où ça me fait le plus mal, le bourdonnement a repris à plein volume.) (J'essaie de conserver mon calme, mais j'ai déjà mal à l'oreille droite à cause de l'atroce vibration d'hier et de ce matin.) Il vaut mieux que je finisse rapidement l'exercice d'aujourd'hui, sans prétendre à une plus grande extension, et que je fuie à toute vitesse vers quelque coin de la maison qui soit moins affecté.

D'autre part, tous les travaux sont déjà commandés et commencés (ou du moins les plus importants) pour la transformation du garage en un endroit pour moi, et il y a des dates pour leurs respectifs achèvements. En tenant compte de possibles inconvénients ou inobservations des délais de la part des ouvriers, de toute façon mon installation aura lieu au plus tard – j'espère – au milieu de la semaine prochaine. Pendant ce temps, j'ai un travail urgent à faire (la correction de *Fauna* pour la maison d'édition belge) et ça ne peut pas être repoussé, de sorte que je vais essayer de commencer tout de suite

- - - - - malgré tout.

24 août

Nouvelle tentative – comme dans le mythe de Sisyphe – de reprendre les bonnes habitudes ; entre autres, celle de la calligraphie. J’ai fait aussi aujourd’hui un tour sur le port, ma vieille promenade coutumière que, comme tout le reste, j’avais abandonnée. L’idée générale dominante à présent est de forcer un peu (dans la mesure du possible) la réalisation de ces actions positives pour qu’elles puissent s’installer comme des routines et remplacer les autres. Voici une courte liste des habitudes négatives que j’essaie de supplanter : 1) fumer excessivement ; 2) le valium ; 3) regarder excessivement des films ; 4) m’amuser avec des petites machines électroniques ; 5) l’excès de lecture, surtout à des heures indues.

Pour cacher, atténuer ou effacer ces mauvaises habitudes, je me propose de : 1) reprendre ces exercices ; 2) reprendre les promenades à pied ; 3) persévérer dans la difficile auto-imposition de quelques minutes quotidiennes de relaxation ou de méditation ; 4) reprendre la gymnastique quotidienne ; 5) passer plus de temps chaque jour dans mon garage-bureau, avec ou sans musique, que je travaille ou pas ; 6) me remettre à jouer au ping-pong avec Juan Ignacio.

Je vois que mon écriture est devenue assez vilaine. À mes résolutions, je dois donc ajouter : 7) essayer de faire ces exercices avec calme et application (et ce, bien qu’en cet instant je m’aperçoive que ma main est devenue incontrôlable).

Comme je le supposais, Alicia est venue m’interrompre avant ce que nous étions convenus, de telle manière que je ne peux pas finir cette page en paix. Je dois consacrer un effort particulier à éliminer les interruptions abusives ; j’ai réussi quelque chose dans ce domaine en supprimant la sonnerie du téléphone de la chambre à coucher et du garage. Mais je dois créer chez les autres habitants de la maison un sens du respect de ma vie privée, de mon intimité et de mon besoin de concentration.

Aujourd'hui, il s'agit de contrôler ma nervosité et de parvenir à avoir une écriture grande et claire. De sorte que j'avance lentement et essaie de ne pas me laisser dominer par le torrent de pensées qui cherchent à exprimer quelque chose, non parce que je ne dois rien exprimer, mais pour ne pas me laisser emporter par ce torrent (par exemple, en écrivant « torrent » il y a eu une précipitation anxieuse et voilà que j'ai mal réussi les *r*. Torrent. Torrent). (Ce qu'il se passe, c'est que, quand on a écrit un *r*, ça nous paraît bien suffisant, et on s'empresse d'écrire le second comme s'il était un luxe qui ne sert à rien d'autre qu'à perdre à la fois le temps et le rythme d'écriture.) Mais de manière générale, je suis assez satisfait de la progression de mon exercice d'aujourd'hui ; mon écriture était devenue si petite et confuse que je désespérais déjà en mon for intérieur de pouvoir récupérer à un moment ou un autre une écriture lisible, cette écriture lisible à laquelle j'étais parvenu grâce à des semaines et des mois d'exercices plus ou moins quotidiens. Je constate, cependant, qu'il a suffi de l'exercice d'avant-hier pour prendre conscience des défauts d'écriture, et, au cours de ces heures passées, j'ai inconsciemment mûri en moi ce progrès présent. Ne me dites pas que ce que je suis en train d'écrire n'est pas parfaitement lisible, même s'il manque encore un bon bout de chemin avant qu'on puisse parler de « calligraphie ». Mais ce dernier point n'est pas un objectif désirable ; il me suffit que ma lettre soit aisément lisible pour les autres et pour moi-même, sans nécessité de parvenir à des sommets de beauté et de perfection. Le proverbe français le dit bien : « Le mieux est l'ennemi du bien », dont M. V. m'avait fait bien comprendre le sens ; mais il y a encore beaucoup de traits qu'il conviendrait d'améliorer, et je dois aussi parvenir à écrire vite sans perte de qualité.

Je m'obstine à maintenir ces exercices en tant que tels, en refusant, pour l'instant, de m'en servir comme moyen d'expression de choses que je sens, que je pense ou qui m'arrivent. La priorité, c'est comme ça que je le comprends, est la lettre elle-même, le dessin de la lettre, avant de passer aux étapes suivantes. Parce que la lettre se dessine avec une main qui doit devenir, premièrement, sûre, et, deuxièmement, décontractée et rapide. L'assurance provient de la certitude ; c'est-à-dire qu'on ne peut pas être hésitant face à la préoccupation de la forme de la lettre. Celle-ci, la lettre, comme la manière dont une lettre se lie à une autre, doit répondre à un modèle unique, préfixé et non improvisé. Par exemple, je sais qu'il me coûte

de tracer les *r* à cause d'habitudes contractées pendant des années où je les traçais mal, sans tous les éléments qui permettent d'identifier cette lettre à première vue ; mes *r* se déduisent plutôt de la place qu'ils occupent dans le mot écrit (remarquez ce *r* mal formé dans le mot « écrit »).

De sorte qu'un exercice spécialement adapté à cette étape est l'écriture délibérée de mots avec *r*. Gros gras grand grain d'orge, tout gros gras grand grain d'orgerisé, quand te dé gros gras grand grain d'orgeriseras-tu ? Gros gras grand grain d'orge, tout gros gras grand grain d'orgerisé, quand te dé gros gras grand grain d'orgeriseras-tu ? (Est-ce qu'il y a une suite ?) Mais je m'ennuie si je répète toujours la même chose, si bien que je dois trouver d'autres mots avec *r* que ce virelangue idiot. Par exemple, rhododendron, rameur, charcuterie, herniaire, parricide, rainure, erreur (je répète : erreur). (Je ne sais pas pourquoi je n'y arrive pas bien avec ce mot : erreur, perr, erreur, comme ça, oui, erreur, erreur.) Quadrilatère, proroger, proroger, proroger, partager, partager, partager. Errer. Errer, errer. Parcourir, parcourir, parcourir, parcourir, parcourir. Ça ne me satisfait pas.

29 août

Relâcher la main et dessiner des dessiner amoureusement chaque lettre ; telle est la consigne d'aujourd'hui. J'ai remarqué que j'ai tendance à écrire avec les muscles du bras et de la main tendus, de telle sorte que, si j'écrivais un peu plus que la feuille que je noircis au cours de ces exercices, je parviendrais facilement à ce que l'on appelle la « crampe de l'écrivain ». Bien que la tentative de relâcher ces muscles entraîne un recul dans la qualité des résultats, je crois qu'il est nécessaire de passer par cette étape, car les résultats auxquels je parvenais, bien qu'ils fussent visibles à l'œil nu, portaient d'une approche incorrecte du problème. Donc, cet aspect, qui semble plus débraillé, plus négligé, que mon écriture présente aujourd'hui est dû à l'intention délibérée de changer de manière de travailler, ce qui est assez difficile à atteindre parce que cela implique de conserver l'attention rigoureusement partagée entre l'état de tension des muscles (ils se relâchent ; je suis distrait maintenant et ils se tendent, etc.) et le dessin des dessin à proprement parler des lettres. C'est difficile, très difficile, mais je crois que c'est le bon chemin. D'autre part, accorder de l'attention à la tension musculaire est un bon entraînement pour mon projet de relaxation comme habitude quotidienne, quelque chose que je repousse toujours et que je ne dois pas continuer à remettre à plus tard, parce qu'il est essentiel pour la santé, du moins pour la mienne. Selon ma théorie, la relaxation favorise la production d'endorphines, un élément qui, entre autres choses, aide à

moins fumer et pourrait éventuellement servir à cesser de fumer (un autre but repoussé trop longtemps).

*30 août*

Je poursuis donc mon nouvel exercice, main et bras aux muscles relâchés. Voyons si dans ces conditions on peut parvenir à une lettre raisonnablement bonne. On dirait que oui. Le secret se trouve dans le relâchement sélectif des muscles, de sorte que seuls travaillent ceux qui doivent le faire de façon indispensable pour tenir le stylo à bille, pendant que tout le reste (du bras, de la main, mais aussi du corps) est le plus relâché possible. Je sais que c'est difficile. Mais on peut y arriver. Je dois m'interrompre maintenant parce que le chien Pongo aboie dehors et attend que je lui ouvre la porte (encore un gain du déménagement : ma qualité de concierge, puisque ici il n'y a pas de grillage avec des trous pour qu'il entre et sorte à son gré).

\*

Me voilà de retour. Il est difficile de se décontracter, et encore plus si on vient de filer un coup de pied au chien – qui a l'habitude d'attendre qu'on aille lui ouvrir pour partir en aboyant furieusement après les gens qui passent dans la rue, comme s'il s'appuyait sur notre présence protectrice, au lieu d'entrer. On se retrouve comme un idiot, la porte ouverte, à attendre que monsieur chien décide qu'il a suffisamment aboyé et qu'il revienne. Il sait bien que cette conduite entraîne des coups de pied, et il rentre à toute vitesse, nerveusement, tentant d'être plus rapide que le pied ; parfois il y arrive, mais pas aujourd'hui.

Cette histoire a dévié mon attention des muscles et du dessin des lettres ; je ne dois pas me laisser prendre par le désir véhément de raconter, mais il faut donner la priorité à ce qui constitue la raison d'être de ces exercices. Aujourd'hui du moins je suis arrivé à assez décontracter les muscles et à commencer à percevoir de manière différenciée ceux qui doivent se relâcher et ceux qui ne le doivent pas.

*5 septembre*

J'ai une bonne excuse pour avoir abandonné pendant quelques jours ces exercices (dans leur attirante, prometteuse nouvelle modalité décontractée) : je devais préparer de manière urgente le montage d'un recueil de récits – mais je suis en train de négliger le tracé correct des lettres.

Préparer ce livre de récits, ai-je commencé à dire, a signifié un



absorbant, et j'irais jusqu'à presque écrire angoissant, travail de sélection de matériaux, certains d'entre eux perdus depuis des années dans des enveloppes qui contiennent d'autres choses ; travail de prise de décisions (celui-ci va, celui-là non ; je préfère cette version-ci à cette autre-là, etc.), de recherche de renseignements sur les publications (s'il y en a eu), de photocopie de la forme finale que j'ai donnée à certains textes, etc. : tout ça dans un délai minimal, du genre trois jours. Mais déjà, de nouveau, j'ai perdu de vue le tracé des lettres.

Maintenant, je dois prêter une soigneuse attention à la lettre – et s'il vous plaît : à chacune des lettres – et, en même temps, faire cas des muscles que je dois tendre et de ceux que je dois relâcher. Comme il m'est impossible de m'occuper simultanément de tout, je dois parvenir à une attention oscillante, entre entre l'un et l'autre pôle – jusqu'à ce qu'un jour, j'imagine, les actions deviennent automatiques (c'est-à-dire la lettre égale et le relâchement relâchement sélectif). En attendant, il s'agit de s'exercer encore et encore et, même si je ne crois pas pouvoir faire faire plus que mon habituelle feuille quotidienne, parvenir du moins à ce qu'elle soit quotidienne, sans sauter de jour, comme j'ai l'habitude de le faire faire face à la sollicitation de choses extérieures qui se présentent souvent comme urgentes et indispensables et qui, vraiment, ne le sont que bien rarement. Pour aujourd'hui, c'est suffisant ; mais je reviendrai.

## *6 septembre*

Je devrais être en train de déjeuner en ce moment, mais je considère ces exercices de détente et de maîtrise de l'écriture comme quelque chose d'une importance vitale pour ma santé psychosomatique, de sorte que, comme plus tard je me verrai mêlé à des événements qui me sont étrangers et n'aurai plus que quelques minutes avec le calme indispensable/indispensable (je répète le mot, car j'ai remarqué qu'avec les mots longs j'ai tendance à me précipiter et à négliger la qualité des lettres), calme indispensable, disais-je (et je l'ai écrit de nouveau : indispensable), à l'énorme concentration mentale exigée par ce genre d'exercices, j'ai décidé de donner la priorité à cette occupation et de repousser, non sans sacrifice, mon déjeuner. V V Voilà bien une phrase longue et complexe que je viens de finir d'écrire. Je remarque, et ça me réjouit, qu'il me semble plus facile aujourd'hui de maintenir dans un certain état de détente les muscles de la main et du bras qui ne doivent pas travailler pendant que j'écris et que, en même temps, mes lettres sont assez égales (par rapport rapport aux jours précédents, lorsque je venais de commencer avec cette nouvelle modalité). Maintenant, je dois généraliser la relaxation

– peu à peu – au reste du corps corps corps, ce qui ne va pas être facile.

### *7 septembre*

Concentration. Relaxation. Attention au tracé des lettres et attention aux muscles. Seuls doivent travailler les indispensables pour tenir le stylo à bille et le diriger pendant le tracé, c'est-à-dire les muscles du pouce, de l'index et du majeur de la main droite, du poignet (qui affectent apparemment le petit doigt) et de l'avant-bras qui doit glisser lentement à la surface du bureau. Les biceps font aussi je ne sais quel travail (je les sens), mais je ne sais pas jusqu'à quel point ils doivent le faire, ou s'il ne s'agit que d'une contraction inutile. Le reste du corps devrait être relâché, mais il ne l'est pas. Ça, ça s'appelle de la tension, et c'est ce que je dois tâcher de corriger pendant que la main poursuit de manière automatique sa course tranquille. Il y a bien trop de temps que je ne parviens pas à me relâcher, du moins pas avec la profondeur que j'avais l'habitude d'atteindre.

Je continue après une interruption (ce qui ne survient pas souvent dans cette maison) (et une des raisons pour ne pas réussir à me détendre en profondeur). À présent, une autre interruption. Vivre dans cette maison n'est pas exactement comme vivre dans un monastère auprès de moines qui ont fait vœu de silence.

La situation, cependant, n'est pas aussi grave qu'en d'autres précédentes occasions, par exemple l'étape que j'ai vécue il y a une dizaine d'années ; elle est plus grave, oui, en ce qui concerne les facteurs internes qui m'empêchent de me détendre. C'est vrai que je compte beaucoup sur ces exercices, du moins comme point de départ. J'ai réussi aujourd'hui à faire attention aux deux bras pendant que j'écrivais, quoique je remarque que le tracé des lettres en a été affecté.

### *8 septembre*

Et bien que ce soit dimanche, me voici fin prêt pour maintenir la continuité de ces exercices relax (dans le bon sens du mot). Je surveille la tension musculaire des doigts de la main ; j'essaie de sentir que seuls fonctionnent les muscles qui doivent le faire. Quant au bras, je continue à avoir des problèmes avec la contraction non nécessaire du (ou des ?) biceps qui, pour je ne sais quelle raison, semble lié au majeur (peut-être l'est-il ; je devrais demander à Alicia si elle se rappelle les insertions correspondantes).

Mais voilà qu'à force de surveiller les muscles muscles, j'ai négligé

l'écriture. Mon attention est aussi déviée par une surprenante découverte que j'ai faite hier après-midi, pendant la sieste : j'ai réalisé que l'état de relaxation me déplaît profondément – surtout quand il s'accompagne d'une profonde paix mentale.

Cette découverte m'a laissé perplexe et inquiet, puisque, consciemment, je recherche la relaxation et la paix mentale, et je me demande pourquoi je ne peux pas y parvenir. La réponse logique et évidente que j'ai reçue hier est : je ne parviens pas à la relaxation et à la paix mentale parce que je ne le veux pas.

Je suis arrivé ensuite à la conclusion que les expériences de ces dernières années (Buenos Aires, la vie en famille) ont modifié l'addiction que j'avais aux endorphines (ce que j'avais réussi à force de travail et d'appui) par une addiction à l'adrénaline ; et mon orientation vers les ondes alpha a été déviée vers les ondes bêta. Tout ça est préoccupant, mais il faut éviter de désespérer et, comme le dit souvent Alicia, chercher le point intermédiaire, l'équilibre. Je dois essayer de créer un espace – une inclination –, même si c'est à un degré mineur pour les endorphines (surtout parce que celles-ci peuvent aider à remplacer la nécessité de la nicotine). Nous développerons.

*19 septembre*

Je reconnais de nouveau avoir délaissé ces exercices pendant de nombreux jours, au cours desquels j'ai été très anxieux et à moitié cinglé. Je suis aujourd'hui aussi anxieux et cinglé, mais avec une très bonne volonté pour mettre en ordre mes choses, et je considère que reprendre ces exercices constitue toujours le premier pas vers la santé psycho-physique, bien qu'il soit évident que ces exercices ne sont pas suffisants, et qu'il est impératif de mettre toute ma volonté en de nombreux autres aspects de la vie. J'essaierai de le faire, en me bouchant les oreilles avec de la cire pour ne pas écouter le chant des sirènes qui essaient de me détourner du droit chemin (en réalité réalité, j'ai déjà naturellement les oreilles bien bouchées, comme ça m'arrive d'habitude un hiver sur deux).

Je dois dire que je suis émerveillé par la qualité de l'écriture sur cette feuille. On aurait pu s'attendre en vérité à une écriture beaucoup plus petite et dépareillée. Les lettres d'aujourd'hui sont assez lisibles, ce qui m'étonne profondément. Je dois dire aussi que je ne suis pas en train d'essayer de relâcher les muscles qui ne doivent pas être tendus pendant l'acte d'écrire, mais que je n'oublie pas cet aspect. Je prie prie Dieu de me donner la force et la raison nécessaires pour persévérer à appliquer quotidiennement ma volonté pour me discipliner sur tous les plans. *Ciao.*

20 septembre

J'espère, quoique sans grand espoir, ne pas souffrir d'interruptions pendant cet exercice. Je commence par me mettre plus à l'aise sur le siège, j'appuie confortablement les pieds sur le sol, et le bras bras bras gauche sur le bureau, en essayant de le détendre à partir de l'épaule. Je centre à présent mon attention sur la main droite, cherchant à sentir les muscles qui doivent travailler et tâchant de détendre les autres, dans le poignet, et maintenant dans le reste du bras, également à partir de l'épaule l'épaule. Voyons à présent les lettres : je dois freiner le rythme d'écriture, trop rapide, et me pourvoir de la patience nécessaire pour tracer, dans la mesure du possible, chaque lettre lettre correctement. Il m'est difficile d'écrire plus lentement, mais

\*

L'astérisque indique que, effectivement, j'ai été interrompu (ça remonte remonte déjà à quelques heures), de sorte que, maintenant, je ne crois pas (il doit presq il est presque une heure du matin) que je puisse reprendre l'exercice avec la même volonté que je l'ai commencé. Je vais essayer de reprendre du moins la partie calligraphique, en laissant de côté la relaxation musculaire ; à présent, je freine - - - - - , je suis en train de freiner - - - - - le rythme d'écriture et je commence à penser à chacune des lettres. Je laisse de côté aussi, dans la mesure du possible, la cohérence du discours. Je pense à chacune des lettres – même si ce que j'écris n'est pas exact ; je vais encore trop vite, trop vite, peut-être parce que je constate que la page est presque finie, et nous tendons à nous presser, comme si en nous précipitant nous pouvions accroître la quantité de mots qui entrent dans une page. Demain sera un autre jour.

22 septembre

En inscrivant la date en tête de cette page d'exercices (il est quinze heures huit, et moins de douze heures ont passé depuis mon exercice d'hier), en inscrivant la date, disais-je, j'ai découvert quantité de choses sur mon comportement d'hier soir et sur mon inquiétude du jour ; c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma mère, morte il y a cinq cinq semaines. Nous sommes aujourd'hui dimanche ; le samedi de la semaine dernière, je suis allé au cimetière avec Alicia, à l'occasion du premier mois du décès. Je n'ai pas l'habitude de faire ce genre de choses, mais c'est un cas particulier, d'abord parce que notre mère est toujours quelqu'un de très particulier, mais aussi parce que dans cette

mort mort il existe des raisons réelles, et pas seulement des fantaisies subconscientes, pour qu'en moi ait germé un sentiment de culpabilité difficile à éradiquer. J'ai dû aussi, d'une manière étonnante chez moi, recourir à une confession devant un prêtre prêtre. Il est vrai, comme me l'a fait voir le prêtre, que mon sentiment de culpabilité est exagéré, fondé sur des hypothèses non vérifiables sur la manière dont auraient pu être les choses si j'avais fait telle ou telle autre chose. Il est vrai aussi que j'ai été « construit » pour être très sensible à la faute, et que cette construction a été réalisée justement par ma mère. Quoi qu'il en soit, je continue à ressentir un malaise que j'ai tenté d'éluder en regardant des films en quantité exagérée et en m'évadant de moi-même de multiples façons, des évasions qui se sont enracinées pendant les mois de souffrance de ma mère et ont persisté à se produire après sa mort. Je crois qu'il est déjà temps de commencer à revenir à moi-même, de refaire en sens inverse le chemin de l'évasion évasion, d'avoir espoir que, si la faute est réelle, elle aura été pardonnée par ma mère et par Dieu, car tout le monde sait que la culpabilité ne produit rien de bon et que le repentir repentir consiste justement en « ne plus pécher de nouveau », c'est-à-dire à ne pas revenir encore et encore sur un fait passé immuable, mais à retourner à la vie normale et à réaliser des choses positives pour soi-même et pour les autres, au lieu de leur offrir cet aspect horrible de personne malade. Donc, en ce 78<sup>e</sup> anniversaire, l'hommage que je dois à ma mère, c'est celui de ma santé.

## ÉPILOGUE

## LE DISCOURS VIDE

*22 septembre*

Lorsque nous arrivons à un certain âge, nous cessons d'être le protagoniste de nos actions : tout s'est transformé en pures conséquences d'actions antérieures. Ce que nous avons semé a subrepticement poussé et, soudain, explose en une sorte de jungle qui nous cerne de toutes parts, et les jours se passent uniquement à nous frayer un passage à coups de machette, dans le seul but de ne pas être étouffé par la jungle ; nous découvrons rapidement que l'idée de pratiquer une issue est totalement illusoire, parce que la jungle s'étend plus vite que notre travail de défrichage et surtout parce que l'idée même d'« issue » est incorrecte : nous ne pouvons pas en sortir parce que, en même temps, nous ne voulons pas en sortir, et nous ne voulons pas en sortir parce que nous savons que quelque chose comme une voie de sortie n'existe pas, parce que la jungle c'est nous-même, et qu'une sortie impliquerait une sorte de mort ou carrément la mort. Et s'il y a bien eu un temps où l'on pouvait mourir d'un certain type de mort d'apparence inoffensive, aujourd'hui nous savons que ces morts étaient les graines que nous semions de cette jungle qu'aujourd'hui nous sommes.

Cependant, j'ai vu aujourd'hui, à la tombée du jour, le reflet de quelques rayons rougeoyants de soleil sur des briques de céramique vernie, et je me suis rendu compte que je suis encore vivant, dans le vrai sens du mot, et que je peux encore arriver à me situer en moi-même : l'essentiel est de trouver un certain point juste, grâce à une certaine culbute spirituelle ; je ne peux éviter la broussaille de conséquences, je ne peux prétendre être le protagoniste, de nouveau, de mes actions, mais en revanche il m'est possible de me sauver dans ces nouvelles règles, d'apprendre à vivre une autre fois, d'une autre manière. Il y a une façon de se laisser porter pour pouvoir se trouver au moment juste, dans le lieu juste, et ce « laisser porter » est la

manière d'être le protagoniste de ses propres actions - - - - -  
- - lorsque nous sommes parvenus à un certain âge.

\*

Il n'y a pas très longtemps, j'ai rêvé d'une bande de prêtres dont chaque membre était habillé d'une soutane de couleur différente ; je me souviens en particulier de l'un d'eux, sa soutane était d'un violet très vif. Les prêtres adoptaient certaines places et formaient certaines combinaisons à l'intérieur du groupe, et je comprenais que par ce moyen ils rendaient manifeste le secret de l'alchimie.

*Colonia, novembre 1991*

Colonia, mai 1993



Titre original : *El discurso vacío*  
© 1996, Heirs of Mario Levrero

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018

© Visuel : Paprika

## Du même auteur

*J'en fais mon affaire*, L'Arbre vengeur

# NOTAB/LIA

## Catalogue

01 *Dernier voyage à Buenos Aires*  
Louis-Bernard Robitaille

02 *Trois cercueils blancs*  
Antonio Ungar

03 *Journal d'un recommencement*  
Sophie Divry

04 *Lutte des classes*  
Ascanio Celestini

05 *La mer de la Tranquillité*  
Sylvain Trudel

06 *Franz Schubert Express*  
Tecia Werbowski

07 *Et au pire, on se mariera*  
Sophie Bienvenu

08 *Solstice d'hiver*  
Svetislav Basara

09 *Discours à la nation*  
Ascanio Celestini

10 *Siège 13*  
Tamas Dobozsy

11 *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*  
Gaétan Soucy

12 *La condition pavillonnaire*  
Sophie Divry

13 *Le dernier gardien d'Ellis Island*  
Gaëlle Josse

14 *Place ouverte à Bordeaux*  
Hanne Ørstavik

15 *La Péninsule*  
Louis-Bernard Robitaille

16 *La fin de l'autre monde*  
Filippo D'Angelo

17 *Spring Hope*  
Sam Savage

18 *Valse mémoire*  
Violaine Ripoll

19 *Les enfants de Dimmuvík*  
Jón Atli Jónasson

20 *Quand le Diable sortit de la salle de bains*  
Sophie Divry

21 *Atlas des reflets célestes*  
Goran Petrović

22 *Cinq histoires russes*  
Elena Balzamo

23 *L'ombre de nos nuits*  
Gaëlle Josse

24 *Nous sommes restées à fixer l'horizon*  
Mona Høvring

25 *Deux jours de vertige*  
Eveline Mailhot

26 *Je me suis levé et j'ai parlé*  
Ascanio Celestini

27 *Le bon fils*  
Denis Michelis

28 *À tout moment la vie*  
Tom Malmquist

29 *Lettre à ma fille*  
Maya Angelou

30 *Le cœur de la terre*  
Svetislav Basara

31 *Journal d'un psychotronique*  
Aleksi K. Lepage

32 *Rouvrir le roman*  
Sophie Divry

33 *Moi, Harold Nivenson*  
Sam Savage

34 *Surface de réparation*  
Olivier El Khoury

35 *L'été infini*  
Madame Nielsen

36-37 *Urbi et Orbi/Malacarne*  
Giosuè Calaciura

38 *Une longue impatience*  
Gaëlle Josse

39 *Dans la baie fauve*  
Sara Baume

40 *Le Bruit du monde*  
Stéphanie Chaillou

41 *Trois fois la fin du monde*  
Sophie Divry

42 *Onzième roman, livre dix-huit*

Dag Solstad

43 *Le discours vide*

Mario Levrero

44 *Dernières lettres de Montmartre*

Qiu Miaojin

Hors Collection

22 *lettres imaginaires d'écrivains bien réels*

Maria Negroni

*Défense de Prosper Brouillon*

Eric Chevillard (illustré par Jean-François Martin)

La numérisation de cette œuvre  
a été réalisée le 18 septembre 2018 par [V. Fouillet](#)  
ISBN 9782882505583

L'édition papier de cette même œuvre  
a été achevée d'imprimer en septembre 2018  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
(ISBN 9782882505378)

Retrouvez toutes nos publications sur  
[www.leseditionsnoirsurblanc.fr](http://www.leseditionsnoirsurblanc.fr)

# NOTAB/LIA